57E ANNÉE OCTOBRE 1950

★

REVUE DE PARIS

PAUL CLAUDEL : La Prophétie d'Isaïe

MAURICE BEDEL : Ephémérides d'A.O.F.

ÉLISABETH CERRUTI : Souvenirs de Berlin

JEAN-JACQUES GAUTIER : La Demoiselle du Pont aux Anes (fin)

ED. GISCARD D'ESTAING : Réalisme économique

SORIANA GURIAN-RIMONDI : Journal écrit à Bucarest (II)

ROGER CAILLOIS : Guerre et Sacré

C.-E. ENGEL : Les Évasions à travers les Alpes

ROBERT BURNAND : Vitrolles, Agent secret

★ ★ ★ : Comment mobiliser l'Armée française?

DENISE BOURDET : Images de Paris

THIERRY MAULNIER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

Chroniques du Mois

★

LA LIVRAISON : 140 FRS

SOMMAIRE

		Pages
PAUL CLAUDEL	La Prophétie d'Isaïe..	3
MAURICE BEDEL	Éphémérides d'A.O.F.	13
ELISABETH CERRUTI	Souvenirs de Berlin	27
JEAN-JACQUES GAUTIER	La Demoiselle du Pont aux Anes (fin)	38
ED. GISCARD D'ESTAING	Réalisme économique	76
SORIANA GURIAN-RIMONDI	Journal écrit à Bucarest (II)	84
ROGER CAILLOIS	Guerre et Sacré..	107
C.-E. ENGEL	Les Évasions à travers les Alpes..	117
ROBERT BURNAND	Vitrolles, Agent secret	127
★ ★ ★	Comment mobiliser l'Armée française?.. ..	133
DENISE BOURDET	Images de Paris	140
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	148
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	152
	Chroniques du Mois	164
	Chronique bibliographique	168

LA REVUE DE PARIS
publiera prochainement

AU JAPON
par **René GROUSSET**
de l'Académie française

LETTRES INÉDITES DE GEORGE SAND
présentées par A. PARMÉNIE
et L. BONNIER DE LA CHAPELLE

LE DERNIER CHOIX
par
Édouard PEISSON

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

TARIF DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. **1.300 »**
— Six mois (6 numéros) .. **650 »**

Étranger : Un an (12 numéros). Fr. **1.650 »**
— Six mois (6 numéros).. .. **825 »**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. **$ 5.50**

Canada .. .. **$** canadiens **6. -**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. } Fr.S. **22. »**

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. **25. -**

Belgique: En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. **250.»**

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.B. **270. »**

Italie .. .. Lire **3.275. -**

Angleterre .. .. **£ 1.16. -**

Égypte . .. . Piastres **180. -**

Hollande .. .. Florins. **22. -**

Portugal .. .. Escudos **150. -**

La différence que l'on peut constater entre le prix de **1.650** francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio-de-Janeiro

Prière de joindre la somme de 20 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

Copyright by Revue de Paris 1950

MARQUE DÉPOSÉE

191 GRANDS PRIX D'HONNEUR ET MÉDAILLES D'OR EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

•

Pour votre Jardin

PLANTEZ LES ROSIERS
DE LA
PLUS VIEILLE
MAISON DE ROSES
DU MONDE ENTIER

•

FONDÉE A LYON EN 1845

•

Celle qui a sélectionné pour vous
DEPUIS PLUS D'UN SIÈCLE

Les plus Belles Roses

DEMANDEZ L'ALBUM EN COULEURS DES
Roseraies PERNET-DUCHER
à Jean GAUJARD, Successeur
FEYZIN (ISÈRE) • Près LYON

qui continue la tradition
en créant chaque année

Les plus Belles Roses Nouvelles

•

EXPÉDITION DANS TOUS LES PAYS DU MONDE
d'OCTOBRE à AVRIL

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Capital : 400 Millions de francs
Réserve : 460 Millions de francs

SIÈGE SOCIAL :
14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

SUCCURSALE :
2, Place de l'Opéra, 2 -- PARIS

◇

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

◇

AGENCES ET BUREAUX
en France, dans l'Empire Français
et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

DENTOL

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
BLANCHIT LES DENTS
Parfume agréablement l'Haleine

Pour les Amateurs de Livres

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL
37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e

HISTOIRE - MÉMOIRES

Catalogue **"LE CURIEUX"** *sur demande*
Achat de Bibliothèques

ORFÈVRERIE
Christofle
12, RUE ROYALE, 12 PARIS

MÉTAL ARGENTÉ - ARGENT MASSIF
COUTELLERIE - CRISTAUX - PORCELAINES

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

COTE DESFOSSÉS

QUOTIDIEN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La **"COTE DESFOSSÉS"**, par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : **3000** frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

LA PROPHÉTIE D'ISAÏE

I

Je crois en Isaïe. Je crois en ce *Livre d'Isaïe* dont on vient de retrouver un exemplaire miraculeusement intact dans une anfractuosité de la mer Morte. Je crois à Isaïe, comme sur un autre plan je crois à Homère. Comme l'on croit à un cheval, là devant vous, prêt à se laisser enfourcher, parce qu'il est tout prêt à vous conduire là où vous seriez bien incapable d'aller à vous tout seul. Il y a une chose qui fait *l'Iliade* et qui fait de *l'Iliade* un animal vivant et respirant et non pas un assemblage de petits bouts et de petits morceaux, ce n'est pas tellement Homère, c'est la colère d'Achille. Et il y a une chose qui fait du *Livre d'Isaïe* un seul être vivant et indéchirable, ce n'est pas tellement Isaïe, c'est le Messie qu'Isaïe a été expressément chargé d'annoncer, et qui vit de la même vie et de la même âme d'un bout à l'autre de cet évangile sans couture, où la rédemption ne fait qu'un avec l'incarnation.

II

Ici une remarque : celui qui voudrait se rendre compte du degré d'outrecuidance et d'absurdité où en est arrivée l'exégèse moderniste des Livres Saints n'a qu'à lire l'article « Isaiah » dans l'*Encyclopaedia Britannica* dont nous avons tout lieu de croire qu'il représente l'opinion moyenne de la « Science » anglo-saxonne, et dont l'auteur n'est pas un moindre

personnage que le Révérend George Herbert Box, M. A. Hon. D. D. recteur de Sutton Bedo, chanoine honoraire de Saint Albans, professeur des études de l'Ancien Testament à l'Université de Londres. Le cruel souverain Manassé s'est contenté de scier le prophète en deux [1], mais le chanoine honoraire, après l'avoir coupé en trois, s'acharne sur ces débris palpitants et les distribue à droite et à gauche. L'un se voit accorder une vertèbre et l'autre un métacarpe. Pas un chapitre, par un verset, qui soit épargné. C'est un véritable hachis. Sans d'ailleurs l'ombre d'une justification ou d'une preuve. Tels sont les procédés de la « Science » moderne. Après quoi notre Jack l'éventreur s'écrie : « Un des grands triomphes du criticisme vieux testamentaire est révélé par l'analyse critique du *Livre d'Isaïe.* » Tu parles!

Mais, miracle! Auprès duquel celui d'Esus sortant intact de la chaudière où Médée a fait bouillir ses membres découpés, est peu de chose : notre prophète, tout fendu qu'il soit en long, en large et en travers, ressort assez gaillard de la main du chirurgien pour que celui-ci lui paye le tribut de son admiration « littéraire et pieuse »!

N'oublions pas que par un décret en date du 28 juin 1908, qui fait grincer des dents à beaucoup de catholiques avancés, la Commission biblique romaine a déclaré que « les arguments allégués ne sont pas suffisants pour contester au prophète, conformément aux manuscrits originaux, la propriété des chapitres XL à LXVI de son livre ».

III

Le *Livre d'Isaïe* est une explosion. Il y a deux siècles environ que Salomon est mort, et que, après la sécession de la principauté du Nord, la théocratie organisée par lui à Jérusalem sur des bases Mosaïques, fonctionne tant bien que mal. Samarie bientôt va périr sous les coups du conquérant assyrien. Juda, cependant aussi coupable que sa sœur, et son émule dans toutes les abominations de l'idolâtrie, jouit d'un répit, bien que sa perte déjà soit décidée.

Pour faire comprendre la situation, je me permettrai une comparaison de ma façon. Le bon Dieu est comme un auteur dramatique qui s'est rendu coupable d'un scénario superbe, un beau plan, longuement, amoureusement, astucieusement, minutieusement médité. Il ne s'agit plus que de le mettre en scène. Et alors chez les exécutants quelle pagaye, quel sabotage général! Quels interprètes les circonstances ont-elles permis à l'auteur de se procurer! Le souffleur avec la brochure, on ne l'écoute pas, les acteurs ne se gênent pas avec le texte et avec la pièce elle-même. Mais le principal embêtement est que ça n'en finit plus! C'est trop long,

1. Isaïe avait dénoncé son impiété. Manassé se débarrassa ainsi du prophète ... vers 694 disent les historiens.

trop compliqué! Toutes ces gourdes, tous ces empotés, ils n'en sortent pas! L'auteur est pris d'un accès de rage! « C'est Moi-même, dit Dieu, qui vais prendre la chose en mains! Il n'est que temps! »

Bien entendu, le bon Dieu dont il s'agit là est celui des grossiers, celui de l'Écriture. Les gens renseignés nous disent qu'Il fait l'homme pour Se mettre à notre portée. Il le fait très bien. Comme c'est sympathique! Qu'est-ce qui nous empêche alors de lui donner la réplique? L'autre, celui de la philosophie, est quelqu'un qu'on a si soigneusement purifié de tout rapport ou ressemblance avec Sa créature que l'on ne saurait vraiment dire comment Il S'y prend pour être notre Père, et nous autres Son image. Il n'est pas ceci, Il n'est pas cela. Il n'est pas en somme tout ce qui l'empêcherait d'être pour nous exactement comme s'Il n'était pas.

Heureusement qu'il y a eu, à la consternation des philosophes, ces espèces d'enragés que l'on appelle les prophètes pour envisager la situation par l'un et l'autre bout. Les humains n'arrêtent pas de demander que le Seigneur ait pitié d'eux, heureusement qu'il y a eu des originaux pour avoir pitié de Dieu! Qui, je le demande, de plus oublié, qui de plus méconnu, qui de plus insulté, qui de plus bafoué, qui de plus repoussé, qui de plus trahi? *Quis scan Idalisatur*, dira plus tard saint Paul, *et non uror?* Et toi aussi, fils d'Amos, Isaïe, un trait est parti du cœur de ce Dieu « scandalisé » et qui souffre, il a percé le tien.

Pas seulement un trait, mais un double trait. Le dard profondément qu'une main enfonce et puis qu'elle retire.

Moi, j'ai eu pour réfléchir à l'univers entier pendant ces quatre ans de guerre et pour écouter la marche du temps cette église de campagne où toutes sortes de saints errants sont venus prendre leurs perchoirs dans des niches appropriées, et le curé aujourd'hui a jugé le moment venu d'appeler un peintre au bout d'une échelle pour repeindre le ciel en bleu. Mais le fils d'Amos [1], ce gigantesque pasteur de moutons noirs, car ces moutons qu'il garde, impossible pour moi de me les figurer autrement, ce sont des moutons noirs, tout pareils à ceux qui là-bas paissent l'herbe de la steppe entre l'Aral et la Caspienne, c'est tout le ciel pour de vrai qu'on lui a épinglé autour de lui comme une tente, c'est tout le ciel qu'on lui a mis chaque nuit toute la nuit plein la figure pour qu'il en ait chaque nuit, toute la nuit à regarder et à se tordre le cœur. Et ce maudit là-bas qui va périr, en dépit d'Élie, et d'Élisée, et d'Osée, et d'Amos, et de tous ces prophètes que Dieu ne s'est jamais fatigué de lui envoyer au bon moment et au bon endroit, il va périr, est-ce qu'il croit qu'on en aura jamais fini de se faire de la peine à son sujet?

Tu vas périr, Israël! Tous les morts qu'on ressuscite, ces salopards glorieusement massacrés, les bénédictions alternatives de la défaite et de la victoire, de la famine et de la surabondance, la semelle du Tout-

1. Isaïe.

Puissant un jour d'août qui apparaît dans le ciel torride, cet homme en pleine Samarie qu'une spirale de feu vient arracher à ses racines, on ne t'a rien refusé, et tout cela ne t'a servi à rien, Israël! Tous les souverains que tu as voulus, quatre dynasties l'une après l'autre, Zamri par-dessus Jéroboam et cet autre Jéroboam encore par-dessus la putain de Tyr, tu as pu te les payer! Tous plus idiots, plus crapules les uns que les autres! N'attends pas que je m'attendrisse sur toi! Je dis bravo! je bats des mains! Assur arrive qui va t'extirper avec l'instrument approprié. Pas le plus petit brin d'Issachar qui reste à la Terre Promise! Pas la plus petite pointe d'Aser et de Zabulon! Rasé comme avec un rasoir! C'est magnifique! Que me voulez-vous, larmes imbéciles?

A ton tour, Juda, maintenant! Tout à l'heure, je regardais cette caravane là-bas qui se dirige vers Jérusalem dans le clair de lune. Il paraît qu'il y a une Jérusalem encore. Moi, je ne voyais plus qu'une ruine où des monstres poilus se disputent au milieu d'un conciliabule de vieux crânes.

Enfonce-toi, profond couteau, et retire-toi, retire-toi à n'en plus finir, accompagné de la dilatation de mes entrailles, avant que le temps ne revienne de t'enfoncer de nouveau. Ce pays sacrifié, c'est le mien après tout! ces hommes et ces femmes autour de moi que je vois, marqués et condamnés, vaquer à leurs petites affaires, ce sont mes frères et mes sœurs, mes fils et les fils de mes filles! Juda est là comme une chèvre ou un faible veau que les chasseurs ont attaché à un piquet pour qu'il attire par ses cris les bêtes féroces. Une telle émanation, qu'elle remplisse le monde entier d'une espèce de rut et de fureur.

IV

Il y a la faiblesse d'abord, extérieure et intérieure. Un tout petit territoire comparable à celui de l'un de nos plus médiocres départements. Séparé de la mer, privé par la sécession d'Israël de ses régions les plus riches, que reste-t-il du royaume de David et de Salomon? Sans doute, aujourd'hui, là comme partout jusqu'à ce jour, les Arabes ont fait leur œuvre, apportant le désert avec eux. Bien des textes de la Bible semblent indiquer à l'époque un pays assez boisé. Et où par exemple les Romains de Titus se seraient-ils procuré cette armée de croix que nous voyons dans le livre de Flavius Josèphe monter à l'assaut de Jérusalem? A part cela, de la vigne, des oliviers, l'arbre à baume, tous les produits pastoraux dont manquait le client égyptien, et de chèvres et de moutons, sans parler des prophètes, tant qu'on voudra et plus que pas assez! A cette pauvreté foncière il fallait bien suppléer par quelque chose et en fait nous voyons cette malheureuse principauté pendant les quatre siècles de son existence jouir d'un train non seulement étranger à la pénurie,

mais autant qu'on peut en juger, luxueux et brillant [1]. La preuve en serait d'ailleurs dans les attentions des pays voisins qui se dérangent de temps à autre pour venir, sans grandes difficultés, ni particulière méchanceté, presser le pis de Jérusalem, quatre fois pillée avant Nabuchodonosor. Il est probable que les Judéens étaient devenus des espèces de Phéniciens de terre ferme, aptes à toutes les industries fructueuses du transfert et de l'échange, contraints d'ailleurs par la nature des choses à une activité diplomatique intense. Sans parler des ressources de l'émigration, comme dans tous les pays disgraciés. Que l'on songe à nos populations montagnardes et aux cinq villes du M'zab en Algérie. Et il y avait le Temple...

Contraste violent entre la farouche classe pastorale et ces messieurs et dames de la ville qui mènent la bonne vie.

Mon hypothèse, si elle est justifiée, permet de réaliser les conditions de précarité extérieure en même temps que de déficience organique sous lesquelles a vécu le royaume de Juda pendant les quatre siècles de sa chétive existence. Ce ne sont pas tellement ses souverains, semble-t-il, à eux seuls, malgré les débordements intermittents d'un Achaz [2] ou d'un Joas ou de cet affreux Manassé qui suffisent à justifier la colère du Tout-Puissant. Les pauvres gens font ce qu'ils peuvent et la lignée au point de vue de l'honorabilité personnelle fait figure plutôt avantageuse à côté de celle de nos rois de France. Ce ne devait pas être drôle, mal couvert par la protection distraite d'un Pharaon lointain, d'avoir à disputer un peu de pouvoir et d'ordre politique autour de moi à une légion de voisins cupides et sous moi à une oligarchie d'usuriers rapaces. On comprend que souvent le malheureux hammelek [3] du fond de son harem n'ait su à quelle idole et à quel diable se vouer. Jamais le paradoxe d'une situation aussi précaire n'aurait pu se prolonger si le Messie là-bas n'avait suivi en allié d'un œil attendri et dégoûté la ligne falote et trébuchante de ses futurs ancêtres.

Sous le souverain, par-dessus lui, autour de lui, cette puissante institution théocratique étendait de tous côtés une prise forte et subtile sur les consciences et les intérêts. Le problème de l'accord avec le pouvoir laïc devait être délicat et l'épisode de Joas [4] nous fournit à ce sujet des lumières instructives. De même en contrepartie l'usurpation d'Osias [5] (2 Paral. 26).

Mais le ferment mortifère de Juda, comme il le fut de Rome, et encore

1. *Leur terre est remplie d'or et d'argent. Il n'y a pas de fin à leurs trésors* (Is. 2. 7). Toute part faite à l'exagération poétique. De même les chevaux et les chars (comme on dirait aujourd'hui les autos). Voir aussi 2 Paral. 2. 6. L'or des souverains de la lignée, s'il faut en croire le Chroniqueur, lève une armée de cent mille mercenaires.

2. Roi de Juda célèbre par sa cruauté (737-723).

3. Roi (dans le *Cantique des Cantiques*).

4. Cf. Racine et la liquidation d'Athalie par les prêtres protecteurs de Joas.

5. Roi de Juda. Voulut s'attribuer le sacerdoce. Une lèpre subite anéantit sa prétention.

aujourd'hui de tous les pays asiatiques, c'était l'usure. La classe de trafiquants, et disons d'arbitragistes, qui constituait, somme toute, nous l'avons vu, une des bases du régime (comme la corde soutient le pendu), avait de l'argent à placer, et précisément au-dessous d'elle il y avait toute cette masse de fellahs et de petits cultivateurs avec des besoins désespérés de crédit. Or tout prêt agricole, dans des régions primitives, sous ce régime politique et climatérique essentiellement incertain, est un prêt à la grosse aventure. De là cette tentation toute naturelle, si je peux dire, à l'usure, contre laquelle il semble que les prescriptions de Moïse aient été insuffisantes. Le prolétaire, face à une nature cruelle, face aux guerres, aux sauterelles, aux brigands, pressuré par le fisc, soumis aux obligations d'un culte exigeant, n'avait qu'un recours, se vendre corps et âme à un exploiteur, et tel est, à ce qu'on peut supposer un des sens de l'apologue du chapitre IV d'Isaïe où l'on voit sept femmes qui mendient le nom — la signature — d'un patron. Pas de régime plus contraire à la charité fraternelle, générateur de plus de haine, d'injustice et de désespoir, au point de rendre l'esclavage même préférable. L'Écriture est remplie des gémissements de l'individu tout seul, abandonné, sans protection à qui elle donne des désignations typiques : la Veuve, l'Orphelin. Les psaumes et les prophètes abondent en dénonciations de ces mâchoires béantes, au service hélas! de cet estomac inexorable qui est derrière elles! comme des sépulcres sans cesse à l'œuvre qui dévorent le pauvre peuple *sicut escam panis* [1] *Malheur à vous*, dit par exemple Isaïe (10.1-3), *qui vous appuyez sur des lois iniques et sur toutes ces écritures qui inscrivent l'injustice afin d'opprimer le pauvre, la veuve, l'orphelin, et de leur faire sortir la langue hors de la bouche! Que ferez-vous au jour de la visitation et de la calamité au loin qui se prépare? A qui demanderez-vous secours? où sera votre refuge?* Et au contraire [2] qu'est-ce qu'Il dit le Seigneur? Qu'est-ce qu'Il demande, le Seigneur? Qu'est-ce qu'Il commande, le Seigneur? *Ne méprise pas ta propre chair* (Is. 58. 9).

1. *Sicut escam panis!* Oui, on lit cela dans le bréviaire, un livre où il devait arriver tout de même quelquefois à ces glorieux empourprés, Richelieu et Mazarin, de mettre le nez. Ces richesses sans nombre qu'ils avaient accumulées aux pires époques de détresse de notre pays, il a bien fallu tout de même quelqu'un pour les leur procurer, par exemple cette ennuyeuse Veuve et ce sempiternel Orphelin! *Venez, les bien-aimés de Mon Père...* On voit la tête de l'Ange en train de lire l'Invitatoire. *Venez, les bien-aimés de Mon Père...* l'Ange a levé les yeux. Ce sont les deux cardinaux, nus comme des vers, tout de même un peu embarrassés de leur personne, qui se présentent devant lui. « — Non, non, pardon, Eminences, il y a malentendu! » « — Il me restait un haillon pour m'en couvrir », dit le Pauvre. « — Oui, c'est à vous qu'il s'adresse. » « — Et vous me l'avez pris. »

2. Il faut tenir compte aussi des répercussions automatiques. Quand un Osias ou un Joatham *(Roi de Juda)* quelconque se trouvait nez à nez avec une échéance difficile, il était bien obligé de s'adresser avec le plus séduisant de ses sourires aux sympathiques capitalistes dont était par lui tenu état. *Principes vestri infideles socii furum* (Is. 1. 23). Pas seulement compagnons des voleurs, mais compagnons infidèles! Et ces derniers à leur tour, comment s'attendre

On comprend dans une situation aussi complexe que la ligne qui s'imposait aux descendants de David était toute de souplesse et de finasserie. Bon pour les soudards d'Israël de se payer des attitudes de matamores. Sur le trône d'ivoire aux douze lions est assis, au milieu d'un troupeau de femelles des deux sexes, la plupart du temps, un débile, un « enfant », nous dit Isaïe (Ch. 11) — à la fin ce sera une larve — un enfant à tignasse blonde ou à cheveux gris, chez qui la naïveté n'exclut pas la roublardise. Il convient avant tout d'être expert au jeu de balance ou de bascule, qu'il s'agisse de ces *ennemis* au dehors contre lesquels les Psaumes ne sont qu'une longue déprécation, ou de ce redoutable partenaire, le Grand Prêtre, sans parler de Jéhovah lui-même. Il y a une raison à cette perpétuelle alternative d'un souverain pieux et d'un idolâtre — j'allais dire de servilité et de chantage — dont le texte sacré nous a laissé le tableau. *Ecoutez, Maison de David, n'est-ce pas assez pour vous de lasser la patience des hommes, sans que vous excédiez encore celle de Dieu* (Is. 7. 17)?

Comme le tube témoin destiné à nous renseigner sur le niveau de la nappe souterraine, c'est ainsi que l'angoisse croissante du prophète on dirait qu'elle communique au gonflement de la colère de Dieu. Eh oui, bien sûr, il est certain que Dieu ne ressent pas de colère, mais il serait non moins faux de dire que l'expression « colère de Dieu » n'est qu'une simple figure de rhétorique à notre usage, et qu'elle ne répond à rien d'objectif et de réel. De même que c'est l'éternité qui engendre le temps, et ce qui ne passe pas (comme nous le prouve l'expérience journalière) qui permet au passager de passer en passant suivant tel ou tel mode, de même c'est la fin, en tant qu'elle répond au principe qui engendre le *sens* avec toutes ses variations de rythme ou d'intensité, obstacle ou pente à l'intention. Il naît, au contact de Dieu, de cette modulation ininterrompue que l'on appelle le Temps une puissance authentique, infiniment attentive et délicate, d'interprétation. Dieu n'est pas en colère et cependant nous pouvons dire avec une parfaite exactitude que, oui, très véritablement il est en colère. Et ce n'est pas assez dire, Dieu déchaîne du seul fait de Sa présence, du fait à la fois de Son regard critique et de cette espèce d'orientation spirituelle qu'Il établit au cœur de tout, le *sens*, une activité au service de Son dessein inventive, créatrice, plus ou moins passionnée. Le virtuose n'est pas en colère, mais c'est son archet qui l'est pour lui. Et le prophète dans Sa main est, au degré de conscience qui est le sien, témoin, révélateur, instrument, acteur de cette intention générale.

qu'ils se réservassent à eux seuls l'honneur de soutenir un souverain dans l'embarras? Il y a là une espèce de loi économique, une espèce de multiplication au carré, comme pour le principe de Pascal. Je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque chose dans l'Evangile à ce sujet. *Populum meum exactores sui spoliaverunt et mulieres* (les concubines et les mignons) *dominatae sunt ei* (Is. 3. 12). C'est le résumé de toute la situation d'Israël aussi bien que de Juda.

V

Considérons dans son plein développement administratif cet édifice religieux dont Salomon, affermissant, élargissant l'œuvre de Moïse, se fit l'instaurateur au milieu de la Terre Promise. Et pour bien en apprécier les bases, pénétrons-en le sommet architectural qui les attire à lui. Le Temple. Qu'est-ce que le Temple? Autour d'une boîte vide qui est l'Arche, un aménagement de boîtes vides, n'ayant pour contenu, du fait de cet or dont leurs parois sont intérieurement revêtues, que de la lumière. Un miroir à l'infini répercutant son propre regard. Là-dedans la présence de Dieu par le seul fait attesté de Son absence. Aucune représentation de créature.

Or tout vide, toute absence est un principe et un moyen d'attraction et de mouvement. Au fond de l'Arche était déposée une poignée de cette manne dont le nom signifie : *Qu'est-ce que c'est?* C'est la question que tout entière proposait la solennelle montrance de ce contenant sans contenu. La fameuse dédicace athénienne : *Au Dieu inconnu*, n'était qu'une politesse en passant. Ici le Dieu inconnu est intronisé.

Ce que David et Salomon sont venus implanter sur le mont Sion ce n'est pas la capitale d'une circonscription religieuse, c'est un Dieu qui se propose à l'adoration sous la forme d'un intérieur, en tant que l'intérieur de Lui-même. *Je te conduirai à l'intérieur, aux intérieurs du désert*, avait-Il dit dans l'Exode. Et c'est maintenant à notre propre intérieur qu'Il en a. *Ouvre la bouche!* dit-Il (Ps. 80. 12) *Ouvre la bouche et c'est Moi qui la remplirai! Le Cantique des Cantiques* n'avait-il pas déjà parlé de cette main ouvrière qui s'introduit en nous *par l'ouverture* pour nous retoucher? Ouvre la bouche! Autrement dit : Crée le vide en toi! Il ne s'agit pas d'une cavité aménagée une fois pour toutes. Il s'agit d'un vide actif, d'un vide qui est un manque, une exigence, un besoin, d'un vide érigé à l'état de fonction, d'un vide culturel, de l'élimination organique d'un avoir certain au profit d'un crédit éventuel. C'est ainsi que toute la religion du Peuple élu est fondée sur le sacrifice et sur le jeûne.

« Je me suis arrangé, dit Dieu pour pénétrer en vous jusqu'au plus profond de l'intérêt, ce qu'on appelle l'intérêt, cette exigence pour Mon culte, pour la flamme allumée que Je suis, de toutes sortes de denrées et d'êtres vivants, par quoi Je m'attaque aux racines profondes de votre égoïsme et de votre paresse et vous oblige au travail et à l'industrie. Et de plus à avoir besoin les uns des autres, à former une société pour subvenir à Mon alimentation. Et Mon exigence privilégiée n'est-elle pas pour vous une protection contre la rapacité profane? Sur toute votre propriété j'étends un regard qui lui communique la sainteté. Et n'est-ce pas pour vous une immense sécurité que vous me voyiez établi devant vous dans la position de celui qui reçoit? qui crée de vous à Lui et de tous entre tous une solidarité d'intérêt? qu'il y ait quelqu'un qui vous per-

mette de faire du bien en Lui d'un seul coup à toute votre communauté fraternelle ? »

Cela, c'est le sacrifice extérieur, mais il y a aussi le sacrifice intérieur auquel Dieu attache plus d'importance encore. Le sacrifice par la privation d'une partie de notre nourriture qui est l'affirmation symbolique de cette cause en nous autre que matérielle. Celui de notre souffle, par la prière, l'action de grâces et le chant. Celui de notre volonté par l'apport de notre corps et de nos attitudes. Celui de notre âme elle-même que Dieu après tout pourrait bien n'avoir pas créée pour que nous la préférions à Son Auteur, suivant cette parole de l'Évangile que *qui chérit son âme la perdra*. Cette âme a ses habitants intérieurs, ses *animaux* que Dieu nous demande de Lui immoler par le jeûne, qui est une *mortification*. Suivant cette recommandation et spécification du prophète (Is. 58. 6-7), qui est en somme l'ouverture d'une fenêtre dans notre paroi hermétique, l'établissement d'un grand courant d'air qui surmonte l'égoïsme, l'avarice, la mollesse, tout ce corset étriqué de la vanité et de l'intérêt. Jeûne, Juif, jeûne, Chrétien, jeûne, pour un moment, c'est bon! de qui et de quoi? de toi-même! et apprends à te nourrir de la volonté de Dieu, de ce frère à Sa place par exemple qu'Il se permet de temps en temps de t'introduire. Comme cela! pour voir!

Cette attitude continuelle de vigilance, de tension, d'attention, de sacrifice de l'immédiat au profit de la promesse et de l'inconnu, rien de plus pénible à demander à la nature humaine. L'homme est fait pour vivre dans le présent. Il ne cherche qu'à se tirer le mieux possible de son étroite et difficile situation, de cette destinée à quoi sa nativité l'incline et que les circonstances durement prennent soin de lui façonner. Comme il a besoin de vêtements et de murs pour s'assurer contre les accidents de la température et de l'événement, il a besoin de sécurité du côté de l'inconnu. Quelque chose à l'abri de quoi on puisse vaquer tranquillement à ses petites affaires. Quelque chose de réglé, de conclu, de payé, à quoi l'on n'ait plus à penser. Quoi de plus pratique à cet égard que les idoles que nous planterons autour de notre camp comme des sentinelles? Tout le monde comprend qu'il y a des précautions à prendre et toutes sortes de volontés bienveillantes ou malveillantes autour de nous qu'il s'agit, subodorées, de réduire et d'amadouer. Et cette Loi-même du Tout-Puissant à nous apportée par Moïse, quel soin n'a-t-on pas pris de nous expliquer que c'est un pacte? Eh bien, un pacte, les conditions une fois remplies, on est tranquille. De notre côté tant de têtes de bétail, tant de mesures de farine et d'huile, c'est cher évidemment, mais il n'y a plus à s'occuper de rien, le Tout-Puissant est à notre disposition (pas d'inconvénients d'ailleurs, n'est-ce pas, à prendre quelques dispositions supplémentaires. On ne sait jamais! — De plus, on ne peut pas dire le contraire, il y a un côté flatteur!)

Et c'est pourquoi le Livre d'Isaïe s'ouvre sur un haut-le-cœur qui est en même temps un sanglot. *J'en ai jusque-là*, dit Dieu, *de vos béliers et*

de la graisse des veaux gras. J'en ai assez du sang des taureaux et des brebis et des boucs. Votre sale fumée me suffoque. Qu'est-ce que vous faites là à vous bousculer à mon seuil? Néoménies, sabbats, assemblées, le cœur me lève de cette solennité associée au crime. Regardez vos mains, elles sont pleines de sang (Is. 1. 11-13). Car ces victimes, ces offrandes, bien souvent, comment se les est-on procurées? Par la violence, par la fraude, par l'injustice. C'est tout cela dont vous essayez de rendre le Seigneur Dieu complice. Et tout à la fin de sa prophétie, au chapitre LXVI, un nouveau flot de fureur et d'indignation monte à la gorge du fils d'Amos. *Qui immole un bœuf, c'est comme s'il tuait un homme; qui égorge un mouton, comme s'il assommait un chien; qui présente une offrande, comme si c'était le sang d'un porc; qui se souvient de l'encens, comme s'il pourléchait une idole. Ils ont fait de tout cela une routine, un condiment de leurs abominations.* Quel dommage que nous n'ayons aucun renseignement sur l'effet produit par ces stupéfiantes vociférations! Et tout cela, encore aujourd'hui, comme les malédictions du Lévitique et du Deutéronome, fait partie de cette Écriture que les rabbins adorent, la face contre terre. Après quoi ils reviennent au Talmud

C'est par cette porte que le prophète Isaïe, ou plutôt que le Messie, entre en scène.

PAUL CLAUDEL,
de l'Académie française.

ÉPHÉMÉRIDES D'A.O.F.

14 *octobre. En avion.* — Premières heures d'un voyage de conférences qui va me mener par l'Afrique noire jusqu'à Madagascar et aux Mascareignes.

Agadir : un tas de sucre en morceaux qui s'en va fondre dans l'eau. N'ai rien d'autre à faire que regarder par le hublot : mon voisin, inspecteur d'académie à Saint-Louis-du-Sénégal, est malade, abandonné, sans résistance à la nausée ; nul espoir d'en tirer autre chose que des bâillements et des soupirs. La plupart des passagers sont penchés sur leur sac en papier. La jeune et fraîche hôtesse va et vient emportant les sacs pleins, apportant des sacs vides. Les hamacs où reposent les enfants se balancent. Entre deux services de sacs, l'hôtesse nous sert le dîner arrosé d'un excellent vin du Maroc.

La nuit monte comme une vapeur violette des sables du Rio-de-Oro. Elle ne nous atteint pas encore ; nous attrapons à trois mille mètres quelques derniers rayons de soleil. Pourquoi dit-on : « la nuit tombante », « la tombée de la nuit » ? Absurde comme tant d'expressions nées hors des disciplines de la connaissance. On dit : « Le temps est mauvais » lorsqu'il pleut, alors que, justement parce qu'il pleut, le temps est bon, bienfaisant à la terre, annonciateur de fécondité. J'ai entendu, un jour, un jeune Arabe du désert m'expliquer la pluie à sa manière : « Tu sais, me dit-il, l'eau elle vient toujours de la terre, elle monte ; une fois — moi, je l'ai vue — elle est venue du ciel, elle tombait : elle s'était trompée de piste. »

15 *octobre. Dakar.* — On ne sait si l'on doit se réjouir ou s'indigner de la laideur de Dakar. Ou c'est une triste laideur, ou c'est une éclatante laideur, une sorte d'héroïsme dans le laid. J'opine pour le second point de vue, sans quoi il faudrait renoncer à tirer quelque fierté d'être Français. Il est dans ma nature de juger les faits, les êtres et les choses en tant que faits, êtres et choses en mettant plus de passion dans la curiosité que j'en ai que dans l'impression ou la sensation que j'en retire. Si bien que le laid, loin de me rebuter, m'intéresse et me plaît par l'intérêt qu'il éveille en moi. Je ne me rappelle plus où j'ai lu ces lignes de Montesquieu que j'ai placées en épigraphe d'un de mes petits carnets de voyage : « Ma machine est si heureusement construite que je suis frappé par tous les objets assez vivement pour qu'ils puissent me donner du plaisir,

pas assez pour me donner de la peine. » Ma machine est de la même marque.

La laideur de Dakar, dont je me repais depuis ce matin, fait contraste avec la beauté des femmes noires que je croise dans les rues ; cette laideur d'origine française serait moins éclatante, et donc moins satisfaisante, si elle n'était en opposition avec la beauté d'origine autochtone des femmes bambara et ouolof qui vont, drapées dans leur pagne vivement coloré, par cette avenue aux arbres mal fichus, aux trottoirs défoncés, bordée de boutiques dégoûtantes et qui est l'artère principale de la ville.

J'écris ces lignes, assis à l'étroite terrasse d'un café d'où je fais connaissance avec la faune humaine de la capitale de l'A.-O.F. Il n'y a guère que les Noirs pour porter le casque et les lunettes fumées ; et parce qu'ils ont adopté casque et lunettes pour faire comme les Blancs, les Blancs se coiffent de chapeaux de toile bise et se privent de lunettes pour ne pas faire comme les Noirs. Bientôt on verra les Noirs se coiffer de toile bise et les Blancs revenir au casque, etc.

Le vent apporte par lourdes bouffées les odeurs stercoraires du quartier noir de la Médina. Chaque ville a son parfum : Athènes sent la poussière de marbre, Londres la fumée de charbon, Marseille le pastis ; Dakar sent la vidange.

Visite au Haut-Commissaire Béchard, débordant de projets d'embellissements de Dakar. « Ici, j'élève un gratte-ciel... Là, j'ouvre un hôtel pour voyageurs... Dakar, grand port international, aérien et maritime, de l'Atlantique Sud... »

Que ne peut-il raser d'abord les deux tiers de la ville !

Visite ensuite à l'Institut français de l'Afrique noire (IFAN) où l'entomologiste André Villiers me présente les collections. Coléoptères spectaculaires (les énormes Longicornes des ficus des rues de Dakar, les Goliaths géants) ; papillons comme j'espère bien en voir non plus piqués sur des épingles mais libres sous le soleil des tropiques. Oiseaux : martins-pêcheurs de toute la gamme des tons (les plus petits de la taille d'un roitelet), coucous, dont certains minuscules, toucans à bec de carnaval, oiseaux-mouches, veuves en blanc et noir, tourterelles grosses comme des moineaux. Tous ces petits cadavres emplumés couchés sur de l'ouate dans des tiroirs-cercueils. Également dans des tiroirs les corps momifiés des singes, les mains croisées sur le ventre, les jambes allongées, bien plus dignes dans la mort que les momies grimaçantes des *cappuccini* de Syracuse.

Passé la soirée sur un rocher de la Corniche à écouter striduler les grillons, excellent moyen d'oublier les sornettes entendues pendant les visites officielles de la journée.

16 *octobre. Dakar.* — Regagné mon rocher, ce matin, dans l'espoir de trouver un peu de fraîcheur du côté de la mer. Un aigle pêcheur, au guet sur la pointe d'une roche, pique de temps en temps vers les flots et ramène

un poisson. La mer se met à bouillonner : une bande de dauphins passe survolée d'une foule d'oiseaux criards, avides de gober les reliefs de la chasse delphinienne. Quantité de papillons bruns marqués de quatre lunules blanches. Deux Noirs dorment à l'ombre d'une barque échouée ; deux autres rafistolent, sans hâte, une voile en loques.

L'après-midi à la plage de Yoff, chez Bargues dont le bungalow est assis sur une dune blanche face aux rouleaux écumeux de la barre.

Dès le crépuscule, le sable de la plage éjecte des milliers de crabes rose pâle et comme translucides qui, haut juchés sur leurs fines pattes, font un grouillement zigzagant où chacun court de côté sans paraître aller de l'avant et pourtant avance grâce à la savante composition de ces déplacements latéraux.

18 *octobre. Saint-Louis-du-Sénégal.* — Après quatre heures de Micheline (une partie du trajet à travers de beaux sites à baobabs et à palmiers-rôniers), découverte de Saint-Louis et de son charme « vieille colonie ». Découverte aussi de la chaleur sénégalienne. Quelque chose de pourri dans l'air et qui aurait plu à Baudelaire, au Baudelaire des amours avec Jeanne Duval. D'ailleurs, de ravissantes femmes ouolof allant souriantes et très à l'aise dans cette purée de miasmes. Les bras du Sénégal enveloppent la vieille ville d'un double courant de bouillon de culture. Je loge là dans une vaste case, style Faidherbe, à balcons couverts, près de la maison qu'habita Pierre Loti. Un palmier très haut est donné pour avoir éventé de ses palmes le front de l'auteur du *Roman d'un Spahi* dans les moments d'inspiration et de composition. Grâce à la longueur du fil qui relie l'appareil au mur je puis aller et venir dans ma chambre sans quitter de la main mon ventilateur électrique. Il fait une chaleur de fièvre quarte.

Parfum de Saint-Louis : poisson pourri. Sécheries de poissons au bord du fleuve ; des milliers de ces bêtes sont là exposées au soleil sur des claies placées au sol ou surélevées. Immobiles à la pointe des pierres dressées et des pieux funéraires d'un cimetière voisin, des charognards attendent l'heure du repas, probablement celle où l'on vide les poissons avant le séchage ; on dirait les gardiens des morts. Quand je les effraie, ils s'envolent paresseusement, pattes pendantes, et reviennent se poser chacun sur son mort.

Pendant le déjeuner pris sur la véranda de l'intendant-colonel Dardet, Guadeloupéen de la plus fine qualité, le corps est baigné de sueur ; des rivières qui ont leur source sur l'avant-bras viennent s'épanouir en delta sur le dos de la main. Que je ruisselle, moi qui arrive d'Europe, c'est dans l'ordre ; mais que les gouverneurs du Sénégal et de la Mauritanie, présents au repas, manifestent le même excès de sudation, c'est à désespérer des lois de l'accoutumance. Je prends mon parti de ce ruissellement où je vois une occasion, chaque jour répétée, d'accueillir l'inévitable avec sérénité.

L'intendant a trois filles ; bien qu'il soit mulâtre et sa femme aussi, elles sont toutes trois pareillement noires, les chromosomes du blanchiment ayant fait défection à la minute M ; mais leur sourire est l'expression d'une âme très blanche.

A la nuit, lorsque j'arrive au palais du gouverneur, un peloton de spahis sénégalais, dolman rouge et saroual noir, fait la haie, sabre au clair ; dans ce jardin de palmiers, de caladiums et de bougainvillées, ils dessinent une bordure de fleurs humaines d'un rouge géranium et à pistil d'acier qu'on dirait sorties de l'imagination d'un jardinier surréaliste.

19 *octobre.* — La journée avec Béart, ami de Duhamel, sur les rives droite et gauche du Sénégal à une centaine de kilomètres en amont.

Tantôt route à furieux nids de poule, tantôt piste sablonneuse où la voiture roule à douceur de farine dans une savane à mimosées épineuses et à palmiers-doum peuplée de phacochères, de rats palmistes, de gazelles et d'oiseaux innombrables haut montés sur pattes, toujours courant, jamais volant.

A Dagana, quête d'un semblant de fraîcheur à l'ombre des caïlcédrats en bordure du fleuve. Une jeune fille ouolof se baigne dans les eaux limoneuses, pas assez troubles toutefois pour dissimuler les formes ravissantes de cette petite sœur du *Saint Jean* de Donatello ; de temps en temps elle boit au creux de la main l'eau boueuse avec toute la faune d'animalcules qui doit y grouiller. De beaux enfants, du même bronze qu'elle, plongent dans le courant rapide, disparaissent pendant un temps incroyablement long et réapparaissent loin en aval.

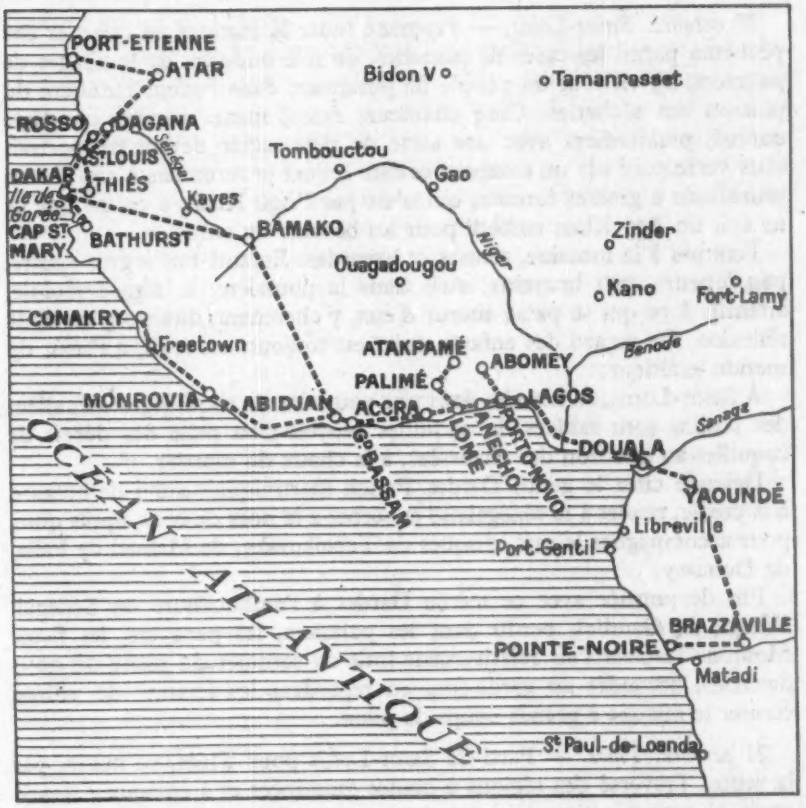
Les femmes de Dagana sont parmi les plus jolis types de l'espèce humaine qui se puissent rencontrer par le monde. Je les vois au marché, assises derrière les petits tas de piments, les petites mottes de beurre rance, les petits monticules de farine dont elles font le commerce ; les marchandes de poisson, les mains rouges du sang des capitaines qu'elles débitent en tronçons, sont autant de Balkis faites pour séduire des Salomon ; elles portent de fins colifichets dorés dans les tresses laineuses de leurs cheveux ; elles sont vêtues de pagnes de soie ou de coton à motifs floraux ou linéaires. Et elles rient.

Traversé le fleuve dans une pirogue poussée à la perche pour atteindre Rosso sur la rive mauritanienne. L'air est en feu ; on cherche les flammes : c'est un feu invisible comme cette transparence ardente qui est à la racine de la flamme du bec Bunsen ; on marche, on voudrait l'écarter des bras, se frayer un chemin de fraîcheur à travers son insaisissable substance ; il est harcelant avec l'avantage de sa fluidité qui lui facilite l'entrée dans la place, qui lui ouvre les pores mêmes de la peau.

Midi à Rosso. Personne pour s'aventurer dans la fournaise. Silence pompéien de cette petite bourgade saisie par le feu du ciel. Je goûte cette intensité, cet excès qui atteint à la perfection dans l'excessif. Béart, qui est passionné de Mauritanie, se réjouit de mon brûlant plaisir. Nous ne nous hâtons pas vers le refuge ombreux de la maison où doit nous accueillir

l'administrateur Bernard. Nous faisons des détours qui me conduisent à m'étonner que des Français, des enfants de la fraîche Normandie, du doux Béarn, s'accommodent de vivre les jours et les nuits de leur existence dans cette géhenne. Ont-ils la nostalgie de leur vallée natale? Songent-ils, en ce matin d'octobre, au brouillard léger qui étire ses voiles sous les branches des saules de la rivière?

Il n'y paraît pas à voir notre hôte tout au plaisir de nous recevoir :



il va, il vient, courant au frigidaire d'où il sort whisky, cognac, Perrier et de petits cubes de glace; il ne nous parle pas du supplice de vivre dans un pays de feu, non, il nous parle des embellissements de Rosso, de la construction des nouveaux bureaux de l'administration, de l'état des travaux de la route vers le Nord. « Nous irons visiter tout cela après le déjeuner », dit-il comme s'il nous annonçait une partie de plaisir.

Déjeuner de poisson du fleuve et de gazelle. Ne pas trop penser aux gazelles vivantes ; on en aurait l'appétit coupé ; c'est déjà bien assez que

les lions s'en nourrissent. Justement chez le voisin où nous allons prendre le café il y a une gazelle familière qui patine de ses petits sabots noirs sur le dallage de la pièce ; oui, elle a des yeux de gazelle et des pattes de gazelle et son pelage blond est doux à la caresse. Certainement le plus gracieux des animaux.

Regagné la rive droite en pirogue. Retour à Saint-Louis où je dîne sur la terrasse de la maison des Béart dans l'illusoire fraîcheur de la nuit sénégalienne.

20 *octobre. Saint-Louis.* — Promené toute la matinée au quartier des pêcheurs parmi les cases de planches, de tôle ondulée, de feuillages de palmiers, où vit tout un peuple de piroguiers dans l'odeur familière du poisson des sécheries. Cinq chanteurs noirs, menés par un coryphée enroué, psalmodient avec une sorte de rage sacrée devant un portrait sous verre posé sur un escabeau et dans lequel je reconnais à son fès un musulman à grosses lunettes qui n'est pas l'Aga Khan, à moins que ce ne soit un Aga Khan embelli pour les besoins du culte.

Femmes à la fontaine, rieuses et bavardes. Enfants nus à gros ventre, peu joueurs, peu bruyants, assis dans la poussière, le regard mobile, attentifs à ce qui se passe autour d'eux, y cherchant, dirait-on, motif de réflexion. Le regard des enfants noirs est toujours en éveil, à l'affût du monde extérieur.

A Saint-Louis, on marche dans une poussière de coquillages. Les allées des jardins sont sablées de coquilles broyées ; on mêle des débris de coquilles au goudron des chaussées, à la chaux du mortier.

Déjeuné chez le gentil Dardet. Punch martiniquais suivi de homard à la créole, poulet à la sénégalaise et sorbet à la noix de coco, après quoi, pour accompagner le café, disques de Tchaïkovsky, de Manuel de Falla, de Debussy.

Fin de journée avec ce même Dardet à l'embouchure du Sénégal. Village de Gandiol, perdu dans les palmiers, les papayers, les ficus. Montons respirer l'air relativement frais au sommet du phare où nous devisons, accoudés au garde-fou, en regardant les femmes du village écraser le manioc à grands coups de pilon.

21 *octobre. Thiès.* — Parti de Saint-Louis pour Thiès, ce matin, par la route. Traversé des régions à hautes graminées et à épineux *(Acacia arabica)* avec par-ci par-là d'étroits espaces plantés d'arachides. Singulier instinct de cette légumineuse qui l'incite à incliner ses fleurs, une fois fécondées, vers le sol et à les y enterrer pour le temps nécessaire au développement du fruit ; je m'amuse à tirer sur les rameaux incurvés et à voir sortir du sable où elles sont au frais les cacahuètes dans leur fine coque frisée.

Vers Tivaouane, énormes baobabs, drôle de végétal dont on ne sait s'il est une plante monstrueuse ou un arbre atteint d'éléphantiasis ; les botanistes le classent dans la famille des Malvacées ; c'est donc un

cousin des roses-trémières et des mauves de nos jardins ; on toque du doigt sur son tronc et cela sonne creux ; ses fruits ridicules — appelés pains de singes — pendent à ses branches au bout de longs filaments comme des gourdes accrochées là par facétie.

Vastes espaces plantés de palmiers-rôniers en beau désordre ; même désordre aux vergers de manguiers : la manie de la ligne droite, l'obsession de l'alignement ne se manifestent pas encore en Afrique noire. Aussi le paysage n'y est-il jamais euclidien, cartésien, truqué par le cordeau, tyrannisé par l'angle droit et par le carré de l'hypoténuse. On y respire un air de liberté.

Là où il y a récolte des arachides, je m'arrête. L'arrachage se fait en fantaisie avec accompagnement de rires, de cris, de jeux. Les enfants courent dans une poussière dorée, entassant la récolte en petites piles, zélés à qui courra le plus vite ; les femmes, la tête de leur bébé ballottant sur leur dos, les seins leur ballottant sur le ventre, échangent des propos qui déchaînent la gaîté ; la liesse est générale. Spectacle très différent de celui de la récolte des pommes de terre chez nous.

Thiès, belle ville administrative et militaire, bien préférable à Dakar par l'agrément de ses jardins, de ses vastes parcs plantés d'eucalyptus ; on y étouffe avec sérénité sous les ombrages des avenues. Reçu par l'administrateur Gervaise — Martiniquais de même affabilité que le Guadeloupéen Dardet — et par son adjoint Poli qui me fait visiter les différents quartiers. Marché indigène coloré, animé, traversé de rires et de quolibets, dominé par l'odeur du poisson altéré. Parc de la D.N. (Compagnie du chemin de fer Dakar-Niger) où les jolis bungalows du personnel sont dispersés dans un immense bois d'eucalyptus. Le quartier des officiers et des sous-officiers aussi agréablement dessiné, riant, fleuri.

Après le déjeuner, Poli m'emmène dans sa jeep à une quinzaine de kilomètres de Thiès visiter le village sérère de Poutdiack, dans le canton de Diobas. Nous circulons par des pistes sinueuses à travers des mils plus hauts que nous pour arriver à un ensemble de cases rondes groupées autour de quelques baobabs. Aussitôt entourés des femmes et des enfants du village. Les femmes sérères ne sont pas spécialement belles, mais la douceur du regard, la gentillesse du sourire arrangent bien des choses. A l'intérieur des cases, une ou deux nattes, des plats de bois, des calebasses ; au dehors, le mortier à mil et son pilon... Je suis tout prêt à me livrer à une méditation sur les sources du bonheur dans la simplicité des mœurs, mais ces Sérères sont-elles heureuses ? Elles sont surtout peu enclines à penser, à s'égarer dans ce que J.-J. Rousseau appelait déjà le tortillage moderne. Le bébé, le manioc, la sauce pour le manioc, le mari, la case... Point d'hier et encore moins de demain. L'état de bonheur exige, pour s'édifier, d'autres matériaux que ceux-là.

22 *octobre. Ile de Gorée.* — Je prends ces notes, assis dans le jardin abandonné de la maison de Boufflers (île de Gorée).

On ne doit pas désespérer de Dakar et des plaisirs esthétiques qu'on en peut attendre quand on sait qu'à un quart d'heure de vedette l'île de Gorée vous ouvre son étroit paradis. Paradis ? C'est vite fait d'écrire ce mot : il y a quelques instants je visitais les sinistres caveaux où les trafiquants entassaient les esclaves avant l'embarquement vers les Amériques et l'on me montrait les ouvertures par lesquelles ils jetaient aux requins les morts et les mourants. Mais paradis pour les hommes de notre temps en quête d'îlots de silence, de lieux gardés contre l'assaut des vagues d'angoisse.

Ici, Boufflers, le gentil, le plaisant Boufflers du *Voyage en Suisse*, exerça pour le roi de France les fonctions de gouverneur du Sénégal et de Gorée. Le pourvoyeur de l'*Almanach des Muses*, entouré de serviteurs noirs costumés de soie aux couleurs tendres, composait sur cette véranda aux blanches colonnes des poésies légères qui s'en allaient ravir la cour de Marie-Antoinette. Aujourd'hui, les blanches colonnes sont enveloppées du vert enduit des moisissures ; un négrillon vêtu de loques dort sur une des marches du perron ; une tourterelle roucoule dans le feuillage d'un tamarinier.

24 *octobre. En avion.* — Parti ce matin dans un Junkers du haut-commissaire pour la Mauritanie : pilote, le lieutenant Riegel, très « chevalier de l'air », buveur d'eau, silencieux. Béchard m'adjoint comme compagnon Geneviève, attaché de son cabinet, jeune et déjà mûr, mûri par une forte expérience du Soudan, dont deux années de solitude absolue à Bourem. Un petit mécanicien fort dégourdi complète l'avionnée.

Après Saint-Louis qui, entre le grand et le petit bras du Sénégal, m'apparaît comme un Manhattan en miniature, nous survolons une côte si parfaitement désertique, si dénuée sur des centaines de kilomètres que la carte de vol signale comme point de repère *un* palmier, une épave, une autre épave, celle du *Montesquieu*. C'est ce qu'en termes de navigation aérienne on appelle « Zone désertique n° 1 ». Équipement de l'avion : vingt litres d'eau par passager, fusées, panneaux de signalisation, un fusil de chasse.

A dix heures sommes au-dessus de l'Aftout es Sahali. L'air est si sec et si chaud que, même à quinze cents mètres, tout ce qui est papier, cuir, molesquine, se recroqueville à l'intérieur de la cabine ; les cartes sont entre mes mains comme des spires de ressorts.

Puis survol de l'Agneïtir : du sable, du sable à l'infini. Coupé le nez au cap Timiris, ou Mirik. Franchi la baie Saint-Jean, la presqu'île Tila. Passé sur l'île Tidra. Une mer malade, fiévreuse, avec, affleurants, des bancs de sable ronds comme des macules d'eczéma. L'eau est couleur de bile. Au cap d'Arguin, dans ces parages, on a dénombré plus de vingt mille squelettes d'esclaves noirs morts d'épuisement avant d'être embarqués sur les bateaux de traite. Aux temps encore récents de la traite clandestine, les caravanes noires venues du Soudan par un infernal trajet

débouchaient dans ces lieux inhumains où les trafiquants étaient assurés de n'être point repérés. Je pense au père de Chateaubriand qui, armateur malouin, faisait trafic d'hommes et s'en trouvait fort aise ; il ne semble pas que Chateaubriand ait senti l'horreur de cet affreux commerce.

A midi trente, arrivée en vue de la baie du Lévrier. Riegel me la présente en survolant les pointes des Autruches, des Mouettes, des Coquilles, caps de sable blanc dans de l'eau grisâtre embrassant les baies de l'Étoile, de l'Archimède et des Pélicans.

Touchons terre à Port-Étienne...

Port-Étienne... comme si l'on touchait la lune. Rien de plus sec, de plus désolé, de plus inanimé. On en a l'âme surprise et toute repliée ; ce n'est pas une atmosphère pour âme sensible. Lumière, transparence de l'air (il n'y a pas de lointains), stérilité du sol, tout y est fait pour la raison pure et ses exercices spéculatifs. Retraite idéale pour un amateur d'abstraction. Ce n'est pas le cas du commandant Bergès qui m'accueille à mon arrivée : énergique dans l'action, fin dans la politique, d'un heureux naturel au courant des jours, il use envers les Maures de cette manière française qui n'a sa pareille chez nul peuple au monde. Sourire d'un œil et froncer le sourcil du côté de l'autre n'est point si facile qu'on croit : voilà le visage qu'il faut montrer aux populations dont on cherche à s'assurer le loyalisme. Envers les Maures, chez qui la cruauté est une seconde nature, il semble qu'il vaille mieux froncer le sourcil que sourire de l'œil ; au premier contact on est frappé de la dureté des traits, de la férocité même de l'expression : ces visages de ténèbres, ces cheveux envolés comme les flammes noires d'un cerveau furieux, ce regard qui certainement peut fixer sans cligner et le soleil et la mort, tout indique la fierté, la résistance, la révolte.

Et pourtant voici Bergès entouré de ces hommes qui, jusqu'à ces derniers temps, n'ont cessé de harceler nos postes, de déchirer avec grands raffinements de cruauté ceux des nôtres qui leur tombaient entre les mains. Il est souriant, affable, d'un comportement où se confondent autorité et bonne grâce.

Proconsul des sables, il réside dans un petit bordj chaulé de blanc, sans nulle défense extérieure, assis sur un roc de grès parmi la douzaine de bâtiments épars qui forment Port-Étienne. Dominant cette poussière de maisonnettes, le fort, lui aussi tout blanc, qu'occupe une poignée de Sénégalais. Et c'est tout. Et dans ce tout, dans cette minuscule parcelle de vie perdue au milieu d'une immensité de mort, bat le cœur de la France.

... D'une France qui sait ne renoncer à nulle des vertus modestes ou prestigieuses, cachées ou éclatantes, qui, depuis tant de siècles et sous tous les cieux, la font semblable à elle-même.

Je suis sur le point de m'exalter : c'est que je viens de vivre une exaltante série d'instants depuis que mon avion s'est posé ici.

Après un déjeuner de gazelle (en Mauritanie on dit « biche ») servi par un jeune Maure d'une beauté d'enfant des dieux, Bergès m'emmène dans sa jeep vers le Nord, vers le Rio-de-Oro où nous pénétrons en manœuvrant à travers des kilomètres d'un inimaginable chaos de blocs de grès blanc que les vents et la chaleur ont usés, corrodés, percés, découpés en étranges guipures, modelés en épouvantails. Le sol espagnol a même figure que le français, mais plus tragique à mes yeux parce que je le sais espagnol. Ce trajet acrobatique pour aboutir à la côte des Phoques où une colonie de ces animaux, arrivés là on ne sait quand et on ne sait comment, mène dans ces mers chaudes une existence partagée entre la chasse sous-marine et le farniente dans l'ombre favorable des grottes littorales. Une femelle allongée sur le sable allaite son petit ; le mâle chasse à quelques brassées de là et je vois sa ronde tête humaine émerger, son regard nous considérer avec un air de se demander à quelle drôle d'espèce nous pouvons bien appartenir. En ces solitudes il ne voit jamais d'hommes.

Regagné Port-Étienne par la baie de l'Étoile, toujours à travers le hérissement, le culbutement des grès blancs : certains ont forme de champignons, d'autres ressemblent à des nains à gros crâne. Rien de romantique, pourtant, dans ces apparitions ; même au clair de la lune elles restent ce qu'elles sont, des phénomènes d'érosion.

Quand nous rentrons au poste, un radiotélégramme attend Bergès : « *Quatre hommes, convoyant une caravane de quinze chameaux, morts de soif environs de Tajakjaket. Prière faire enquête.* » Il n'y a pas si longtemps qu'une équipe de jeunes géologues français égarée en auto est morte de soif dans ces mêmes parages.

A Port-Étienne l'eau que l'on boit et avec laquelle on se lave arrive de Bordeaux par bateau-citerne et se vend 2 fr. 50 le litre, et l'usage en est limité à quelques litres quotidiens.

A Port-Étienne il y a *un* arbre : c'est un pauvre petit rabougri d'arbuste planté dans un bidon à essence et qui ne vivote que grâce à la terre végétale fournie par de rares visiteurs ; nous lui en apportâmes un sac dans notre avion : ce fut pour lui une belle journée.

A Port-Étienne il y a M. Bruneau. M. Bruneau est à la tête d'une pêcherie et sécherie de poissons en activité depuis plus de vingt ans. Son habitation, où je suis logé, est un bordj haut campé sur les dunes, entouré d'une muraille à créneaux et à meurtrières à l'intérieur de laquelle sont également installés les bâtiments de la pêcherie. Plusieurs fois il dut résister aux attaques de rezzous venus du désert. M. Bruneau sait ce que vivre dangereusement veut dire ; aussi n'en parle-t-il pas.

Je ne me décide pas à gagner ma couche ce soir. Accoudé à la terrasse de ma chambre, je me donne au silence de la nuit mauritanienne comme je ferais aux accords d'une symphonie. Un tel silence porte en lui-même de secret saccords qui font naître en nous ce quelque chose que, faute de

mieux, nous nommons vague à l'âme. Silence blanc des sables, silence bleu des ténèbres où ni l'hyène, ni même le chacal ne donnent de la voix, silence du monde de par delà la terre.

25 *octobre. Atar.* — Huit heures. Volons vers Atar. Nulle brume matinale en cet empire de la stérilité. Le désert à l'état parfait. Nous nous dirigeons droit vers l'Est, vers l'Adrar.

Neuf heures trente. Survolons la région où les quatre chameliers sont morts de soif ces jours-ci, la langue collée au palais, les membres tordus de sécheresse comme les branches des épineux de la savane. Le fatalisme musulman, bien utile dans ces moments-là. L'important est d'accepter, d'empêcher la carcasse de faire des simagrées.

Apparition de bizarres jaillissements montagneux, noirs, épars dans l'étendue sableuse comme des îles de houille issues d'une mer blanche : ces singularité géologiques sont appelées *guelb*.

Onze heures. Arrivée en vue de deux gigantesques paliers de roches noires : c'est ici que la mer de sable se heurte aux falaises du pays d'Atar. Après quatre cent cinquante kilomètres de néant végétal, délice d'apercevoir les cimes vertes d'une palmeraie.

Nous nous posons sur une piste de poussière rouge où nous accueille le chef militaire du cercle d'Atar, commandant Trancart. Un fanatique du désert, beau de la beauté des hommes de foi, le regard habitué à fouiller l'infini et à y découvrir les routes de la grandeur française.

Atar, une vaste place aux dimensions du dieu Soleil qui l'occupe en entier ; de pauvres mimosées au tronc grêle dessinent un quinconce sur un des côtés. Tout autour, bâtiments militaires faits de pisé, style Tombouctou, dont la seule vue donne chaud malgré les ouvertures étroites qui tentent d'en assurer l'aération. Je loge dans l'un d'eux. Un méhariste au noir visage et aux traits de la plus délicate finesse, couché devant la porte de ma chambre, en défend l'entrée. Sa vigilance n'a pas réussi à empêcher une invasion de fourmis, blondes, sveltes, ravissantes, qui semblent voler au-dessus du sol par l'effet de l'exaltante chaleur régnant dans le local. Les troncs de palmiers qui forment le plafond sont habités par de dévoués lézards margouillats actifs à me débarrasser des insectes courant sur les murs, mais ils se montrent sans goût pour les fourmis.

Boissons au cercle des officiers. Une demi-douzaine de garçons en saharienne blanche, saroual noir et sandales laissant à nu les orteils ; les plus jeunes affectent des airs de blédards revenus de toute chose : ils répondent par ellipses et hochements de tête aux questions que, par gentillesse, je leur pose, comme si la Mauritanie n'avait pour eux nul secret et comme si leur science les plaçait tellement au-dessus du reste des humains qu'il leur fût devenu impossible de satisfaire, par leurs réponses, à ma curiosité. On imagine sans peine le prestige qu'il leur sera loisible de tirer de leur saroual bouffant et de leur silence blasé à la

première permission qu'ils prendront en France. Ce sont petits travers de jeunesse, gourmes à jeter, qu'il est plaisant d'observer jusqu'en ce noir enfer de l'Adrar.

Trancart, au contraire, homme d'expérience associé avec l'Afrique mauritanienne comme, dans le bronze, le cuivre avec l'étain, m'emmène dans son camion Dodge, par la piste de Fort-Gouraud, jusqu'à la passe de Timzak, gigantesque effondrement du plateau de l'Adrar qui ouvre au désert noir une porte sur le désert blond.

Arrêt auprès d'une faible source : quelques palmiers, un chamelier et un chameau. L'homme, un Maure ridé par les burins du soleil, rides verticales aux joues, horizontales au front ; la bête, un chameau malchanceux au service d'un pauvre bougre ; les palmiers, de misérables arbres, arqués, prostrés, comme assis sur le sable dans l'attente d'une eau plus abondante, enfin désaltérante... C'est toute l'Afrique saharienne.

Le soir, grand méchoui sur la terrasse du cercle au clair des étoiles et des lampes-tempête. Je dis « grand » parce que, devant ces carcasses de mouton rôti, il me fallut demeurer trois heures assis sur mes jambes croisées à écouter les récits parfois captivants des méharistes.

Rentré dans ma chambre en escaladant le corps de mon gardien, j'y trouve un air irrespirable, une chaleur étranglante, des insectes furtifs.

26 *octobre. En avion.* — Somnolé deux ou trois heures sur ma couche de sangles. Cherché la raison pour laquelle l'air à haute température est supportable à la peau, insupportable aux poumons ; on dit de cet air qu'il est étouffant, il l'est, en effet, et presque asphyxiant. Pourtant la quantité d'oxygène est la même et si la vapeur d'eau manque, elle manque aussi dans l'atmosphère très sèche que j'ai déjà rencontrée en d'autres régions du Sahara où je respirais librement.

Monté en avion à six heures. Le jour se lève derrière les grandes tables noires, les *gara*, de la montagne à l'est d'Atar. En un instant le soleil est là, impitoyable, vainqueur à jamais des nuages, sûr de lui-même comme un jeune mâle en conquête de cœur.

Volons au-dessus des immensités désertiques percées de *guelb* que nous avons connues hier.

Atterri à Saint-Louis pour y déposer M. Bruneau que j'avais arraché à sa solitude de Port-Étienne.

A onze heures nous sommes à Yoff.

27 *octobre. Bathurst.* — Levé à trois heures. Quitté Yoff à sept heures par le bimoteur britannique qui fait le service Dakar-Bathurst-Freetown-Accra-Lagos. Seul voyageur à bord. A peine installé qu'en quarante minutes j'aperçois par le hublot une vaste presqu'île plantée de rôniers et de palétuviers, coupée de quelques vertes rizières. A la pointe nord de la presqu'île un bec de terre qui porte Bathurst et qui semble plonger, pour y boire, dans la vaste embouchure de la Gambie.

Petit aéroport herbu. La piste est détrempée comme après une forte

averse : il pleut de la rosée, il en pleut des arbres et des herbes. Au retour de la Mauritanie, l'impression est délicieuse : envie d'aller pieds nus sur ce tapis de fraîcheur, d'ouvrir les lèvres à ces gouttelettes qui tombent des feuilles parfumées des lianes. Mais il s'agit bien d'aller pieds nus! Le consul de France, Abel Châtaignier, est là qui m'attend avec sa voiture pour me mener à Bathurst à une vingtaine de kilomètres du lieu d'atterrissage. Nous longeons les eaux saumâtres des rives du fleuve d'où s'élèvent à perte de vue des mangliers (que nous appelons à tort palétuviers) drôlement juchés sur leurs racines aériennes disposées en forme de crinolines. Il règne sur ces basses terres un parfum de serre chaude à dominante de géranium ; pour mieux me pénétrer d'un tel délice de l'odorat j'aime à me rappeler qu'hier à la même heure je survolais les sables à jamais stériles des déserts de l'Adrar. Jeu des contrastes, exercices d'opposition aujourd'hui plaisants à pratiquer par le jeu même de l'avion complice. Se dire : « En cet instant mes ongles se dessèchent, mes lèvres se fendent ; dans l'instant prochain les sources de ma peau ruisselleront sur mes doigts, mes lèvres s'ouvriront aux parfums mouillés de la forêt gambienne. »

Bathurst est aussi sale que laid. Triomphe de la tôle ondulée, de la baraque sordide (y compris celle du *Post Office)*, de la voirie à trous et à culbutes. Dakar battu et bien battu. Un certain excès dans le laid ne me déplait pas : ici j'en ai mon soûl. Alors que les femmes noires de Dakar vont drapées dans les élégantes cotonnades de leurs pagnes, celles de Bathurst, fières du protectorat britannique, sont vêtues à l'anglaise et portent l'ombrelle. Elles font très négresses d'opérette.

Le premier devoir d'un étranger prenant pied sur un territoire britannique est de signer *the Book*. Où est-il le Livre du gouverneur de Sa Majesté? Il est sur une tablette dans une guérite posée de guingois au bord d'un terrain vague et, parce que la grande chaleur ne convient pas à l'encre, un mauvais bout de crayon est à la disposition de l'honorable signeur. J'aime ce négligé : il convient à un grand peuple fatigué. La Grande-Bretagne est ici à titre de protectrice. Qui protège-t-elle? Comment protège-t-elle? J'erre par la ville et ne vois que désordre, crasse, abandon, les bureaux même de l'administration dans une ancienne caserne fort délabrée font pauvre figure. Seul, le Consulat de France a bel aspect, tout brillant dans son neuf, dégagé, frais, élégant ; véranda en large terrasse d'où il m'est loisible de voir les allées et venues des Gambiens et de mêler mon désir d'évasion au vol des nuées d'hirondelles où je me plais à imaginer celles qui, venues ici, ont leur nid en Touraine.

Visiter la Gambie, c'est parcourir quelques terres à palmiers-rôniers et à arachides en deux bandes de quelques kilomètres de large à droite et à gauche de l'estuaire d'un fleuve. Drôle, cette petite enclave britannique d'eau, de boue et de sable enfoncée dans notre immense Sénégal comme l'aiguillon d'un taon dans le flanc d'un coursier. Je cherche

vainement les raisons économiques que la Grande-Bretagne a de s'y maintenir. Raisons de cœur probablement et que la raison ne connaît pas.

A la fin de la journée nous gagnons, Châtaignier et moi, les fraîcheurs toutes relatives du cap Saint-Mary. Région de mangliers et de palmiers ; quelques étroits morceaux de l'ancienne forêt coupés de marigots et que fréquentent des singes à livrée beige ; une dizaine d'entre eux, marchant à la queue leu leu, défilent au bord d'une mare ; le dernier de la bande soudain s'arrête, penche sur l'eau son clair visage et demeure attentif à l'image reflétée. Narcissisme ?

La nuit vient. Nous allons vers la pointe du cap sur un tapis de gros volubilis violets jusqu'à deux hauts palmiers au pied desquels repose le corps d'un marabout qui fut le dernier défenseur des libertés mandingues au bord de la Gambie ; au-dessus de sa tombe volent en signe de deuil d'énormes chauves-souris noires.

28 *octobre. Bathurst.* — Nuit dans les touffeurs de la moustiquaire. Éveillé par le cri d'un oiseau gros comme un sansonnet à plumage beige et marron perché sur un papayer voisin. Je demande au boy quel est son nom : « Kalaï », me dit-il. Tous les kalaï de Bathurst se répondent de papayer en papayer et leur cri se traduit exactement par : « Ture... lu tu tu. Ture... lu tu tu. »

Ils répondent avec un surprenant à propos ce que je pense en moi-même lorsque d'aimables Bathurstiens me saluant à l'aéroport me demandent : « Vous reviendrez, n'est-ce pas ? »

MAURICE BEDEL

(A suivre.)

SOUVENIRS DE BERLIN

Les souvenirs qu'on va lire sont dus à madame Cerruti, femme du diplomate italien. M. Cerruti fut successivement ambassadeur à Pékin, à Moscou et à Rio avant d'être envoyé en Allemagne en 1932. C'est le 30 janvier 1933, on s'en souvient, que Hitler fut nommé chancelier du Reich. Les souvenirs que nous publions ici débutent au lendemain de cette journée historique.

UN DINER CHEZ HINDENBURG

Au lendemain du jour où Hitler fut nommé chancelier du Reich, les Berlinois donnaient l'impression de gens qui se réveillent après une nuit de rêve heureux. Ils s'en allaient la tête haute, le visage épanoui, encore un peu étourdis, mais un sourire triomphant aux lèvres. Toute la ville avait un air de fête. On célébrait la naissance de l'Allemagne nazie.

A partir de ce jour-là, l'atmosphère devint celle d'une mobilisation. Des formations de S.A. défilaient sans cesse dans les rues ; et tous les bruits guerriers devinrent l'accompagnement habituel de notre vie.

Dînant un soir avec von Papen, je lui exprimai le malaise que j'éprouvais devant la situation générale et mon espoir qu'une solution pacifique nous épargnerait un nouveau conflit armé. « Je ne doute pas, ajoutai-je, que ce soit aussi le souhait de toutes les mères allemandes. »

Il me regarda avec étonnement. « Mais, madame, dit-il, il n'est pas une mère allemande qui ne préférerait voir son fils tomber sur le champ de bataille plutôt que de le voir mourir dans son lit. »

S'il disait vrai, les mères allemandes peuvent s'estimer satisfaites.

Comme personne ne se rendait très bien compte de ce qui s'était passé, la plupart des Allemands désiraient se renseigner et, aussi, entrer en rapport avec les nazis, car nul ne pouvait douter que les dirigeants du parti seraient dorénavant tout puissants.

Pour le corps diplomatique, l'entrée en relation ne présentait pas un caractère d'urgence. Le nouveau chancelier avait prié le baron von Neurath de rester en fonctions aux Affaires étrangères avec Herr von

Bülow comme secrétaire d'État, et leur présence à tous deux était une assurance qu'en politique extérieure, tout au moins, rien n'était changé pour le moment.

Il va sans dire que les diplomates étaient aussi curieux que quiconque de connaître le nouveau chancelier et se demandaient dans quelles conditions se produirait cette première rencontre. En fait, ils n'eurent pas à s'en préoccuper. Huit jours après les élections, le maréchal von Hindenburg devait donner le dîner annuel auquel il conviait le corps diplomatique, et il fut annoncé que Hitler, comme chancelier du Reich, y serait présent.

L'excitation fut à son comble. Aucun de nous n'avait encore rencontré le chancelier, et chacun grillait de curiosité. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner. Ces dames voulaient savoir si Hitler serait en habit, en uniforme, ou simplement en veston foncé. On chuchotait que le dîner serait remis parce que la tenue de soirée qu'il avait commandée ne serait pas prête à temps. D'un côté, j'entendais dire qu'il était enchanté de rencontrer le corps diplomatique, de l'autre on m'affirmait qu'il ne pouvait souffrir les diplomates. On alla même jusqu'à prétendre qu'il avait coupé sa fameuse mèche! Les amis de ses amis se prétendaient au courant de tous les préparatifs et prenaient des airs entendus, comme des gens qui savent bien des choses qu'ils préfèrent ne pas dire.

Pour moi, ce dîner promettait d'être des plus intéressants. L'avant-veille, j'avais été appelée au téléphone par Frau von Meissner, la femme du premier secrétaire de la présidence. Elle m'éveilla d'un profond sommeil et quand encore à demi endormie, je lui assurai que c'était bien madame Cerruti qui était à l'appareil, elle m'apprit d'une voix que l'émotion faisait trembler que c'était moi l'élue que le chancelier devait conduire à table le 7 février. Elle raccrocha le récepteur, sans attendre ce que je pouvais avoir à dire, tenant sans doute pour assuré que l'honneur qui m'était fait me laisserait sans voix. Du coup, je me sentis complètement réveillée.

Je me précipitai pour annoncer la nouvelle à mon mari : « Ce sera très intéressant », me dit-il, et il me recommanda de bien observer Hitler et de ne pas perdre un mot de ce qu'il dirait. J'allais en effet être la première à pouvoir parler au Führer.

Dans le hall d'entrée, un plan se trouvait exposé, où étaient indiquées les places à table. L'abondance de ses détails illustrait bien le talent qu'ont les Allemands de donner aux choses les plus simples un caractère militaire. On eût dit qu'il avait été tracé par un officier d'état-major, tant on y voyait de petites flèches noires, rouges et jaunes, indiquant à chacun de nous le chemin qu'il fallait prendre pour gagner sa place. Les signes symboliques qui désignaient les places elles-mêmes étaient si recherchés qu'on aurait pu les prendre pour autant de rébus dessinés sur une carte militaire.

J'avais les joues et les oreilles brûlantes tandis que nous attendions notre tour d'être introduits. Le maître des cérémonies annonça d'une voix de stentor : « L'ambassadeur d'Italie et madame Cerruti. »

Au milieu du salon se tenait le président Hindenburg, dans une impeccable tenue de soirée, sa vaste poitrine couverte de décorations. Il s'appuyait légèrement sur une canne d'ébène qui lui était devenue nécessaire depuis qu'il s'était brisé la jambe dans une chute de cheval deux ans plus tôt. Avant cet accident, il montait encore à cheval tous les jours, malgré son âge. Son visage avait l'air d'un tumultueux paysage. Il avait le front large et plat, et une forêt de cheveux coiffés en brosse couronnaient sa lourde tête. Le nez fort était encadré de deux profonds ravins qui descendaient jusqu'à sa puissante mâchoire. Les extrémités de sa moustache grise étaient relevées à l'imitation de celle du Kaiser, mais de façon moins provocante. Deux yeux bleus pleins de bonté étaient comme deux petits lacs au milieu d'un pays accidenté. Son regard exprimait l'énergie d'un soldat et l'ingénuité d'un enfant, et, aussi, la tristesse qu'on lit souvent dans les yeux des très vieilles gens. A plus de quatre-vingts ans, il avait encore grande allure.

Comme je sentais approcher le moment où mon cavalier viendrait m'offrir son bras, je regardais autour de moi dans l'espoir de le découvrir. Je finis par le repérer dans le coin le plus éloigné de la pièce. Il était apparemment disposé à laisser le vieux maréchal occuper le centre de la scène, sans, pour autant, perdre conscience de sa propre importance. Il ne doutait pas d'être, partout et toujours, le point de mire de l'univers. Il se tenait là, les bras croisés, regardant tranquillement les gens qui arrivaient sans paraître le moins du monde embarrassé de se trouver pour la première fois en habit de soirée et soumis à tant de regards critiques. Chacun sait que les diplomates ne peuvent être un public bienveillant ; ils sont payés pour observer, critiquer et rapporter. Le chancelier semblait ignorer qu'il était entouré de censeurs, et, quand le comte von Bassewitz alla le chercher pour me l'amener, il le suivit à travers le salon rempli de monde sans la moindre timidité. Il s'inclina et me baisa la main. Nous échangions les banalités d'usage quand on annonça le dîner, et il m'offrit son bras.

Au moment où je touchai son bras, il me sembla recevoir un violent choc électrique. J'étais déjà sous pression, et cette circonstance me causa un léger énervement. Je suis, en général assez sceptique à l'égard de ce genre de phénomènes, mais je n'en fus pas moins convaincue que cet homme possédait quelque pouvoir magnétique qu'il pouvait exercer à volonté. Le choc fut si violent que je le regardai avec étonnement. Il était là, toujours aussi pâle et aussi imperturbable. J'étais encore quelque peu secouée en entrant avec lui dans la salle à manger.

Quand les deux cents convives que nous étions eurent gagné leur place, guidés par les petites flèches, le festin commença, et j'eus véritablement l'impression de prendre part à une manœuvre militaire. Le maître

d'hôtel en chef, entouré de tout son personnel fit un signe avec un bâton, et toute la troupe se mit aussitôt en branle avec une telle précision qu'on eût dit une armée se lançant à l'assaut. Je dois porter à notre crédit qu'aucun de nous ne céda à l'envie de brandir les premières armes qui lui seraient tombées sous la main et qui auraient été, en l'espèce, les couteaux et les fourchettes.

C'était une singulière impression que de me trouver assise auprès de l'homme le plus discuté du monde et d'avoir à saisir tous ses gestes et toutes ses paroles. Ce premier soir de sa carrière mondaine officielle, j'ai eu la faculté de prendre sa mesure, et, bien que je l'aie revu souvent au cours des années suivantes, je n'ai jamais modifié l'opinion que je m'étais faite de lui ce soir-là. Il me parut repoussant, menaçant et dangereux, tout en montrant quelquefois une certaine dignité. Sa présence me portait à frissonner plutôt qu'à sourire.

Physiquement, il n'était pas grossier, il était seulement commun. Un rustre peut exercer un certain charme à sa rude manière — tandis que les gens simplement communs sont rarement agréables.

Il tenait son couteau et sa fourchette à pleine main comme un homme du peuple, mais il n'allait pas jusqu'à manger avec son couteau. Il n'avait d'ailleurs que faire d'un couteau, car il ne mangeait jamais de viande. Ses yeux étaient grands et beaux, mais son regard était toujours trouble. Il avait le teint clair et d'une couleur qui indiquait la santé. Dans la conversation, sa voix était chaude et douce. Le trait le plus abominable de son visage était son affreux nez. Ses mains n'avaient aucun caractère. Elles étaient blanches et sans vie. Elles ne semblaient pas être les attributs naturels de son être physique, mais plutôt les armes qui lui étaient nécessaires pour la gesticulation sauvage dont il accompagnait ses discours.

Tout le long du dîner, il n'arrêta pas de parler — et il me fut bientôt évident que toute conversation était impossible avec lui. Je m'inclinai devant l'inévitable et le laissai parler inlassablement de lui-même. Je découvris rapidement le moyen de le relancer sur des sujets différents en saisissant le moment où il était forcé de s'interrompre pour boire ou manger. Il partait aussitôt dans un nouveau discours sur le sujet offert. Il lui arrivait de se griser de ses propres paroles, alors qu'un moment auparavant il était parfaitement calme. Ses déclamations étaient parfois pénibles à entendre.

Ce soir-là, la première question que je hasardai fut celle-ci : « Êtes-vous heureux de votre victoire, Excellence ? »

Il eut un geste de dédain en me répondant : « C'est maintenant que la lutte commence. » Il se lança, alors, dans un discours au sujet de Mussolini. Il témoignait d'un grand enthousiasme pour le Duce, qu'il considérait comme le chef spirituel du mouvement nazi. Sans lui, disait-il, ce mouvement n'aurait jamais pu se développer. Il exprima son regret de n'avoir pu encore le rencontrer et expliqua qu'il avait tant de consi-

dération pour le grand homme qu'il ne s'était pas permis de le déranger avant d'avoir, lui-même, obtenu quelques résultats positifs.

« Maintenant, ajouta-t-il, j'espère bien le rencontrer. Ce sera le jour le plus heureux de ma vie. »

Il avait parlé jusque-là sur le ton habituel de la conversation, mais, tout à coup, comme s'il avait été mordu par une bête venimeuse, il se mit à vitupérer comme un énergumène contre les démocraties qui n'avaient pas su comprendre l'altruisme de ses intentions et qui ne voulaient pas laisser l'Allemagne vivre en paix. C'étaient ces mêmes sottises qu'il allait répéter au cours des douze années suivantes et probablement, sans cesser d'y croire sincèrement. Mais ce n'était pas tant ce qu'il disait que la façon dont il le disait qui était pénible. Sans chercher à dissimuler sa haine, il répéta d'un ton menaçant que l'Allemagne reprenait, dès ce moment, sa position de grande nation dont les légitimes aspirations devaient être prises en considération. Sa voix tremblait de fureur, s'élevait jusqu'à des cris hystériques et devenait aussi rauque que celle d'une lavandière échangeant des injures avec ses compagnes. Dès qu'il était question des puissances occidentales, il prenait un ton de voix outragé. C'est à ces moments-là qu'il paraissait le plus vulgaire.

Le spectacle qu'il m'offrait était intéressant, et il est indéniable qu'un étrange magnétisme, mélange d'horreur et de fascination, émanait de cet homme.

LE WALHALLA NAZI

En 1933, madame Siegfried Wagner avait demandé à Toscanini de conduire le festival de Bayreuth mais, comme on peut l'imaginer, il refusa. L'Allemagne était déjà plongée dans le racisme, dont l'esprit du musicien ne pouvait s'accommoder.

Ce n'est pas que l'Allemagne ait manqué, alors, de chefs d'orchestre de grande, et même de très grande classe, ni que l'exécution, dans son ensemble, n'ait été excellente. C'est l'esprit du festival qui était changé. On entrait entre deux rangées de S. S. qui attendaient l'arrivée du Führer. Ils contenaient la foule immense qui s'était assemblée depuis le matin devant l'entrée du théâtre pour voir arriver Hitler. Aller à l'Opéra sous escorte militaire me consternait, et la présence de troupes sur le *Festhügel* me semblait un sacrilège, mais c'était bien dans la note du jour.

Un tonnerre d'acclamations salua l'arrivée de Hitler. Il était assis dans sa voiture découverte, la satisfaction peinte sur son visage, tandis que son bras droit se levait sans relâche dans un geste qui n'avait rien de l'ampleur du salut fasciste qu'il n'avait jamais pu exécuter correctement et ne faisait qu'ébaucher.

Winifried Wagner le reçut à l'entrée de la loge royale avec les deux filles survivantes de Wagner, Frau Thide et Frau Eva Chamberlain. Ces deux respectables vieilles dames étaient de ferventes nazies qui ne

lisaient d'autre journal que le *Volkischer Beobachter*, considéraient Alfred Rosenberg comme un grand homme et vénéraient en Hitler une réincarnation de Siegfried. En cet instant de la première apparition du Führer à Bayreuth, ces deux vieilles filles du Rhin étaient tremblantes d'émotion, et le visage de Frau Winifried, qui ignorait la poudre, luisait de plaisir. Les quatre petits-enfants de Wagner semblaient être les seuls que l'événement laissât indifférents.

Le Führer s'assit et le festival commença. Je l'ai bien observé au cours des quatre soirées successives que dura le cycle de *l'Anneau*. Il était dans son élément, si assuré du succès de sa mission que *le Crépuscule des Dieux* ne lui apparaissait évidemment pas comme un avertissement. En voyant s'effondrer le Walhalla, il devait déjà avoir derrière la tête l'idée de le reconstruire. Chaque fois que je le regardais, je lui voyais la même expression songeuse et, tandis qu'il semblait suivre avec attention le déroulement du drame, j'aurais parié que sa pensée était ailleurs. Il n'est pas douteux qu'il puisait dans la musique des inspirations politiques. Mais là se bornait, sans doute, sa capacité de la goûter.

Pendant les quatre premiers jours de cette saison-là, les entr'actes prirent plus d'importance que les actes eux-mêmes. La présence de Hitler éclipsait l'ombre de Wagner. Plutôt que de rester dans le salon de sa loge, le Führer préférait aller au-devant des acclamations qui l'attendaient à l'extérieur. Dès qu'il sortait, il était accueilli par les mêmes clameurs sauvages. S'il se dirigeait vers le buffet, la foule en délire l'accompagnait de ses incessants : « *Heil Hitler !* ». Ces jours de Bayreuth ont dû être les plus heureux de sa vie.

Quand il s'asseyait à la table réservée pour lui et sa suite, il n'avait pas le loisir de déguster le café crème si cher aux Autrichiens. La foule entourait sa table, le pressait, essayait de toucher ses vêtements. Certains se tenaient immobiles dans une adoration muette. De gros *Gauleiter* essuyant leurs fronts en sueur, tremblaient d'émotion, en répétant d'une voix enrouée entre chaque respiration : « *Heil Hitler ! Heil !* » Les jeunes gens des deux sexes semblaient littéralement hors d'eux. Hommes et femmes versaient des pleurs de joie.

Tout le temps que Hitler fut présent, ces scènes d'hystérie collective se répétèrent au cours de chaque entr'acte. J'attendais le moment où il ne pourrait plus les supporter, mais il me parut bientôt évident qu'il s'épanouissait au contraire au milieu de ces témoignages de folle adoration.

Il m'arriva au cours d'un de ces entr'actes, d'entendre une conversation entre un vieillard inconnu et le Führer. Le vieil homme disait à Hitler : « Mon Führer, quelles sont vos impressions, aujourd'hui, en entendant *Parsifal* à Bayreuth, vous qui êtes Parsifal en personne ? »

Hitler répondit avec simplicité — et non sans vérité, il faut en convenir : « Vous faites erreur. Si je suis quelqu'un, c'est Hans Sachs et non Parsifal. »

Hitler ne semblait pas se soucier de ce que les étrangers pouvaient penser de ce qui se passait en dehors de la scène. Entre le second et le troisième acte, il invitait des gens à s'attabler avec lui. Les Gœbbels étaient toujours à ses côtés, et c'était madame Gœbbels, qui était très femme du monde, qui faisait les invitations. Celles-ci étaient presque exclusivement réservées aux Allemands et aux diplomates, et comme notre table était proche de celle du Führer, il nous arrivait souvent d'y être conviés.

Un soir, nous avions avec nous la princesse de Hatzfeld et ses deux ravissantes filles. Nous venions à peine de nous asseoir, quand madame Gœbbels vint nous dire que le Führer serait heureux de recevoir la Fürstin à sa table. La princesse qui était une fervente catholique, ne dut pas être enchantée de l'invitation, mais, comme elle était aussi la personne la mieux élevée du monde, elle l'accepta gracieusement. Gœbbels, avec son tact habituel, se lança aussitôt dans une diatribe contre certains prêtres qui avaient refusé les sacrements à des membres du parti. Il était d'humeur agressive et cherchait manifestement à provoquer une réaction chez la princesse. Elle montra une maîtrise de soi admirable et feignit de ne pas entendre un mot de ce qu'il disait, mais on conçoit que de tels discours n'ajoutaient rien au charme de la réunion.

La sonnette annonçant la fin de l'entr'acte vint heureusement délivrer la princesse. Tandis que nous reprenions nos places pour écouter le dernier acte de *Parsifal*, je me demandais quel effet pouvait avoir sur l'esprit païen du Führer cette musique qui reflète l'évolution que subit l'esprit de Wagner pendant la dernière période de sa vie. Hitler, silencieux et immobile, écoutait cette œuvre d'une beauté surhumaine sans émotion apparente. Qu'auraient pu faire les nazis d'une œuvre qui ne comportait pas d'interprétation politique?

Quand le rideau tomba sur la dernière scène, personne ne bougea dans la salle; chacun restait cloué à sa place, paralysé par l'émotion. Hitler attendit un moment, puis se leva brusquement et sortit en hâte comme s'il voulait montrer qu'il refusait de se laisser amollir par des démonstrations de caractère religieux.

Le lendemain matin, enrichis d'expérience, mais l'esprit attristé, en même temps qu'éclairé, nous quittions Bayreuth, bien convaincus que là où le nazisme s'enracinerait, toute beauté spirituelle serait infailliblement détruite.

Nous étions alors en 1933, et ce n'était que le commencement.

UN ÉTÉ ORAGEUX

Le 28 juin 1934 l'ambassadeur d'Amérique et madame Dodd donnaient un déjeuner officiel. N'ayant pas, à l'ambassade, d'appartement privé, ils en avaient loué un dans une des petites rues avoisinant le Tiergarten et vivaient là, très simplement. Ils prenaient part à toutes les

festivités qui sont l'inévitable complément de la vie des diplomates et paraissaient trouver plaisir à des réceptions où ils étaient les invités d'honneur. De temps à autre, ils donnaient un cocktail restreint, mais jamais de grands déjeuners ou dîners.

Ce jour-là, néanmoins, après un an de vie paisible, ils avaient décidé de donner un déjeuner officiel.

C'était le jour le plus chaud de cet été torride. L'air était lourd d'humidité et nous pouvions à peine respirer. Des nuages noirs s'amoncelaient vers l'horizon, mais un soleil de plomb nous tombait impitoyablement sur la tête. C'était exactement le temps qui, dans les pays tropicaux, précède les tremblements de terre ou les cyclones. La chaleur et l'humidité m'avaient donné un mal de tête qui n'était pas feint et j'hésitais à sortir pour aller à ce déjeuner. Finalement, je décidai de suivre mon mari sur le chemin du devoir.

Nous arrivâmes chez les Dodd en nage et à demi suffoqués. Le déjeuner avait été annoncé pour une heure et demie. Le plan de la table indiquait que von Papen était l'invité de marque et qu'en l'absence de sa femme je devais être placée à la droite de notre hôte. Nous étions une vingtaine et nous attendions l'annonce du déjeuner en jetant des regards désespérés vers la porte de la salle à manger. La conversation languissait, mais le déjeuner n'était toujours pas annoncé. Notre hôtesse parfaitement tranquille, continuait de bavarder, tandis que les aiguilles de la pendule marquaient deux heures, deux heures dix, deux heures vingt.... Toujours rien. Finalement, à deux heures et demie, la porte de la salle à manger s'ouvrit. J'étais à demi-morte de chaleur et de faim. L'orage qui menaçait venait enfin d'éclater, et le tonnerre et les éclairs accompagnèrent notre entrée dans la salle à manger. Je pus à peine regarder le homard à la Neubourg qui nous fut servi. Ce fut alors que l'ambassadeur Dodd se tourna vers moi et, entre deux coups de tonnerre, me demanda ce que je pensais de l'état menaçant de l'atmosphère. Croyant qu'il me parlait du temps, je lui répondis distraitement que, dans une atmosphère aussi tendue, on pouvait s'attendre à tout. Je ne me doutais pas du sort qui allait être fait à cette innocente remarque.

Le surlendemain, qui était un samedi, nous devions partir dans l'après-midi pour aller passer le week-end à Buckow, la charmante propriété de la comtesse Elly von Dohna. Ce samedi 30 juin, vers onze heures du matin, ma femme de chambre entra chez moi dans un état de grande agitation en criant :

« Madame! Il y a des troupes et des mitrailleuses tout autour de l'ambassade! C'est la révolution! »

Je me précipitai à la fenêtre et je vis qu'elle disait vrai. Notre ambassade était située en face de la maison du général Röhm. Mon fils, qui venait de rentrer de l'Université me dit, très excité, que tout notre bloc de maisons était entouré de troupes. Mon mari téléphona aux Affaires étrangères, où personne ne semblait être au courant. On lui

promit seulement de faire en sorte que les personnes que nous attendions à déjeuner puissent parvenir jusqu'à l'ambassade...

Nos invités arrivèrent finalement très tard, munis de laissez-passer les autorisant à traverser les cordons de troupes. Ils étaient tous très émus et nous demandèrent anxieusement ce qui se passait. Nous n'en avions pas la plus légère idée. Le ministre italien de la Propagande, Alfieri, qui arrivait de Pologne, était parmi nos invités, ainsi que le duc de Mecklembourg. Nous devions être seize, mais le baron et la baronne Braun von Stumm n'étaient pas encore là. Le baron était le chef du Service de Presse aux Affaires étrangères, et nous attendions son arrivée avec impatience, pensant qu'il pourrait sûrement nous renseigner. Il arriva extrêmement tard et prétendit avoir été aussi étonné que les autres de voir des troupes dans la rue.

Tout le monde était sur le qui-vive, et aucun de nous ne prêtait la moindre attention à ce qu'il mangeait ; nous aurions tous voulu être à la fenêtre. En revenant dans le salon après le déjeuner, nous avons vu une voiture s'arrêter devant la maison de Röhm et Gœring en sortir. L'expression de son visage était terrifiante, et c'est alors seulement que nous avons eu quelque idée de ce qui se passait.

Cet après-midi-là, vers quatre heures, les nazis annoncèrent qu'il y avait eu une tentative de révolte, mais qu'elle avait été étouffée et que l'ordre était rétabli.

Il courait les bruits les plus invraisemblables, mais personne ne savait au juste ce qu'il fallait croire.

Après le départ des troupes, tout paraissant tranquille, je partis pour Buckow, où mon mari devait venir me chercher le lendemain. Les nouvelles de la capitale n'y étaient pas encore parvenues et je n'en dis que quelques mots, ne voulant pas alarmer mes amis sur de simples conjectures. Il y avait là tout un groupe de jeunes gens et de jeunes filles, amis des deux fils de la comtesse. Mon fils était là aussi, et c'était un plaisir de voir toute cette jeunesse en tenue de soirée, dînant gaiement à la lumière des bougies. La joie et l'insouciance régnaient, quand, quelqu'un ayant tourné le bouton de la radio pour prendre les nouvelles de Berlin, nous tombâmes sur l'horrible proclamation du Führer annonçant qu'il avait trouvé Röhm en compagnie d'un jeune ami et que le général avait été puni pour crime de haute trahison en même temps que pour l'immoralité de sa conduite. Il nous semblait prendre plaisir à insister sur les mots « garçons vicieux », comme s'il eût tenu à éclairer ceux qui pouvaient être assez innocents pour ignorer ces choses. Sa description révoltante des prétendus détails de l'affaire était singulièrement déplacée dans un discours officiel et scandalisa tous ses auditeurs. Nous étions particulièrement horrifiés d'entendre de pareilles expressions en présence de nos enfants et, bien que la jeunesse actuelle soit en général très avertie sur tous les sujets, je ne peux me rappeler cette soirée sans rougir.

Toute la gaîté de notre petit groupe était tombée et chacun se retira de bonne heure. Pour ceux qui purent dormir, ce fut une nuit de cauchemar. Mon mari vint me chercher le lendemain très péniblement impressionné, et nous rentrâmes dans l'après-midi à Berlin.

La semaine qui suivit fut horrible. Malgré toutes les précautions que prit le Gouvernement, la vérité ne tarda pas à être connue. La nouvelle la plus troublante fut celle de l'assassinat du général von Schleicher et de sa femme dans leur propre maison. En ces jours-là, il semblait dangereux de respirer. Il y eut de nombreuses arrestations et personne ne savait jamais ce qu'il était advenu des prisonniers. Leurs parents et leurs amis couraient de tous côtés pour essayer d'avoir des renseignements, mais ils en obtenaient rarement. A quelques-uns il fut remis une boîte de fer-blanc contenant les cendres d'un être cher, en échange du serment de garder le silence. Les noms des principales victimes étaient de notoriété publique, mais on n'a jamais su le nombre de vies innocentes qui furent sacrifiées dans la confusion générale. A chaque heure de cette semaine suffocante, nous apprenions de nouvelles horreurs.

Les événements les mieux faits pour ouvrir les yeux de tous sont, hélas, trop vite oubliés. Après le discours de Hitler au Reichstag où il déclarait assumer toute la responsabilité de ce qui s'était passé, les grandes puissances classèrent l'événement dans la catégorie des affaires intérieures dont elles n'avaient ni le droit ni le désir de se mêler. Les nazis, encouragés par l'impunité, se montrèrent de jour en jour plus arrogants et plus agressifs.

Cette semaine-là, en me remémorant les récents événements, je me rappelai que, quelques jours avant le drame, les jeunes officiers qui formaient l'état-major de Röhm avaient donné chez lui leur fête annuelle. L'un de ceux qui y avaient assisté nous dit qu'il n'avait jamais vu un buffet aussi somptueux, tant par la qualité de la chère que par celle des vins. On avait servi une énorme quantité de caviar et le champagne était versé comme de l'eau. Après avoir dansé jusqu'au matin, les jeunes gens avaient organisé une partie de canotage sur le Wahnsee. Tous ces jeunes officiers étaient tellement gris qu'ils versaient des bouteilles de champagne dans le lac. Comme il restait pourtant la moitié du buffet, tous les convives de la nuit avaient été invités à revenir le lendemain. Ils déjeunèrent de ces « restes » abondants qui leur furent servis sur de grands plateaux d'argent.

Deux jours plus tard, le maître de maison, un grand nombre de jeunes officiers, leurs invités, le cuisinier et tous les domestiques étaient exécutés.

Peu de temps après ces tragiques événements, un de nos attachés rencontra un de ses amis, officier S. S., dans un cabaret de nuit. Ce jeune Allemand appartenait à une excellente famille avec laquelle nous étions en très bonnes relations. C'était un garçon de nature sensible qui avait été forcé d'entrer dans les S. S. et qui trouvait cette vie intolérable. Cette nuit-là, il était assis tout seul à une table, et fixait son

verre d'un air absent, quand il fut rejoint par notre attaché. Il semblait préoccupé et même malade.

Il finit par céder aux instances de notre compatriote qui lui offrait de l'accompagner. Après avoir jeté autour de lui des regards inquiets, il paya sa note et sortit avec son ami.

Quand ils se trouvèrent seuls dans la rue déserte, il lui raconta qu'il avait fait partie du peloton commandé pour l'exécution du général Röhm. L'exécution avait eu lieu dans la cour de la prison Lilienfeld. Le général était arrivé, le visage tordu par la souffrance. Ses bourreaux avaient brisé ses deux bras, qui pendaient inertes le long de son corps. Dans un effort surhumain, il était parvenu à marcher jusqu'au mur. Refusant de se laisser bander les yeux, il avait lui-même commandé le feu en criant d'une voix rauque : « Je n'ai jamais trahi. Et maintenant tirez, cochons ! »

A dater de ce jour, la Standartenstrasse devint une rue déserte et silencieuse. Personne n'aurait voulu passer devant la porte fatale. Je fus donc assez surprise lorsque, quelques jours après le drame, je vis une grande voiture s'y arrêter. Deux hommes en descendirent et pénétrèrent dans la maison. Ils reparurent quelques minutes plus tard, les bras chargés des vêtements de Röhm. Ils firent ainsi plusieurs voyages et sortirent toute sa garde-robe, qu'ils empilèrent dans la voiture.

Quelques jours plus tard madame François-Poncet me demanda : « Comment avez-vous su que ces affreux événements se préparaient ? » Je la regardai avec étonnement, incapable de deviner ce qu'elle voulait dire. « Mais oui, reprit-elle, madame Dodd, qui est venue me voir hier, m'a dit que vous étiez la seule qui sembliez au courant des intentions nazis. Il paraît que, deux jours avant l'exécution de Röhm, vous avez dit à monsieur Dodd que la tension de l'atmosphère était telle qu'on pouvait s'attendre à tout. »

Si mon sens de l'humour n'avait été quelque peu paralysé par cet horrible drame, j'aurais éclaté de rire. Dans l'état d'esprit où j'étais, je ne pus que penser vaguement : « Ainsi doivent se forger les mots historiques ! »[1].

ELISABETH CERRUTI

1. A la suite de ces événements le séjour de l'ambassadeur d'Italie et de sa femme à Berlin devint pour eux particulièrement déplaisant. D'autant plus que le 24 juillet, à la suite de l'assassinat du chancelier Dollfus, Mussolini envoya deux divisions sur la frontière autrichienne. Cette initiative qui, à Berlin, fut attribuée à l'influence de M. Cerruti valut au représentant de l'Italie l'hostilité plus ou moins déclarée des grands chefs nazis. Cette situation tendue prit fin le 13 août 1935, date à laquelle l'ambassadeur quitta Berlin pour se rendre à Paris où il devait représenter l'Italie pendant plusieurs années.

Copyright by Hachette.

LA DEMOISELLE DU PONT AUX ANES

V

— Mademoiselle Etchegora a téléphoné ce matin pour annoncer qu'elle quittait Paris pendant quelques jours.

Esmond a changé de visage :

— C'est tout ce qu'elle a dit? Hein? Quoi? Elle n'a pas demandé à me parler?

— Au contraire : elle a insisté pour que je ne vous dérange pas. Elle partait sur-le-champ. Il est inutile d'appeler son hôtel car elle n'a pas laissé d'adresse. Avant de raccrocher, elle m'a dit : « Prévenez monsieur Lauricoste que je lui annoncerai moi-même mon retour. » C'est tout.

Esmond cherche à se souvenir de gens qui sont en relations avec Manuelle et qui pourraient l'éclairer sur ce départ inopiné.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *Esmond Lauricoste, auteur dramatique célèbre, adulé par ses familiers, par sa femme Jacqueline, par sa secrétaire et maîtresse Isabelle Schloster, s'est épris pendant un concours du Conservatoire d'une des concurrentes, Manuelle Etchegora. Il l'a accompagnée jusque dans l'hôtel misérable qu'elle habite, mais ses pressantes avances ne lui ont valu que des ripostes méprisantes. Ce traitement, bien entendu, a stimulé son désir et sa curiosité. Un nouvel assaut a dégénéré en pugilat et Esmond, cette fois, a quitté Manuelle, penaud et le visage ensanglanté. Adoptant alors une méthode plus mondaine, le dramaturge a invité la jeune sauvage au Ritz. Au cours d'un déjeuner riche en dialogues acides, Manuelle a conseillé à Esmond de renouveler un peu son personnage et d'écrire sous un faux nom une pièce où il renoncera à la « manière » qui, à l'en croire, lui est imposée à la fois par la critique et le public.*

Une heure plus tard, il erre dans les couloirs et les escaliers du Vieux Conservatoire.

Soudain, il aperçoit deux garçons et une fille. Il croit les reconnaître. Les jeunes gens marquent une seconde d'hésitation, puis le saluent. Esmond les aborde...

Qu'est devenue leur jeune camarade? Elle est partie ce matin en... oubliant de lui laisser son adresse...

Tant pis s'ils vont s'imaginer, tant mieux s'ils s'imaginent...

— Je l'ai quittée chez elle avant-hier soir assez tard... Non, même pas, j'y songe, nous avons encore déjeuné ensemble hier... et puis des amis sont arrivés... Nous n'avons pas eu le temps... Ce que j'ai à lui dire est urgent... Elle doit m'écrire, vous comprenez, mais je ne puis attendre sa lettre... Quoi?...

Encore un des traits du caractère d'Esmond : il s'arrange pour laisser croire... Il ne peut supporter qu'on pense : Lauricoste n'est pas arrivé à ses fins...

Les jeunes gens le toisent.

Ils regrettent, ils ne peuvent lui fournir aucune précision au sujet de la retraite de Manuelle.

Lauricoste est d'une humeur de dogue. Il a sauté dans sa voiture.

Dix minutes du Conservatoire à l'École de Pharmacie, en haut de la rue d'Assas.

— Un record, s'écrie Esmond en donnant un coup de frein devant la porte de sa maison : à croire que l'avant de la voiture a heurté un mur de béton.

Ce matin-là, Esmond se jette dans le travail : il pense à Manuelle, il veut faire ce que souhaite Manuelle. Voilà le stylo qui court sur les grandes feuilles de papier bleu sans que l'auteur se soucie de la scène à faire, du ton à adopter. Les personnages n'ont pas de consistance? N'importe! Ils en acquerront une — à la longue.

La pipe fume et la plume file. La pipe, la pipe fume, les pieds battent et la plume file.

Il se réjouit à l'idée de montrer ce travail à Manuelle dès son retour.

. . . . . .

Quelques jours plus tard.

La femme de chambre vient trouver mademoiselle Schloster, lui parle à l'oreille. Isabelle se lève et sort. Lauricoste entend qu'on parlemente à la porte d'entrée. Le murmure devient discussion. Les voix s'élèvent. Il perçoit un certain brouhaha dans le couloir. Une dispute? Le bruit augmente. Se battrait-on? Quelqu'un crie. Au même moment, la porte du bureau bat. Isabelle Schloster essaie de barrer la route à...

Esmond n'a pas eu le temps de se dresser.

Il a reconnu la visiteuse.

Il veut faire signe à sa secrétaire de s'esquiver.

La nouvelle venue proteste :

— Ah! mais non, pas de ça, ma petite. Je tiens à ce que vous entendiez ce que j'ai à dire à ce joli monsieur. C'est votre patron, n'est-ce pas? Eh bien, vous allez apprendre à le connaître!

Depuis qu'elles s'étaient trouvées nez à nez dans l'encadrement de la porte d'entrée, Isabelle n'arrivait pas à détacher ses yeux de la bizarre créature. Saint-Germain-des-Prés? Boniche renvoyée ou grue plaquée? Fille de concierge ou modèle?... En tout cas quelqu'un de bien décidé à faire un scandale. Et la secrétaire n'avait plus songé qu'à épargner à Esmond le contact avec cette virago. Mais pas question de l'évincer! Les deux femmes avaient failli en venir aux mains.

L'intruse était là, les sourcils noués, les yeux fulgurants et tout le corps tremblant de rage.

Elle avait l'air d'un jeune chat au poil hérissé, capable de sauter à la figure du premier qui lui tiendra tête.

Dans le bref corps à corps qui avait opposé les deux femmes, la blouse de Manuelle avait glissé, dégageant son épaule. Elle surprit le regard d'Esmond qui effleurait sa chair nue. Elle serra les poings, mâchonna une injure.

Esmond ne comprenait pas bien ce qui arrivait. Il craignait, en réclamant des explications, d'augmenter la colère de l'étrange petit monstre. Il se sentait vaguement coupable d'il ne savait quelle gaffe. La présence d'Isabelle ne rendait pas non plus les choses faciles. Il souffrait d'être surpris par elle dans une posture peu avantageuse. Enfin il se sentait engagé dans une de ces histoires déplaisantes dont il redoutait confusément l'éventualité depuis la première rencontre avec Manuelle. Altercation, invectives, humiliation en public : tel était le genre d'avanie qu'il avait redoutée.

« Pourquoi insister, se répétait-il? Elle porte la guigne. Si elle ne me crée pas d'embêtements, je m'empêtrerai dans les siens. C'est quelqu'un qui « n'en sort jamais ». Elle est de ces gens auxquels on tend la main trois fois par jour et qui retombent régulièrement dans leur eau sale en y entraînant leur dernier sauveteur. Mais de quoi vient-elle se plaindre? Que lui ai-je fait? »

A travers les vitupérations de Manuelle, il finit tout de même par saisir de quoi il s'agissait.

Elle avait rencontré ses camarades. Elle venait d'apprendre qu'Esmond s'était cogné à eux dans le hall du Conservatoire. Elle savait ce qu'il leur avait raconté. Ce qu'il avait essayé de leur faire croire!

Esmond ne saisissait pas très distinctement ce qu'il avait fait de si horrible, de tellement choquant. Il trouvait l'indignation de Manuelle assez abusive!

Après tout, Manuelle n'était pas une sainte! Combien de fois ne lui avait-elle pas expliqué qu'elle se couchait pour n'importe qui, au moindre

signe, pourvu qu'elle en eût un tout petit peu envie!... et puis... parce que... Vertu relative en somme!

Elle était plus suffoquée qu'une vierge à laquelle on prête plusieurs amants, des enfants dans tous les coins et, par surcroît, des mœurs contre nature.

Elle menait la vie qui lui plaisait. Avec qui lui convenait. Elle voulait bien passer pour la plus grande putain de Paris. Elle ne pouvait supporter l'idée qu'un monsieur auquel elle s'était refusée, fît courir le bruit qu'elle lui avait accordé ses faveurs. En voilà des façons d'aller trouver des gens qu'il ne connaissait même pas et de leur déballer des saletés! Il aurait eu vingt ans, elle lui aurait mis sa main sur la figure. Mais qu'il ne s'imagine pas que son acte de baptême serait toujours un obstacle... S'il s'avisait de recommencer...

A un moment donné, comme elle poursuivait son réquisitoire, Esmond amorça une protestation.

Mal lui en prit!

Inconscient! Voilà ce qu'il était : un inconscient! Et le déluge recommença.

Il avait envie de crier qu'il n'était pas si noir, qu'il existait quand même des gens plus méprisables que lui; il ne possédait peut-être pas les défauts qu'elle lui prêtait. Il bouillait de se justifier, mais, vu l'état de Manuelle, une défense n'aurait servi à rien. Elle était tellement sûre d'elle, elle était si roide, si dure! Tout était dur en elle, à cette minute : ses jugements, sa voix, ses yeux, son corps, ses nerfs tendus, ses membres et ses muscles, ses poings, le pli de sa grosse bouche, la chair de son masque. On l'eût dite tout entière habitée par une pierre, transformée en pierre, une pierre impossible à déplacer d'un pouce, fût-ce avec un treuil, des palans et des câbles.

C'est alors qu'Esmond s'aperçut qu'Isabelle avait disparu.

« L'idiote! ragea Esmond, elle n'est restée que pour entendre ce qu'il y avait de désobligeant pour moi dans cet esclandre imbécile. Elle est partie juste au moment où je pourrais commencer à regagner du terrain! »

... Manuelle commande les entrées, les sorties. Manuelle déplace autour d'elle un anneau d'influences qui changent le cours des événements. Manuelle est une bête dont les yeux aveugles vous plongent dans l'hypnose. N'a-t-elle pas des oreilles pointues? Et des membranes? Et des ailes qui battent l'air en un vol feutré? Son frôlement suscite un haut-le-cœur d'épouvante... La nuit, sa bouche ardente doit venir se coller sur une plaie ouverte au cou des hommes et, sans reprendre haleine, sucer tout le sang chaud qui coule de leurs veines. C'est pourquoi, cette bouche brûlante saigne comme une blessure grande ouverte... La pièce bouge. Les murs gondolent, Manuelle ondule ainsi qu'un personnage avançant dans une eau mouvante. Sa voix se fractionne en éclats discordants, telle une silhouette que les jeux de lumière d'un miroir

déformant, concassent, étirent et dépouillent de sa terrestre apparence. Image flottante, image volante, avec deux ailes, une d'ombre et l'autre de lumière, oiseau nocturne, oiseau coureur, cheval ailé, cheval de pierreries, cheval blanc de craie. Esmond perçoit l'écho du galop de ses sabots de gel... Il frissonne... Près de lui, quelqu'un dit :

— Vous redescendez sur la terre?

Manuelle calmée regarde autour d'elle :

— Alors, c'est chez vous, ici...

Il passe dans sa voix et dans son expression de la curiosité, du dédain, de la rancune, de l'ironie, de l'envie aussi...

Esmond s'empressa de relever la remarque : un dérivatif, enfin!

Il lui demanda si elle voulait visiter...

Non, merci, cela lui suffisait :

— Vous comprenez, moi, je me sens déplacée dans votre décor : j'aime mieux mon clapier!

Et, pour ce jour-là, ce fut tout.

Manuelle partie, Esmond ne put cesser de penser à elle.

Depuis sa jeunesse, il avait perdu l'habitude de songer aux êtres une fois la porte refermée. Surtout aux femmes. On les a ou on ne les a pas. Et tout se résume dans la conclusion. S'attarder? A quoi bon!

Il s'aperçut en même temps que, depuis l'apparition de Manuelle, les autres femmes ne l'intéressaient plus. Celle-ci avait donc plus d'importance que les précédentes?

Mais comment expliquer Manuelle? Pourquoi ce mélange de fierté, de haine, d'humilité, de rigueur? Cet abaissement et cette soif d'égards? Cet orgueil? Pourquoi ces susceptibilités de jeune fille et ces mœurs de Marie-couche-toi-là? Pourquoi disait-elle avec désespoir : « Je ne ferai jamais rien... »? Et, avec une fausse assurance, une satisfaction feinte : « Je ne veux pas réussir au théâtre! » Pourquoi : « Je n'ai pas besoin d'être quelqu'un »...? Si c'était vrai, que signifiait cette admiration pour ceux qui sont « quelque chose »? Car, hormis Esmond Lauricoste, les grands noms, les gens connus, l'éblouissaient.

Si quelqu'un lui avait assuré qu'elle allait devenir instantanément Edwige Feuillère ou Michèle Morgan, le théâtre ou le cinéma l'eût tentée. Quant à faire d'abord « ce qu'il fallait pour... » comme elle disait, cela, jamais! Plutôt l'assurance du néant que l'effort qui ne serait pas, sûrement — et tout de suite, — récompensé.

D'où vient ce curieux déséquilibre, songeait Esmond? Quel étrange horloger avait agencé ce mécanisme à ratés? Comment tant de vanité pouvait-elle se marier à un effacement si complet, tant de sûreté de soi à une telle conviction d'infériorité?

Il médita là-dessus un instant et crut qu'il avait découvert le secret de ce bizarre alliage.

Manuelle a une physionomie aux caractères très accusés. Pour les uns,

elle est belle, d'une beauté rare, et ceux-là l'accablent de compliments hyperboliques. Pour les autres, elle est « moche », et, de leur bouche, elle s'imagine entendre tomber des phrases comme : « Non, mais regardez-moi ça, vous avez vu c'te gueule ? »

Elle avance dans la vie entre deux rangées d'hommes, les uns qui l'adorent, les autres qu'elle horripile.

D'où une boiterie de l'âme...

VI

Toute la famille Lauricoste était partie en vacances. Point de direction : Arcachon. Jacqueline, les deux enfants, la femme de chambre et Jules, le chauffeur. Esmond avait estimé qu'Isabelle, épuisée, devait aller rejoindre madame Lauricoste au bord de la mer. Seul, il était resté à Paris.

Nulle part cependant on ne le rencontra pendant la seconde quinzaine de juillet. A croire qu'il avait disparu au fond de quelque retraite. Qui voyait-il ? Manuelle sans doute. Où allait-il avec elle ? Mystère. Avant de partir, Jacqueline avait demandé à son mari qui s'occuperait de la maison. Il avait répondu qu'il n'avait besoin de personne. Il irait à l'hôtel. Quel hôtel ? Nul n'avait son adresse. Sauf Manuelle, probablement.

Elle lui avait coûté plus de prévenances, de présence de temps, d'efforts et d'argent que la plus difficile de ses conquêtes.

Il n'avait rien obtenu d'elle... que la permission de s'évertuer à la séduire.

Esmond se creusait la tête pour savoir comment il pourrait amener Manuelle à manifester une envie. Il éprouvait en sa présence l'espèce de crainte désolée qu'inspirent à leurs parents les enfants de santé délicate : ils n'ont pas faim, ils ne jouent pas. Aucune distraction ne les tente, ils n'expriment jamais un désir, ils ne sont pas comme les autres.

Un des premiers jours d'août, Esmond invite Manuelle à venir dîner rue d'Assas.

— Un petit dîner-surprise... annonce-t-il.

Avec son goût de la contradiction et la susceptibilité qu'on lui connaît, la jeune femme ne manqua pas de voir dans cette invitation une offense.

Esmond a bien pris soin d'attendre que sa femme soit partie ! Elle présente, il n'aurait jamais fait l'honneur à Manuelle de la convier au domicile familial. Cet « en cachette » vaut à Esmond quelques remarques acerbes :

— Vous me trouveriez bonne pour coucher mais pas pour me montrer !

— Mais tous les jours...

— Oui, dans les restaurants qui sont des endroits anonymes. Mais pas chez vous. Ça vous gênerait de m'amener dans votre famille..., etc...

Et voilà Esmond décidé à tout pour lui prouver qu'elle se trompe : le 4 août, Jacqueline reçoit un coup de téléphone lui enjoignant de rentrer pour un dîner qu'il veut donner.

Il ne pourrait pas l'organiser sans elle?

— Non, voyons! ta présence est ab-so-lu-ment nécessaire.

Est-il indispensable que ce dîner ait lieu maintenant?

A l'autre bout du fil, Esmond commence à s'énerver. Sa voix change. Il se contient encore. Pas pour longtemps.

Bon, bon, bon, — Jacqueline capitule. Combien de temps devra-t-elle rester à Paris?

— Vingt-quatre heures! (Puis il se reprend.) Au plus!

Jacqueline voyage de nuit. Elle arrive à Paris, parvient à mettre la main sur un extra, obtient de la concierge — une ancienne cuisinière — qu'elle l'aide à préparer le dîner, s'exténue à la recherche de magasins ouverts. A huit heures, tout est prêt. Jacqueline achève de se maquiller. Elle a senti qu'Esmond tenait beaucoup à ce que tout fût impeccable. Elle lui a demandé qui l'on attendait. Il a répondu :

— Une amie! Une jeune femme... Tu sais bien... Je t'en ai déjà parlé... (la suite dans un murmure indistinct où il est question de Conservatoire, de comédienne d'avenir et de ces sales allumettes qui ne prennent jamais!)

A huit heures et quart, on sonne. C'est le mari de la concierge. Il apporte un pneumatique : Manuelle se décommandait.

Le soir même, Esmond reconduisait Jacqueline à son train.

Toute la nuit, tandis que le convoi roulait, madame Esmond Lauricoste se demanda si son mari cherchait à lasser sa patience. Elle se jura qu'il n'y arriverait point.

Vers le 15 août, Esmond emmena Manuelle à Deauville.

Elle y avait consenti à condition que leurs chambres fussent nettement séparées, et même à des étages différents.

— Je n'ai pas envie, lui dit-elle, de passer mon temps à élever des barricades.

— Mais qui vous parle d'assaut? Qui vous dit que je pense encore à vous... attaquer?

Elle le regarda d'un drôle d'air.

Il eut soudain la conviction qu'au contraire elle avait besoin d'être sûre de sa constance. Elle ne lui cédait pas, mais il plaisait à Manuelle qu'Esmond continuât d'éprouver une envie d'elle qui ne connût ni relâchement, ni lassitude. La tourmenteuse tenait au mal qu'elle faisait.

Eh bien! On allait voir!

Dès qu'ils furent arrivés au « Normandy », Esmond monta dans sa chambre et déclara qu'il avait à travailler.

Et, pendant trois jours, sans prendre le temps de voir sa compagne

ailleurs que dans la salle à manger, il fit, défit, refit la pièce qu'il avait commencée à Paris. La dernière version, plus hurluberlu que la première, lui parut encore plus réussie. Il ne devait point, d'ailleurs, être seul de cet avis puisqu'il s'agissait de la bizarre comédie qu'on allait jouer sous le titre : *la Demoiselle du Pont aux Anes*. Elle a fait assez parler d'elle depuis, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en rappeler ici le caractère original et presque subversif en matière de théâtre.

Déjà Esmond cherchait comment s'y prendre pour qu'un directeur l'acceptât sans savoir qu'elle était de lui.

A son retour à Paris, il passa encore une quinzaine, enfermé avec sa *Demoiselle du Pont aux Anes*. Il l'avait lue à Manuelle. Elle avait écouté sans paraître y prendre d'intérêt, se contentant de faire, par-ci par-là, quelques observations sur le ton assuré et cassant propre aux jeunes à la fois trop sûrs d'eux et pas assez... Elle démolissait une scène d'un mot, réduisait à néant toute une chaîne de répliques auxquelles l'auteur tenait particulièrement. S'il s'accrochait, elle avait une manière décourageante de se refermer comme un coquillage qui ressoude l'un à l'autre les deux valves de sa coquille :

— Alors, ne me demandez rien! Je suis d'ailleurs idiote de vous dire ce que je pense. Si ce sont des compliments que vous cherchez, adressez-vous ailleurs. Après tout, ça ne m'amuse pas tellement, vous savez!

Une ou deux fois, il crut ainsi qu'elle allait désormais garder pour elle son opinion. Il eut tant de mal à la réapprivoiser qu'il se promit d'imposer silence à sa vanité d'auteur. D'ailleurs, la première déconvenue passée, il était bien obligé de reconnaître que « cette espèce de petite brute » n'avait pas tellement tort, et que personne ne lui avait jamais dispensé de critiques avec une telle dureté, une aussi belle franchise, si peu de souci de lui plaire ou de lui déplaire.

Parfois, il s'interrompait au milieu de sa lecture :

— Il y a quelque chose qui ne va pas ici, hein? Il faut couper. Non?

Elle réfléchissait une seconde, secouait la tête, et d'un ton sérieux concluait :

— Pas ici, mais plus haut. Ça fait longueur. Donc il faut chercher dans les quelque vingt répliques qui précèdent.

Il la considérait avec surprise.

— Qui vous a appris cela?

Elle haussait les épaules :

— Je ne sais pas, moi, personne. Ça se sent!

Certains principes qu'avaient énoncés Sardou, Feydeau, Bourdet, touchant le mécanisme de l'action scénique, elle les retrouvait d'instinct.

Par surcroît, elle s'entendait à lancer Esmond sur des pistes nouvelles. Elle ne se déclarait jamais satisfaite d'une demi-réussite.

Depuis qu'il écrivait des pièces, il n'avait jamais passé autant d'heures et de semaines à rectifier, polir, repolir et poncer.

Il en profitait pour voir Manuelle tous les jours. A la fin de chaque

entrevue, la jeune femme lançait le : « Bon! » qui signifiait : « Le chapitre est fini. Tournons la page ». Le « Bon! » qui voulait dire : « Je vous ai assez vu pour aujourd'hui ». Le « Bon! » qui coupait court aux formules de politesse.

Esmond se rembrunissait. Il savait qu'il serait triste jusqu'au lendemain.

— Ça vous est égal, vous?

— Quoi?

— De vous en aller?

— Vous ne voudriez pas que je me mette à pleurer?

Lorsqu'il se retrouvait en sa présence, il lui arrivait de la questionner à brûle-pourpoint :

— Vous n'êtes pas passée hier place de l'Opéra au coin de la rue Auber, vers quatre heures de l'après-midi?

— Euh! Je ne sais pas. Pourquoi? Non.

— Parce que je m'y trouvais. J'ai attendu là près de vingt minutes, en marchant de long en large. Tout d'un coup, je me suis dit que nous allions forcément nous rencontrer.

Elle haussait les épaules :

— Vous savez bien que je ne mets jamais les pieds sur la rive droite.

— Mais hier... Entre quatre heures moins dix et quatre heures et quart?

— Vous m'ennuyez.

— Pas ma faute, mon vieux.

Il détestait qu'elle l'appelât mon vieux.

Un mois passa ainsi. Occupé par sa pièce, occupé par Manuelle, occupé par son amour et ses idées fixes, ses rêves et son rêve, obsédé par ses passions alternées, continuant à oublier ce qui le gênait, Esmond tomba de son haut, quand, fin septembre, le 28 (pour tuer le temps il passait par hasard ce jour-là, rue d'Assas), il trouva un télégramme de Jacqueline annonçant son retour pour le soir même.

La tradition — on revenait le 28 — était respectée! Encore trois scènes, les trois dernières, à lire à Manuelle. Il avait rendez-vous avec elle dans un petit bar tranquille de la rue Vavin où, à l'abri de minces cloisons de bois, dans une lumière douce, devant deux verres givrés, il se proposait de soumettre à la jeune femme les ultimes retouches que, sur ses conseils, il avait apportées à son travail.

Il annonça en même temps que sa femme, ses enfants et sa secrétaire débarquaient le soir même à la gare d'Austerlitz.

Manuelle se renfrogna :

— Ah! fit-elle, alors... ça veut dire qu'à partir de demain vous trouverez ma compagnie moins indispensable : façon de me donner campo!

Tant d'injustice exaspéra Esmond.

— Qu'est-ce qui vous donne le droit de parler ainsi? Vous m'embêtez à la fin. Ai-je jamais établi une différence entre ma femme et vous?

Aussitôt, par une de ces volte-face dont elle avait le secret :

— Non??? Eh bien vous avez tort! Parce qu'elle est votre femme et que je ne vous suis rien! Si je l'étais — ce qu'à Dieu ne plaise! — je vous assure que j'exigerais de vous un minimum de respect. A l'heure qu'il est, vous devriez être à la gare!

— Mais ma pièce?

— Vous me la lirez demain. Nous avons la vie devant nous. En tous cas, moi, je m'en vais.

Esmond dut s'exécuter. Mais, avant de quitter Manuelle, et tenant à lui prouver qu'il ne se proposait nullement de l'éloigner, il lui réitéra son invitation à dîner rue d'Assas, et cette fois, il lui arracha la promesse formelle qu'elle viendrait. Quand? Pas dans quinze jours, ni dans huit. Le lendemain soir.

— Dès demain? Vous le voulez beaucoup?

— Je n'ai pas d'autre envie.

— Vous croyez qu'on me fera bon visage? (Une nuance de doute, presque de timidité avait passé dans la voix de Manuelle.)

— Il ferait beau voir!

— Non! Je vous demande : vous le croyez vraiment?

— J'en suis certain. Chez moi personne n'a jamais mal accueilli un de mes amis.

— Qui y aura-t-il?

— Ma femme.

— Et puis?

— Je ne sais pas, moi! Ma femme, ma fille...

— Votre secrétaire?

— Si vous le désirez. Et même Michel pour peu que vous en exprimiez le désir.

— D'accord.

— Vous viendrez?

— Sûrement.

— Pas comme la première fois?

Elle secoua la tête avec agacement :

— Puisque je vous le dis!

L'introduction de mademoiselle Etchegora au sein de la famille Lauricoste revêtit le caractère solennel d'une espèce de présentation officielle.

Jacqueline souriait, parlait avec naturel, se mettait en frais de gracieuseté. Isabelle, regardait la nouvelle venue avec des yeux assombris de colère. On aurait dit qu'elle se jugeait plus atteinte que l'épouse par le manque de tact d'Esmond et par l'intrusion de la petite amie au domicile conjugal. D'habitude, il « les » voyait en dehors. Mademoiselle Schloster se savait la seule de ses maîtresses qu'il accueillît rue d'Assas. Et elle tenait à son privilège.

Elle examinait, avec une ironie imperceptible l'ascension, de plus en

plus orgueilleuse, de la titulaire du moment, comme, d'une jetée, l'on regarde s'élever les godets d'une drague : jamais le godet n'étale plus d'assurance qu'au moment où le jeu de la chaîne lui ménage une culbute grotesque...

Et c'est ainsi que commença le combat. Un combat sourd et raffiné. Un front commun s'établit, comme par miracle, entre ces femmes contre Manuelle Etchegora. Un front de gentillesse excessive, d'amabilité outrée, un front fait du désir que l'on avait de lui prouver, à lui, Esmond, combien l'on pouvait être courtois. Et chacun sait que la plus grande courtoisie consiste à traiter ses hôtes sur un pied d'égalité.

Mais justement... Toute la question était là... On ne se trouvait pas sur un pied d'égalité! Et c'était encore la meilleure manière de le faire sentir à mademoiselle Etchegora.

Seul spectateur désintéressé de cette passe d'armes à laquelle nul ne pouvait dire s'il comprenait quelque chose, Michel jetait des regards en dessous sur le tableau que formaient son père, sa mère, sa sœur, mademoiselle Schloster et la demoiselle. Il osait à peine se tourner vers Manuelle, rougissait sans raison jusqu'à la pointe de ses grandes oreilles décollées, enfouissait le nez dans son verre et s'étranglait parce qu'il avait bu trop vite.

Agathe, en revanche, débordait d'anecdotes, faisait du zèle, multipliait les fusées, s'adressant tour à tour à ses parents, à Isabelle, obligeant les uns et les autres à lui donner la réplique, mais en s'attachant soigneusement à ne parler que de relations totalement inconnues de l'invitée.

Et elle ne manquait pas, à chaque nom cité, de prendre Manuelle à témoin comme s'il ne se pouvait pas qu'elle ignorât à quel fait, à quel trait, à quel mystère notoirement connu, l'on faisait allusion. Secrets de Polichinelle pour initiés!

Mademoiselle Etchegora ne desserrait les dents que pour manger, et peu. Elle dut vouloir, au début, paraître discrète; elle ne réussit qu'à passer pour malgracieuse. A mesure que le dîner se prolongeait, s'installait une gêne de plus en plus affreuse. Manuelle se tenait toute raide sur sa chaise. Elle avait sa figure fermée des mauvais jours, et Esmond, qui la connaissait, devinait la tempête qui montait en elle, une tempête dont il aurait le plus grand mal à dissiper les effets. Pour mettre du liant, il voulut parler livres, mais Isabelle n'aimait que les *Mémoires* et les *Journaux intimes*, Jacqueline que les romans anglais, Michel ne connaissait que les auteurs du programme, Agathe citait Hegel, Novalis, ou Jean-Paul Richter dont lui, Esmond, qui ne faisait que parcourir quelques revues et quelques livres que lui envoyaient ses confrères, avait seulement entendu parler... Quant à Manuelle, lorsque aimablement Jacqueline lui demanda ce qu'elle lisait, elle répondit d'une voix rogue :

— Rien.

Et devant ce mur, la conversation tomba net.

Agathe, que l'espoir d'un éclat mettait en verve, entama le chapitre des pièces et des films, mais, là encore, personne n'avait vu les mêmes. Seuls, Manuelle et Esmond avaient assisté ensemble, cet été, aux mêmes spectacles... Aussi, désireux de la faire briller, lui tendit-il la perche. Elle parut ne pas comprendre et continua d'observer le plus entêté mutisme. Lorsqu'il voulut la pousser dans ses retranchements :

— Mais si, rappelez-vous, nous y étions ensemble, hein? Quoi?

Elle répartit, décourageante :

— Je ne sais pas... Ah!... possible.. n'm'en souviens pas.

Alors Isabelle, à son tour, se jeta dans cette mêlée silencieuse où l'on ne trouvait pas l'adversaire :

— Mais alors que voyez-vous, chère mademoiselle? Où passez-vous vos soirées?

Isabelle, subitement enjouée, quelle perfidie cela ne cachait-il pas?

L'autre ne leva même pas les yeux :

— A Tabarin, fit-elle, tournant la tête de l'autre côté.

. . . . . .

— Et estimez-vous heureux, expliqua-t-elle plus tard à Esmond, j'ai failli lui répondre : au b...!

Elle décampa tout de suite après dîner, sans vouloir même accepter une tasse de café ou une cigarette.

Il fallut plus d'un mois pour faire oublier, du moins en apparence, à Manuelle Etchegora, le malencontreux dîner. Esmond crut y perdre son latin.

Vers le milieu de novembre, Lauricoste découvrit le moyen de placer *la Demoiselle du Pont aux Anes* sans dévoiler l'identité de l'auteur.

Les directeurs de théâtre sont des hommes comme les autres. Un certain bluff poussé à l'extrême peut justement réussir par ce qu'il a d'excessif, et l'on a des chances de retenir l'attention des gens les plus sceptiques et les plus méfiants en usant avec eux de la méthode qui devrait précisément les mettre sur leur garde! « Comment, s'était dit Esmond, essaierais-je de me faire lire si j'étais encore un auteur inconnu? Je confierais mon manuscrit à une femme décidée, possédant un charme un peu personnel et je lui laisserais jouer la partie à sa manière. » Dans le cas présent, il fallait laisser à Manuelle l'initiative de l'exécution, mais, auparavant, lui souffler son rôle.

Elle irait voir Raymond Rouleau ou Jean Marchat, ne débarrasserait pas le plancher qu'elle n'eût obtenu de rencontrer personnellement l'un ou l'autre. Elle assurerait qu'elle apportait le manuscrit de la première pièce d'un de ses jeunes camarades que son séjour dans un sanatorium tenait éloigné de la capitale; expliquerait froidement que cette œuvre était géniale; certifierait qu'elle n'avait pas cru ce qu'on lui avait maintes fois répété sur les directeurs qui ne lisent pas les ouvrages qu'on leur envoie, accorderait sa chance à Rouleau, par exemple, mais à condition qu'il s'engageât à prendre connaissance de *la Demoiselle du*

Pont aux Anes le soir-même et à lui fournir une réponse définitive dès le lendemain. En vingt-quatre heures! Si Rouleau acceptait la pièce, il signerait immédiatement un papier d'après lequel il la monterait soit au printemps, soit au plus tard, au début de l'hiver prochain. Tout habitué qu'il fût aux exigences des auteurs, Rouleau serait probablement soufflé par tant d'outrecuidance de la part d'une jeune personne inconnue. Celle-ci ajouterait qu'elle avait la certitude que si Rouleau ne se décidait point, Marchat n'hésiterait pas, et après Marchat, il y avait encore Hébertot. Et Fresnay ou Jamois... Manuelle devait faire comme si elle ne doutait pas une seconde de l'issue de sa démarche. Impressionner Rouleau par sa tranquille conviction. L'époustoufler, l'amuser aussi. Qu'il se prenne au jeu! Qu'il croie avoir envie de rire un brin, et qu'en fin de compte, sans trop s'en rendre compte, il cède à l'esbroufe!

Il fut convenu que le soi-disant camarade de Manuelle s'appelait Jean Pâturier. Un nom lu ce jour-là dans un fait divers! Et Esmond, ayant fait taper *la Demoiselle du Pont aux Anes* chez Pigier, remit le sort de la pièce de cet autre lui-même entre les mains de Manuelle Etchegora.

Elle fit ce qu'on lui avait dit de faire. Elle le fit avec persuasion. Avec la persuasion impudente de la fille que cela divertissait — pour une fois! — de jouer au naturel un rôle où elle pouvait donner libre cours à son toupet. Elle fut parfaite, d'exigence décidée.

Rouleau agit exactement comme l'on s'y attendait. Il commença par multiplier les obstacles entre lui et cette solliciteuse acharnée, puis, de guerre lasse, il la reçut.

Manuelle, les jambes haut-croisées, le geste aisé, la voix nette de la femme d'affaires-manager, sûre de la classe de son poulain, récita la déclaration qu'Esmond lui avait préparée... Elle regardait son interlocuteur droit dans les yeux, sans gêne, sans provocation, mais avec la foi des croyants que rien ne peut ébranler. Que risquait-elle? Rouleau tenta de la démonter, de la charmer, mais en vain!... Car Manuelle, en bonne comédienne sûre de son texte, ne s'en éloignait pas. Quand elle eut posé ses conditions, elle attendit la réponse, s'en tenant aux monosyllabes : elle avait dit ce qu'elle avait à dire; cela ne servirait à rien de discutailler. C'était oui ou non. Elle ne se réjouirait pas du oui. Et ne s'affligerait pas du non. Elle attendait. Voilà.

Finalement, Rouleau se résolut à accepter la première partie de la proposition. Il lirait d'ici demain *la Demoiselle du Pont aux Anes*. Que risquait-il? De perdre une heure ou cinq minutes. Si l'ours était immangeable, il le saurait, rien qu'en le flairant! Le titre lui plaisait et piquait un peu sa curiosité. Quand Manuelle Etchegora fut sortie, il marmonna :

— Quel phénomène!

Cela se passait le lundi 17 novembre 1946. En apprenant le résultat de l'entrevue, Esmond se frotta les mains.

Le mardi 18, à la même heure, Rouleau recevait de nouveau Manuelle. Tout de suite, il la considéra d'un autre œil, insista pour avoir des ren-

seignements sur l'auteur : n'avait-il vraiment jamais rien écrit d'autre? Combien de temps devait-il rester dans son sanatorium? Travaillait-il à autre chose?

Manuelle répondit brièvement :

— Peut-être.. Possible.

Au cas où on lui prendrait sa pièce, viendrait-il à Paris pour assister aux répétitions?

— Sûrement non!

— Où était-il exactement?

— A Leysin.

— Quel âge?

Elle lui attribua généreusement vingt-cinq ans.

— Que faisait-il avant sa maladie?

— Étudiant... Prisonnier.

— A qui devait-on s'adresser... si l'on décidait de monter *la Demoiselle du Pont aux Anes?*

— A personne. On faisait l'affaire maintenant ou pas du tout.

— Mais au point de vue des droits?

Esmond avait conseillé à Manuelle de dire qu'elle avait une procuration.

— Pouvait-elle lui assurer qu'il était vraiment le premier directeur auquel elle eût songé à porter ce manuscrit?

— Oui.

Au bout d'un quart d'heure, Rouleau, qui voulait sans doute paraître indécis, demanda à réfléchir.

Là, pour la première fois, Manuelle improvisa. Elle répliqua :

— D'accord.

Puis, consultant à son poignet la montre-bracelet dont Esmond lui avait fait cadeau, elle ajouta :

— Il est cinq heures. Je reviendrai à six. Réfléchissez jusque-là.

Raymond Rouleau esquissa une protestation. Manuelle le coupa net :

— Je repasserai dans une heure pour signer ou reprendre le manuscrit.

Comme il objectait que...

Elle conclut d'un ton détaché :

— J'ai rendez-vous avec Jean Marchat à six heures et demie.

Rouleau prit un air méditatif :

— Voulez-vous attendre à côté quelques minutes... De toutes façons, je dois consulter mon associé, Lucien Berr, pour savoir si, le cas échéant, nous pourrons souscrire à l'engagement que vous demandez...

Quand elle fut hors du bureau, Rouleau pria sa secrétaire de téléphoner à celle de Marchat pour savoir s'il était exact qu'une demoiselle Etchegora eût un rendez-vous avec le directeur des Mathurins dans une heure et demie?

Moins d'une demi-minute plus tard, la confirmation arrivait.

La veille, pour fortifier son cran, Manuelle avait, de son propre chef,

demandé cette entrevue à M. Marchat et, par un coup de chance, elle l'avait obtenue.

Rouleau commençait à trouver que cette histoire valait la peine qu'on la prît au sérieux.

Maintenant qu'il avait acquis la quasi-certitude que ce jeune auteur lointain lui laisserait le soin de monter *la Demoiselle du Pont aux Anes*, selon les caprices de sa propre fantaisie, il bénissait la chance qui lui avait délégué, à lui, en premier, cette étrange messagère.

Au bout de quelques instants, ayant encore une fois pesé le pour et le contre (après tout, c'était une partie de poker!), il sonna sa secrétaire et lui enjoignit de réintroduire mademoiselle Etchegora.

Rouleau tâcha encore de finasser, d'obtenir quelques accommodements, de proposer une rédaction qui prêtât à discussion. Mais lorsqu'il se fut rendu compte que la fille s'en tenait aux termes de son premier ultimatum, cette attitude plut au directeur de l'Œuvre et il signa l'engagement qu'on lui demandait. Et Manuelle rapporta triomphalement à Esmond Lauricoste la lettre de Raymond Rouleau.

Jean Pâturier commençait à exister légalement. Esmond dansait de joie. Il donnait de grandes tapes dans le dos de « sa collaboratrice ». Il pétulait. Pour la première fois, son entrain conquit Manuelle.

Au mois de janvier 1947, un spectacle sur lequel Rouleau comptait, s'écroula. Il lui fallait remonter une pièce en trois semaines. Il décida de tenter sa chance avec *la Demoiselle du Pont aux Anes* et convoqua Manuelle Etchegora. Sur les conseils d'Esmond, celle-ci lui répondit par lettre qu'elle était retenue en province, qu'elle lui donnait au nom de Jean Pâturier toutes les autorisations voulues et qu'elle acceptait d'avance les conditions habituelles. Elle signerait à son retour les pièces nécessaires. En attendant, cette lettre suffirait... Rouleau eut un moment d'hésitation, mais, pressé par la nécessité, il sauta sur l'aubaine et après avoir soumis la lettre de Manuelle à l'avocat du théâtre, il fit entrer la pièce en répétitions.

Une astuce d'Esmond avait levé ces derniers scrupules. Manuelle avait joint à sa lettre un *curriculum vitæ* et trois ou quatre photos de Jean Pâturier, grand garçon aux traits amaigris dont la silhouette se découpait sur un paysage de montagnes. On le voyait ici appuyé à une chaise longue, là s'avançant au centre d'un solarium, ailleurs en train d'écrire dans une petite chambre blanche et nue comme une cellule. Il s'agissait, en réalité, d'un vague camarade de Manuelle dont il n'était pas possible de reconnaître les traits et, sur chacun de ces instantanés, s'étalait une dédicace : « A Raymond Rouleau qui donna, une seconde fois, la vie à ma *Demoiselle du Pont aux Anes*, et me la redonne du même coup. Jean Pâturier reconnaissant. » Esmond et Manuelle prirent la voiture pour aller jusqu'à la frontière suisse poster cette lettre à Rouleau : une promenade comme une autre.

Il y avait en Esmond un côté farceur, un goût de la fumisterie qui le poussaient à parfaire la mystification.

— « Nous » ne devons rien négliger pour assurer à cette pièce un sort digne d'envie. Il faut que l'on fasse à Jean Pâturier un succès qui flanque la jaunisse à tous les petits copains!

Tout le temps que durèrent les répétitions, Esmond Lauricoste ne broncha point. Des coupures de journaux le renseignèrent sur ce qu'il fallait penser de Jean Pâturier, de sa vie et de son œuvre. Il dévorait les moindres échos ayant trait à *la Demoiselle du Pont aux Anes*. Il s'amusait à voir grandir et s'orner de cent traits précis la personnalité de cette créature d'ombre. Cela le divertissait de collectionner ces brevets de matérialité décernés à quelqu'un qu'il avait inventé. Plusieurs confrères lui parlèrent même de ce Jean Pâturier; un journaliste de *Vendredi-Soir* consacra au jeune dramaturge un *close-up* bourré de détails vécus, et d'allusions nombreuses finissant en jeux de mots. Quelqu'un — Maréchal, je crois — assura à Esmond qu'il connaissait un peu Pâturier et qu'il avait toujours misé sur son talent. Esmond, retrouvant Manuelle se tapait sur les cuisses en lui contant cette péripétie inattendue. Deux ou trois lettres de Jean Pâturier à Raymond Rouleau servirent à préparer les avant-premières. Le nouvel auteur demandait qu'on ne révélât point le lieu de sa retraite et donnait des précisions sur la façon dont il avait écrit *la Demoiselle*... On publia dans un hebdomadaire des dessins qui étaient, en principe, l'œuvre de Jean Pâturier et qu'en vérité Esmond avait exécutés de la main gauche. Bref, la création de l'ouvrage allait prendre les proportions d' « un événement bien parisien » *Opéra* publia une scène que Lauricoste avait, à la dernière minute, supprimée de son manuscrit. Elle parvint au directeur dans une lettre qui l'autorisait à faire dudit fragment ce que bon lui semblerait. *Spectateur*, à son tour, voulut un document : on lui donna une des photos illisibles. Il s'établissait peu à peu une légende Pâturier. Pour dépister les investigations Esmond, qui sentait monter le niveau des curiosités, décida d'éloigner son autre lui-même, et lui fit brusquement quitter Leysin. Son docteur préférait, paraît-il, un endroit encore plus calme et où ne parvinssent point les remous de l'agitation menée autour de sa personne et de son œuvre. Au commandement, Jean Pâturier, condamné au repos et à la paix absolus, se dissolvait dans l'air. Quelle admirable docilité! Peut-être essaierait-il de faire un saut à Paris pour la Générale...

Quant à Manuelle, toujours « retenue en province » par l'état de santé de sa grand-mère (qu'elle n'avait jamais connue et qu'on ressuscitait pour la circonstance), elle réapparaîtrait « on verrait comment » après la présentation au public de *la Demoiselle du Pont aux Anes*.

A la veille des Couturières, les dernières indiscrétions imaginées sur l'auteur et soigneusement diffusées firent fleurir une bonne demi-douzaine d'entrefilets alléchants.

C'est alors que *Paris-Dimanche* sortit un placard sur trois colonnes :

« C'EST PARCE QUE JEAN PATURIER NE SAVAIT PAS SA TABLE DE PYTHAGORE QU'IL ÉCRIVIT LE *PONT AUX ÂNES*... »

Une seule ombre au tableau : Esmond qui, à partir du moment où l'on commençait à répéter une de ses comédies, ne quittait plus le théâtre de une heure et demie de l'après-midi à trois heures du matin ; Esmond qui occupait successivement toutes les places de la salle, passant du troisième rang d'orchestre au poulailler, puis, de là, à l'avant-scène, qu'il quittait pour grimper aux balcons, avant de redescendre s'enfoncer dans la pénombre d'une baignoire ; Esmond, qui des semaines durant, ne respirait à l'aise que dans le clair-obscur de l'hémicycle presque désert ; Esmond qui faisait reprendre cinquante fois chaque phrase, qui bondissait sur le proscenium pour indiquer un jeu de scène ou une intonation, qui retapait dix fois un acte en dix jours ; Esmond qui remodelait la pièce avec les comédiens et pour eux, tel un couturier drapant une étoffe sur le mannequin ; Esmond qui, jusqu'à la dernière seconde, ajoutait, supprimait des répliques, les ôtait de la bouche de l'un pour les confier à l'autre, distribuant une seule répartie à deux ou trois comparses, pour créer un peu plus de mouvement, Esmond qui se préoccupait des costumes autant que des décors, qui réglait les éclairages avec des exigences d'électricien professionnel, qui n'hésitait pas à menacer le directeur de retirer la pièce si on ne lui accordait pas les trois « casseroles » supplémentaires qu'il estimait « in-dis-pen-sables » in extremis ; Esmond Lauricoste qui surveillait en personne le maquillage des artistes et ne laissait pas de répit à la Régie qu'elle ne lui eût soumis les épreuves corrigées du programme ; Esmond donc, pour une fois, incapable d'agir, souffrit le martyre, tandis qu'au théâtre, Raymond Rouleau faisait répéter et rerépéter les acteurs au point de les user, de leur couper l'appétit, de leur ravir sommeil, poids et couleurs !... Mais ce n'était pas lui, Esmond ! Mais Esmond n'y pouvait rien ! Mais Esmond n'avait même pas la faculté de glisser un bout de nez par l'entrebâillement d'une porte, s'il ne voulait point attirer l'attention sur lui et risquer de faire tout échouer.

Vers le vingtième jour des répétitions, Esmond avait rencontré par hasard Raymond Rouleau qui avait fait le mystérieux et, avec un sourire prometteur, lui avait jeté :

— Vous verrez ça, mon cher, vous verrez ! Et vous m'en direz des nouvelles !

Mais Lauricoste n'y tenait plus. Il se mit à rôder aux alentours du théâtre de l'Œuvre à pied ou en auto ; il roulait au ralenti dans la rue de Clichy, tournait et retournait dans la rue d'Athènes, la rue de Milan, la rue de Liège, la rue Moncey, la rue Ballu (ce qui lui permettait, sans en avoir l'air, d'aller voir où en étaient ses droits d'auteur) pour passer, encore une fois, à la nuit tombée, devant la cité Monthiers.

Ce travail poursuivi en dehors de lui le torturait. Pour la première fois, il n'était plus le maître des destinées de sa pièce. Il ne pouvait plus élever cet enfant naturel, reconnu par un autre. Un enfant, c'était bien cela! Il ne dépendait plus de son vrai père de lui donner d'autres traits ou d'extirper ses vices.

Autour de Lauricoste, personne ne comprenait ce qui le rendait si nerveux. « Pas de raison! » pensait-on.

Les siens répondaient à son irritabilité, à ses silences moroses, à ses injustices, par un flegme qui le laissait perplexe. Il ne savait comment interpréter cette espèce de passivité où ses propos barbelés s'enfonçaient comme dans de la ouate : bienveillance, hostilité ou indifférence? L'irruption de Manuelle dans son existence avait causé un bouleversement rue d'Assas! Isabelle exécutait son travail quotidien avec une froideur exaspérante. Jacqueline n'avait plus l'air d'attendre que son mari voulût bien consentir à s'aviser de son existence. Agathe oubliait de faire la cour à son père... Michel ne parlait plus à Esmond avec la même déférence.

Et puis, très vite, l'aventure de Jean Pâturier, le sort de *la Demoiselle du Pont aux Anes*, l'accouchement auquel procédait, dans la salle de l'Œuvre, Raymond Rouleau, reprenaient le dessus. Cette préoccupation submergeait toutes les autres, telle la barre d'eau du mascaret le rouleau des petites vagues qui la précède.

Le jeudi 5 février — jour de la Sainte Agathe! — eut lieu au théâtre de l'Œuvre la répétition générale de la première pièce d'un jeune auteur qui n'était déjà plus tout à fait inconnu : Jean Pâturier.

Le décor se composait d'abord d'un grand rideau blanc sur lequel était reproduite, à l'échelle de la salle, une gouache de Dufy représentant la Promenade des Anglais, la mer bleue, et le ciel niçois dans un jaillissement de couleurs pures ; puis, ce rideau se leva sur un intérieur désuet aux nuances éteintes, plein de capitons, de petits tapis ronds, de plantes en potiches, où les meubles, prêtés par Jacques Damiot, faisaient merveille. Deux portes-fenêtres encadrées de rideaux à glands ouvraient sur ces mêmes palmiers, cette même mer, ce même ciel qui, tout à l'heure, créaient l'ambiance, et qui, à présent, ménageaient une irruption de lumière éclatante dans ce musée poudreux qu'est une vieille pension de famille de la Riviera.

Ce décor à double détente, à double fond, fut longuement applaudi.

Le premier acte se déroula dans un climat plutôt bienveillant. On attendait, mais sans mauvaise humeur.

A la vingtième réplique du Deux, les rires fusèrent. Le personnage du « papa du Pape » mit la salle en joie. La vieille fille qui croyait avoir écrit *les Commentaires* de César, *les Pensées* de Pascal, les pièces de Shakespeare, et dédicaçait sans arrêt à tous les occupants de la pension, les volumes qu'elle prenait dans la bibliothèque, força l'hilarité du dernier carré de spectateurs rétifs.

Restaient les critiques! Les deux demoiselles Patafiou tellement convenables dans leur maintien, qui, le petit doigt levé, lâchaient de gigantesques obscénités, déridèrent, malgré eux, ces fameux et odieux critiques.

Enfin, lorsque, aux trois quarts du deuxième acte, le jeune homme joué par Gérard Philipe se mit à tourmenter le poussiéreux M. Tarasse-Coutisson (qu'incarnait Bernard Blier) le bigle, l'hésitant, le doux-éteint, le mal-revenu de si peu de rêves, le pauvre M. Tarasse-Coutisson... qui reculait à petits pas embarrassés vers la rampe... lorsqu'un à un, les meubles, les petits tapis, les tapisseries, les palmiers en pots parurent s'envoler vers les cintres avec la toile de fond, dégageant brusquement l'entrée d'une piste que bariolaient les jets de lumière blanche issue des projecteurs, tandis que les échos d'une musique de foire retentissaient de l'autre côté des draperies d'un rouge mité... lorsque Tarasse-Coutisson, toujours myope, mais magiquement rajeuni, encore timide, mais presque redressé, avança d'un pas qui n'était plus que mal assuré, vers l'écuyère en maillot et tutu d'un rose malsain... lorsque les premiers mots de la fameuse tirade s'envolèrent de sa bouche... il sembla qu'un flux de fantaisie, de poésie et de sensible vérité achevait de charmer la salle et de la rafraîchir!

. . . . . .

D'habitude, aux générales de ses pièces, Esmond se cachait tout en haut du théâtre, derrière un pilier, au dernier rang du plus haut balcon, puis, au bout de dix minutes, n'y tenant plus, se sauvait littéralement.

Il traînait dans la nuit de bar en bistrot, de brasserie en café et ne rentrait chez lui qu'au petit matin, sans vouloir connaître le résultat de la soirée.

Ce soir, en revanche, il était là, parmi le public de l'orchestre, vissé à son fauteuil entre sa femme et sa fille indifférentes, tandis que, dans un autre coin du théâtre, Michel et Isabelle écoutaient calmement la pièce de Jean Pâturier. Esmond, crispé, taciturne, le cœur barbouillé, souffrait. Ses nerfs lui faisaient mal. Ses jambes et ses bras se détendaient dans des sursauts qu'il ne pouvait maîtriser. Il lui semblait qu'on lui arrachait des lambeaux de chair sans l'endormir. Son propre texte lui paraissait dénaturé et, parce que les spectateurs qui se trouvaient dans son dos ne riaient pas d'une réplique qu'il avait estimée risible, tandis qu'ils se tordaient à une autre qu'il n'avait pas jugée drôle, il se démenait sur son siège, se retenant mal de clamer à la trahison ou d'apostropher ces imbéciles! Le maintien paisible et détaché de sa femme et de sa fille l'horripilait. Jacqueline pourrait toujours prétendre qu'elle reconnaîtrait une phrase de lui n'importe où! Isabelle qui disait qu'à travers ses pièces, elle « entendait le son de sa voix! » Elles écoutaient depuis quarante minutes une pièce qui, mieux que ses dix dernières comédies, répondait à ce qu'Esmond voulait faire depuis toujours, et elles ne s'en doutaient pas! Qu'on vienne, après cela, lui parler de communion!

A vrai dire, depuis les premiers sourires, les premières effluves, il était sûr du succès. Le courant s'établissait entre la cuve sombre et les tréteaux glacés par la clarté du plein feu. A croire qu'un accord avait été passé entre la salle, la scène et l'auteur : « Nous sommes certains de vous tenir »... auraient pu dire Gérard Philipe, Bernard Blier, Dany Robin... et Jean Pâturier. « Nous sommes persuadés que vous nous distrairez jusqu'au bout... », auraient pu répondre les quelque trois cents personnes qui emplissaient la salle rectangulaire de l'Œuvre. Seule, la famille du véritable auteur demeurait stupidement étrangère à cet échange de sympathie.

Pendant un entr'acte, au détour d'un couloir, Esmond se trouvant brusquement en présence de sa secrétaire, faillit éclater de fureur lorsqu'Isabelle lui dédia une petite moue qui traduisait sa tiédeur... alors que tous les augures laissaient transparaître leur enchantement! Lauricoste tourna le dos à la jeune femme, non sans l'avoir traitée, presque à voix haute de :

— Prétentieuse idiote!

Mademoiselle Schloster considéra avec étonnement le dos méprisant et irrité de son gracieux seigneur, arbora un courageux sourire pour masquer son dépit et, de sa démarche royale, s'éloigna dans la direction opposée.

« Décidément, songea-t-elle, il est de plus en plus difficile à manier... S'il faut se mettre à user de précautions avec les pièces d'autrui, où allons-nous??? »

Puis : « Celle-ci doit plaire à mademoiselle Manuelle Machin-Chose... » Et encore : « Où peut-elle se cacher, celle-là? Je ne l'ai point encore aperçue d'aujourd'hui... »

Retournée à sa place, au balcon, elle chercha des yeux sa rivale au parterre.

Michel lui ayant soufflé au même moment :

— Savez-vous où se trouve la nouvelle favorite de mon célèbre papa? elle le remit vertement à sa place.

L'acte suivant se déroula dans une atmosphère encore plus favorable que les précédents. Il y eut six rappels à la chute du rideau. Ce fut l'instant que choisit Agathe pour murmurer à l'oreille de son père qu'elle ne trouvait pas qu'il y eût là de quoi tant applaudir.

Esmond lui rétorqua :

— Les dindes peuvent garder leur opinion pour elles!

Agathe, la rose et tendre Agathe, blêmit un peu. Elle lissa délicatement du bout du doigt le petit col blanc qui lui donnait une allure précieuse de pensionnaire sage sortie le soir même d'un collège dont une élégance de bon ton atténue la rigueur.

Elle accomplit un effort louable, à son tour, pour amener à ses petites lèvres ourlées, sinueuses et satinées, un sourire agréable mais, en même

temps, son visage de porcelaine se durcissait. Elle s'adressa à sa mère :

— Ce monsieur Pâturier peut savourer sa chance : il a réussi à rendre Esmond Lauricoste encore plus grossier, si possible!

Il était difficile de rassembler plus d'S en moins de mots. Malgré elle, Agathe les avait tous fait siffler.

Il restait l'épilogue. Il comportait deux courts tableaux. Après le premier, les bravos crépitèrent. Agathe était la seule à ne pas applaudir. Jacqueline lui fit un signe discret pour la décider. Telle un enfant qu'on rappelle à l'ordre, Agathe fit mine de sursauter et, tandis que les bravos allaient s'éteignant, se mit à claquer des paumes bruyamment, en déclarant à voix très haute :

— Ah! oui! c'est vrai, pardon. Mon père aime ça!

Le tout avec une douceur si insolente qu'autour d'eux, des gens ne purent retenir quelques rires.

Esmond écumait.

Lorsque le rideau tomba pour la dernière fois, le nom de l'auteur fut salué de longues acclamations. Celui de Rouleau de bravos extraordinairement chaleureux. Celui du décorateur d'ovations presque excessives.

Et quand les annonces furent terminées, la salle recommença à battre des mains, à taper des pieds, à trépigner!

Les acteurs riaient en revenant saluer. On aurait dit que les spectateurs ne voulaient plus les laisser partir et qu'ils ne voulaient pas, eux non plus, s'en aller.

Finalement, la direction prit le parti de faire éteindre une à une les lampes du théâtre.

Esmond était radieux.

Il avait acclamé les annonces plus fort que tout le monde.

Derrière lui, Pierre Lagarde sussura :

— Qu'est-ce qui arrive à Lauricoste? Il devient élégant avec un confrère. Jean Pâturier doit être vraiment à l'article de la mort!

Jamais aucune pièce d'Esmond Lauricoste n'avait connu un succès pareil. Succès? Non? Triomphe.

Le ton de la presse devait assez bien refléter l'emballement de cette générale exceptionnelle. Dès le lendemain matin, *le Figaro* lui-même, sous la plume de celui que Lauricoste appelait haineusement « le tueur à gages », reconnaissait la franche réussite du spectacle. Le journaliste proclamait pour son compte la valeur de Jean Pâturier.

« Enfin un nouvel auteur, un vrai jeune ayant le goût du théâtre et sachant d'instinct ce qu'est le théâtre... Il ne méprise pas le métier. Il s'en sert avec une compétence rare chez tous ceux qui prétendent succéder à Marcel Achard, Bourgines et Salacrou. Sans le connaître, nous attendions Jean Pâturier. Cette science théâtrale qu'il possède si miraculeusement, on sent déjà qu'il ne l'utilisera qu'autant qu'il le voudra. La technique en lui ne tuera pas l'inspiration qui est singulière et authentique. J'évoquais à l'instant les auteurs que la parenthèse de la guerre

a rendus académisables. Tout bien pesé, je ne crains pas de déclarer que Jean Pâturier va probablement nous les faire oublier et, avec eux, les Maréchal, les Passeur, les Lauricoste... Je ne donnerais pas cher par exemple de la gloire très fabriquée, de l'originalité voulue, de la confusion baroque des ouvrages de M. Esmond Lauricoste le jour où Jean Pâturier nous donnera une suite à sa *Demoiselle du Pont aux Anes*. Là, nul désir de chahut pour le chahut, nulle recette pour faire poétique, nul dialogue arrangé pour ménager des effets qu'on voit venir de loin comme le sauteur qui prend son élan avant de décoller du tremplin, mais une manière simple et sensible de jouer au jeu du théâtre dont l'auteur a inconsciemment retrouvé les règles, pour son plaisir. Et pour le nôtre! Il y a des noms qui font peur à prononcer : tant pis, je m'y risque : Feydeau, Becque, Molière, parfois Shakespeare. J'ai pensé successivement à chacun d'eux en écoutant la pièce de Pâturier. Après cela, nos contemporains n'ont plus (comme on dit, je crois bien sur les stades) qu'à aller se rhabiller. »

A la lecture de ce « papier » imbécile, le sang d'Esmond ne fit qu'un tour, il éprouva physiquement, avec stupeur, la naissance, le bourgeonnement en lui d'un nouveau sentiment : l'autojalousie.

C'était l'accomplissement de sa nature, le plus haut terme auquel pût parvenir son égotisme. Les choses tournaient de telle sorte qu'il en voulait à Jean Pâturier, c'est-à-dire à lui-même. Qui lui avait soufflé cette pensée insensée, un jour, il ne savait où? « D'ailleurs si vous avez du succès sous un pseudonyme, vous avez le caractère tellement mal fait que vous seriez instantanément jaloux de vous-même. Vous auriez envie de vous tuer pour rester seul... » N'était-ce point la diabolique Manuelle Etchegora, à une table de restaurant, où elle se pourléchait de steak au poivre? Il en avait ri. Mais ça y était! Il était furieux du succès remporté par son ombre, par une créature qu'il ne pouvait, du jour au lendemain, anéantir. Il s'était inventé un rival. Il s'irritait d'un triomphe qui lui revenait, qui s'adressait à quelque chose qui était sorti de lui-même, à une émanation de sa propre personnalité. Et ces c..., ces triples, ces quadruples andouilles, ces veaux fieffés, ces crétins de naissance, ces augures imbéciles, voilà-t-il pas qu'ils lui opposaient, pour l'abaisser lui, Esmond Lauricoste, un être qui avait surgi tout armé de son cerveau? Voilà qu'on choisissait la créature pour effacer le créateur. Ils avaient, sans s'en douter, désigné une des meilleures créations d'Esmond Lauricoste pour gommer Esmond Lauricoste. Il n'avait rien vu, rien deviné, rien reconnu, ce Zoïle à la plume fourchue! Ah mais! c'est que cela n'allait pas se passer ainsi!! Pas question! Esmond allait le ridiculiser, le clouer au poteau de la bêtise, l'aplatir dans la confusion. Que dis-je? Il allait le descendre en flammes, le rayer du nombre des « petits crevés » jaloux et envieux. Personne n'y avait jamais réussi? Eh bien lui, Esmond, allait triompher de ce trop malin petit cucu-la-reinette et l'écraser. Il en avait le moyen. Il tenait le bon bout. Et, du même coup, Esmond Lauricoste rentrerait

en possession du succès d'Esmond Lauricoste. Il ne lui restait que de prendre en passant ses manuscrits, ses notes, ses brouillons et ses premières copies corrigées qu'il avait (afin que la supercherie fût complète et que personne ne les découvrît rue d'Assas), laissés en bloc chez Manuelle. Se précipiter chez Rouleau, lui crier la vérité! Quel beau coup de publicité d'ailleurs! Quelle manœuvre de grand style! Quel « boom!!» demain dans toute la presse! *Samedi-Soir* en serait plein. Il voyait déjà les titres énormes « Jean Pâturier est mort pour qu'Esmond Lauricoste puisse posséder *la Demoiselle du Pont aux Anes ! ! !* » Tiens! Il demanderait à Brisson de mettre une chronique à sa disposition, et là, en plein *Figaro*, il exécuterait le critique dramatique du journal! Tout Paris ne parlerait que de ça pendant quinze jours. Ah le joli filon qu'il tenait! Et ce n'était pas tout : au point de vue pécuniaire, Esmond aurait, presque sans le vouloir, réalisé un coup de maître. Le rapport était sûr. Cette *Demoiselle* qui partait en flèche, allait lui valoir les plus belles recettes de sa carrière.

Machinalement, d'un geste emprunté à son père, il palpa avec douceur et précaution sa poche intérieure droite où reposait le portefeuille.

Il comptait déjà dans sa pensée tout le prix de son coup...

En employant l'argent.

Manuelle...

Il rejeta le journal dont la « dernière minute parisienne », en bas de la troisième page, l'aveuglait de rage, et se rua.

. . . . . .

Il frappe... Non! Il donne un coup de poing dans la porte qui s'ouvre.

Un double, un triple cri.

Deux corps enlacés qui se roulaient sur le lit restent pris, immobiles, comme, sur l'écran, l'image, quand un film se bloque. Deux corps à moitié nus. Lui a une veste de pyjama déboutonnée, elle un vieux petit gilet de laine mince, tout usé, crevé aux coudes, noué à la diable sous les seins. Deux regards qui le fixent. L'un, un peu gêné et vaguement rigoleur tout de même. L'autre méchant, buté et ironique.

Esmond perçoit en lui un remue-ménage énorme, une espèce de trombe qui monte, monte... colonne de fureur, serpent de rage qui se tord dans son ventre, sa poitrine, ses flancs... lui bat aux tempes et lui gonfle la nuque.

Finalement, la fille parle sans bouger d'un pouce, sans faire un mouvement pour dénouer l'étreinte commencée :

— Ah! Vous êtes bien avancé!... Et puis après?

Il la considère. Le grondement en lui est arrivé à son maximum. Le tourbillon qui lui brassait le dedans du corps est devenu vertige.

Il se doutait bien. Mais il n'avait pas vu. Il n'avait pas, comme, en ce moment, sous les yeux, la chose!

Immense, livide, faisant masse, il s'avance vers le lit, les poings noués. Un pas. Deux pas. Trois pas. Au troisième, le jeune gars s'est brusquement

détaché de sa compagne. Elle se dresse à demi. Ils n'ont le temps ni l'un, ni l'autre de se garder davantage. Deux gifles magistrales, parties en même temps, l'une vers la droite, l'autre vers la gauche, ont fini de les arracher l'un à l'autre, les ont étendus en même temps sur la couche défaite, lui à droite, elle à gauche. Le type veut se relever. Il est fort et souple, mais, devant la masse d'Esmond, devant la puissance que lui donne, en cet instant, la haine qui le dévaste, il ne peut rien. Il est jeune et large d'épaules. De sa jeunesse et de cette envergure, Lauricoste va se jouer férocement. Il a saisi le garçon à la gorge, il le soulève à bout de bras, tandis qu'au bout de son autre bras le poing part-part-part et repart à trois, quatre, cinq reprises, pour marteler ce visage, écraser ce nez qui éclate en bouillie de groseille, et il tape dans les yeux, il cogne au menton, il aveugle, il assomme. L'autre a essayé de descendre du lit, il est, d'une enjambée, tombé sur la carpette. Les coups pleuvent, l'étourdissent. Il chancelle, il titube, il pisse le sang, il gémit... il va s'écrouler... Manuelle, d'abord médusée, puis folle furieuse, veut voler au secours de son amant... D'un seul revers de son bras lancé à toute volée, Esmond l'a fauchée... Le jeune homme est à terre. Sa poitrine se soulève à coups précipités. Sous les paupières pochées, filtre un terne regard terrifié... Manuelle est pliée sur elle-même au pied de la muraille, dans l'étroit espace qui sépare le lit de la table de toilette...

Seul, Esmond se tient debout, frottant machinalement son poing qui lui fait mal... Il répète :

— Saleté... Ordure... Saleté... Ordure...

Un temps.

Enfin Manuelle se lève (se massant les bras, la tête, le dos) et, pour contredire ses gestes instinctifs, murmure :

— Vous ne m'avez pas fait mal.

— Tais-toi!

Elle rit.

Il sait déjà qu'il ne la fera plus jamais taire.

— Vous croyez que vous avez tout gagné parce que vous me « l'» avez esquinté, mais ça ne changera rien à rien, et, en plus, ça ne vous portera pas bonheur. Écoutez bien ce que je vais vous dire, Esmond Lauricoste : c'est pour moi qu'il a été amoché! Avant aujourd'hui, je ne l'aurais peut-être pas supporté plus de deux ou trois fois! Maintenant... c'est différent! Vous venez de faire pour lui plus qu'il ne pouvait faire lui-même. Il faudra que je le paie de vos coups, que je les lui fasse oublier. Alors je vous jure bien, sur votre tête et la mienne, que je lui en donnerai du bon temps... tant qu'il en pourra supporter.

— Vas-tu te taire, espèce de garce!

— Garce tant que vous voudrez. Et il se l'offrira à l'œil. Oui, garce, pour sûr! Vous ne devinez pas encore à quel point. Tout ce que je pourrai inventer, à partir d'aujourd'hui, pour vous empoisonner la vie, je l'inventerai. Vous avez voulu que j'y sois dans votre vie. Eh bien, je vais

y être. Je réapparaîtrai toujours au moment où vous vous y attendrez le moins. Et toujours juste à temps pour vous empêcher d'être heureux! Ah vous n'avez pas fini d'en voir!

— Tu vas te taire, oui?

Il leva le poing.

— Oh! vous pouvez me piler, vous ne m'impressionnez pas. Ça m'aurait écœurée de coucher avec vous. Je n'aurais pas pu.

Il murmura de nouveau, la voix changée :

— Tais-toi...

Il ne put s'empêcher d'ajouter presque tout bas :

— C'est horrible.

— C'est la vérité!

Manuelle regarda à terre le garçon qui se relevait en se tenant la tête, se frottant les yeux, le front, en essuyant son sang et soudain, elle se remit à rire, d'un rire haut, strident, qui s'enfonça dans les oreilles d'Esmond.

— Vous voyez, cria-t-elle : vous l'avez arrangé de votre mieux! Eh bien! dans deux heures, il n'y paraîtra plus, je l'aurai retapé, je vous dis! Et cette nuit, nous ferons l'amour ensemble!

Esmond geignit :

— Assez!...

Le garçon s'était relevé, il était debout; il avança encore chancelant vers la table de toilette et, d'une main qui tremblait, il versa de l'eau dans la cuvette, puis il commença à se laver, tournant le dos aux deux autres.

Esmond, malgré lui, le regardait : nu, les jambes nues, le derrière à l'air, le dos nu sous le pyjama en lambeaux. Même ainsi, grotesque, pitoyable, il était beau, jeune et bien fait.

Esmond avait peut-être eu de la chance de pouvoir le prendre en traître.

Manuelle le regardait aussi, d'un regard très doux, quasi mouillé, un regard attendri de mère amoureuse.

— Qui est-ce? demanda Esmond sans savoir ce qu'il disait, sans même s'entendre.

La question secoua Manuelle. Elle éclata de rire pour la troisième fois.

— C'est juste, je ne vous avais pas présentés.

Elle alla à son jeune amant et, attrapant par l'épaule, sans précaution, le grand garçon, elle le fit, tel qu'il était, pivoter sur lui-même.

Esmond, gêné, ne put s'empêcher de détourner les yeux, ce n'était pas la trace des coups qui le dérangeait, mais la vue de cette nudité d'homme!

— Monsieur André Navaud, dit Dédé, employé chez monsieur Moscat, l'éditeur... Vous connaissez, je crois? railla-t-elle à l'adresse d'Esmond... Monsieur Esmond Lauricoste, continua-t-elle. Je n'ai pas

besoin d'en dire plus long. — Et, se tournant vers Dédé : Tu sais qui est monsieur, bien entendu! Nous avons assez ri de lui ensemble.

Puis passant du sarcasme à un ton positif.

— Au fait! Que veniez vous faire chez moi? Pas voir ce que vous y avez vu, je suppose? Alors??? Vous allez répondre, oui? Hé là!!

— Hein? Quoi??

— Que veniez-vous faire ici, ce matin?

Il chercha un instant puis expliqua d'une voix morne :

— J'étais venu reprendre mes papiers.

D'abord, elle dit :

— Bon!

Et l'on put croire qu'elle allait les quérir. Elle s'arrêta en chemin.

— Pour quoi faire?

— Hein?

— Oui, pourquoi les voulez-vous?

— Pour rien. J'en ai besoin. C'est tout!

— Eh bien, mais alors c'est tout simple! Si vous en avez besoin, ce qui s'appelle besoin, vous pouvez en faire votre deuil, monsieur. Je ne vous les rendrai pas!... Jamais! Ni aujourd'hui, ni un autre jour. Je les garde!

Mais soudain elle parut se reprendre :

— Non attendez, dit-elle. Vous allez venir avec moi et vous allez les récupérer tout de suite...

— Venir avec vous?

Le garçon, pendant ce temps, s'était allongé sur le lit. Il s'était mis sur la figure des serviettes mouillées et reposait dans une semi-inconscience.

Manuelle expliqua qu'elle avait déposé les manuscrits chez un copain, il avait une armoire qui fermait à clef. Ici, dans cet hôtel, rien ne pouvait être enfermé; n'importe qui fouillait partout, à tout moment. Esmond les aurait dans une demi-heure. L'ami habitait du côté de l'Alma. Juste le temps de passer une robe et l'on partait! Elle en profiterait pour rapporter à ce camarade des objets... des objets qu'elle avait dégagés pour lui, la veille, du Mont-de-Piété... et qui étaient là. Elle désigna une petite valise fatiguée.

— La valise est à moi, ricana-t-elle. C'est le contenu qui est à lui...

Cinq minutes pour se préparer. Elle ne pouvait tout de même pas sortir dans cette tenue.

Esmond regarda ailleurs. Cette fille qui lui mettait ses seins sous le nez, qui tournait autour de lui sans gêne, le bas ventre à l'air, les fesses au vent, cette fille encore plus indécente que si elle avait été complètement nue, cette fille, maintenant, lui donnait la nausée. La situation renversée. Il n'avait qu'une idée. En finir avec elle le plus tôt possible, remettre le plus vite possible, la main sur les fameux papiers pour s'en aller d'ici, ne plus y revenir, ne plus jamais la revoir. Par-dessus bord,

Manuelle! Par-dessus bord, comme un mort en mer qu'on immerge avec une gueuse aux pieds et dont on est bien sûr qu'on ne le reverra jamais remonter à la surface!

Une gueuse : l'association d'idées était cocasse; gueuse : poids de plomb et mauvaise fille...

Cette gueuse-là était prête : un support bas, des bas, des chaussures, une pelure, un vieil imperméable. Un coup de peigne hâtif dans les cheveux courts.

La valise à bout de bras :

— Allons-y... Et toi! attends-moi là... Je reviens dans un moment.

Arrivés sur le trottoir devant la voiture d'Esmond, Manuelle marqua une légère hésitation puis monta.

— 5, rue Jean-Mermoz, indiqua-t-elle à Jules.

L'auto roula.

Au niveau du quai d'Orsay, Manuelle qui avait poussé, à des intervalles de plus en plus rapprochés, plusieurs soupirs de plus en plus longs, tapota le bras du conducteur :

— Jules, arrêtez. Je ne me sens pas bien. Je voudrais descendre et marcher un peu à l'air...

Jules freina à l'entrée du pont.

Manuelle sauta à terre, sa valise à la main.

Esmond suivit, résigné.

Manuelle fit quelques pas, s'approcha du parapet, parut respirer à grands coups. Son compagnon n'avait pas remarqué que, du bout des doigts, sans lâcher la valise, elle avait ouvert la serrure.

Tout à coup, elle fit un geste par-dessus le parapet, la valise vola dans l'air, tandis que s'éparpillaient, descendant, les unes comme des pierres, les autres en feuille morte, au-dessus de la Seine, des liasses de papiers de toutes sortes, manuscrits, dactylographies, des cahiers et des feuillets détachés ; certains flottaient déjà au fil de l'eau et d'autres, hésitant dans le vent, s'acheminaient lentement vers les flots.

Quelques passants ouvraient de grands yeux, considéraient la scène avec étonnement. Esmond n'avait pas encore réagi.

Manuelle se retourna, fit face :

— Voilà. C'étaient tous vos papiers. La seule preuve que votre pièce était de vous. J'ai deviné juste, hein? Je vous ai bien eu. Vous les voyez. Ils s'en vont. Courez après. Si vous pouvez!

Un autobus passait, Manuelle fit un bond et, d'une détente de jarret, se trouva sur la plate-forme.

Esmond était resté au milieu du pont.

Toute preuve venait de disparaître. Il ne pourrait plus jamais démontrer à personne que *la Demoiselle du Pont aux Anes* était de lui, que Jean Pâturier n'existait point. Son plus grand succès lui échappait... Que faire? Rien! Il n'avait pas conservé le moindre document. Il avait été

roulé. L'affreuse petite femelle! Le châtiment commençait : « Je reviendrai toujours dans votre vie à point nommé pour vous empêcher d'être heureux! »

Il ne pouvait rien contre Manuelle.

Bon!

Ce sale petit André Navaud allait payer pour tout le monde.

Moscat était un ami. Moscat tenait plus à faire plaisir à Esmond Lauricoste, auteur-maison possible, qu'à M. Navaud, petit employé à 10 000 ou 20 000 francs par mois. Moscat ne refuserait pas à Esmond de servir sa cause. Moscat serait l'instrument. Esmond alla voir Moscat.

Le soir même, la maison Moscat « procédait à des compressions de personnel » qui tenaient uniquement dans le renvoi d'André Navaud.

Le lendemain, Esmond Lauricoste chargeait une agence de police privée de le tenir au courant des allées et venues de M. Navaud et, en particulier, de toutes les démarches qu'il ferait pour retrouver une place.

Le flic demanda à Esmond si ce M. Navaud avait « une amie ». Esmond grinça des dents.

— Faut-il la suivre aussi?

— Si ça peut vous faire plaisir, ricana Esmond qui ne comprit pas que la note venait de doubler.

A trois reprises, André Navaud réussit à se replacer dans sa spécialité : les trois fois, huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'on le remerciait.

Esmond s'acharnait.

VII

« Je reviendrai toujours dans votre vie à point nommé pour vous empêcher d'être heureux »... la petite phrase avait germé comme une graine empoisonnée. Combien de fois Esmond ne l'avait-il pas entendue résonner à ses oreilles! Au moment où il s'y attendait le moins, la menace remontait du fond des jours et le tourmentait obscurément. « Je reviendrai toujours... ». L'anxiété s'était introduite dans sa chair comme une écharde. Une seule parole peut donc faire tant de mal? Celle-là vivait, se développait, proliférait... « Pour vous empêcher d'être heureux... » Ainsi « elle » allait revenir. Quand? Comment?

Des semaines et des semaines ont passé. Des semaines torturantes à force d'inquiétude, de craintes vagues, et d'obsédants malaises.

Un jour... le jour est devenu la fin du jour, qui est devenue le soir, qui est devenu la nuit. Et la nuit s'est avancée lentement jusqu'en son milieu.

Esmond attend que le sommeil vienne. Il a éteint, allumé, rééteint rallumé, éteint de nouveau. Il essaie de ne pas bouger, de ne pas penser. C'est tout à l'heure, dans la rue, que ça a commencé : cette gêne dans l'œil, ce petit point trouble qui vient se poser, comme une mouche sur

les objets ou les gens qu'il contemple... Il est obligé de cligner de la paupière, de se frotter vigoureusement la prunelle, de demeurer là, sur place les yeux clos... La peur l'a saisi. Son cœur s'est mis à battre. A ses oreilles, résonnent les pas d'un cheval qui peu à peu hâterait le train. Sabots, ça bat, sabots, ça-bat, sabots-ça-bat, saboçaba sabosabasabosaba...

Et maintenant, les traits de Manuelle s'inscrivent obstinément dans tous les recoins de la pièce. Son visage se niche dans les plis des rideaux, s'insère dans le dessin des tableaux, apparaît phosphorescent dans le fouillis des ombres de la table, se détache, sombre, sur la clarté laiteuse de la fenêtre. La couleur de sa peau renaît derrière les paupières closes du rêveur éveillé. Son odeur, ce halo de senteurs animales et d'essence florale qui cerne ses déplacements, monte dans les narines de l'homme ; il voudrait s'empêcher de respirer. Il entend l'intonation qu'elle met sur certains mots : s'il pouvait se boucher les oreilles!

Et les mains... La pénombre frémit d'un vol de mains. O mains étranges, aux doigts comme des bâtons de cire pâle, mains appuyées sur la joue, étalées sur le lit, mains de fumeuse et, en ce moment même, mains de fumée qui tournent et virent, et basculent, et battent ainsi que des ailes dans la nuit... Que font-elles? Que faites-vous tout autour de cette tête d'homme, mains brunes, longues, mates, mains détestables et sournoises, mains dures et qui serrent, que nouez-vous? Quelles ficelles? Quels paquets de minces chiffons soyeux fabriquez-vous en hâte? Dans quels bas vous entortillez-vous comme pour les déchiqueter de vos ongles avant de les renvoyer à qui vous les offrait?

Esmond, par moments, somnole. Il se retourne, se débat, vibre, donne des coups de pied au vide. Il voudrait freiner sa pensée qui tourbillonne, il ne peut. Un moulin tourne dans sa tête. Une Manuelle, deux Manuelle, trois Manuelle, s'adressent l'une à Agathe, la deuxième à Isabelle, la troisième à Jacqueline... Les trois Manuelle sont comme trois fois le même réverbère vu par un ivrogne. Elles accomplissent exactement le même geste. Elles frappent Esmond en même temps à la tête, aux reins ; elles tirent, toutes trois, sur sa jambe douloureuse ; elles parlent toutes à la fois et ce sont les mêmes mots triplés qui s'enfoncent simultanément dans sa nuque engourdie. Puis une quatrième Manuelle vient s'ajouter aux autres, il l'entend, la voit, la subit, en plus des autres, enfin le nombre des Manuelle se double, se multiplie par dix, par cent, par mille. Elles sont des millions. Il geint dans sa demi-torpeur. Peur, peur, la peur... Pourquoi peur? Peur de ces innombrables bouches grosses, grasses, juteuses, brûlantes qui se collent, glacées, aux lèvres de ses plaies...

Le cri qu'il vient de pousser le réveille.

Gelé, tremblant, ruisselant de sueur, d'épuisement et de terreur, Esmond s'est dressé sur son séant.

Il a redonné la lumière, a considéré la chambre sans ombre, sans renfoncement, ni alcôve, ces surfaces nettes, ces arêtes dures, dépouillées de mystère...

Il se lève, boit, avale cinq ou six comprimés d'une « chose qui fait dormir »... Il boit encore, change de pièce, va s'étendre sur le divan et là, sans s'en apercevoir, s'assoupit.

Le lendemain, il prend la fuite.

. . . . . .

La nuit suivante dans le Paris-Vintimille.

Tout à l'heure Esmond arrivera à sommeiller une heure ou deux, au moment choisi par tous les autres pour quitter leur couchette, claquer les portes et faire du raffut dans le couloir. Mais il se réveillera, rompu, ayant rêvé qu'il avait des épingles dans la tête, qu'il lui fallait les arracher une à une, et qu'il en restait toujours une que sa main ne parvenait pas à extirper. Il conserve encore au bout de ses doigts la sensation de ces têtes d'épingle disséminées dans l'épaisseur de ses cheveux et auxquelles ses ongles s'accrochent.

. . . . . .

Nice.

Mais Nice, ou Megève, ou Deauville, Esmond Lauricoste s'en moque. Il sait qu'ici ou là, il se trouve dans l'endroit qu'il aime le plus au monde : un palace. Il adore les palaces. Ce luxe sourd, anonyme, ce confort standard...

Le lendemain de son arrivée à Nice, il entre dans une grande librairie de l'avenue de la Victoire. Il commence à manipuler des livres, passe d'un rayon à un autre, feuillette, piquant au hasard sans s'inquiéter des titres ou des noms d'auteurs, dix lignes ici, trois mots ailleurs. Dehors, c'est la joie dans l'azur, les palmiers vert de gris aux grandes palmes aiguës immobiles sur le bleu du ciel immobile, au milieu du silence de ces jardins éclaboussés de corolles éclatantes, où demeure, on ne sait comment, la verte fraîcheur du dernier arrosage.

Lauricoste se sent délivré d'une pesanteur, d'une inquiétude qui était, quelque part, cachée dans la pluie, les brumes, le froid, les nuages et la boue du Nord.

Tout à coup, une ombre vient s'interposer entre lui et la vitrine et projette une grande tache noire sur la page ouverte. Une voix lui demande ce qu'il désire. Esmond tressaille. Cet individu, cette physionomie qui durcit à sa vue... André Navaud, dit Dédé, le Dédé de Manuelle! Depuis quand? A-t-il décidé de se venger de la volée reçue et de servir, par la même occasion, la rancune de Manuelle???

Esmond, paralysé, n'ose regarder en face son ex-rival. Il n'ose pas non plus acomplir, le premier, un geste, le seul, qui le débarrasserait de Dédé. Qui croirait que cet innocent vendeur menaçait l'écrivain? Celui-ci ne peut tourner les talons. A peine aurait-il présenté le dos que l'autre l'abattrait, lui semble-t-il, d'un grand coup sur la nuque.

Esmond repose sur le rayon le livre qu'il venait de saisir quand le vendeur s'est approché. Il considère machinalement la tranche du volume. Denoël, Denuel, Danuel, Manuel, Manuelle... Non! Denoël...

Il ne s'est sûrement pas écoulé trois minutes depuis qu'est apparu Navaud.

Prendre un parti. Esmond décide d'affronter l'adversaire. Si celui-ci hésite, il est perdu! Lauricoste a gagné!

— Pardon!

Un pardon sec, dur, pas bafouilleux du tout. Navaud s'écarte. L'autre passe. Sauvé. La fuite recommence.

Nice... Marseille... Des jours... Bordeaux... Des semaines...

Itinéraire en zig-zag. Remontée lente avec des crochets et des haltes insolites dans des villes où l'on ne s'arrête jamais. La Bourgogne. L'Ile-de-France. Une, plusieurs stations. Pour reprendre haleine dans la proche banlieue, aux portes de la Capitale. Pour dépister les poursuivants. Des mois se sont écoulés. Esmond rentre dans Paris.

VIII

« Maintenant, j'ai peur de cette femme, peur de me trouver face à face avec elle. Tout le temps, il me semble qu'elle va tourner le coin de la rue, qu'elle sera au théâtre le soir où j'irai. J'observe les gens sur les trottoirs, en craignant de découvrir sa silhouette. Je songe à elle à propos de tout et de rien. Et dès que je commence à l'évoquer, je n'ai qu'une idée : chasser cette pensée, car je crains de l'appeler sans m'en rendre compte. Je risque de lui suggérer de me faire du mal. Elle est comme une station réceptrice. Elle vibre aux ondes qui s'élancent vers elle.

Si, brusquement, elle se rappelle que j'existe, elle a le pouvoir de me perdre. Elle s'est fait remarquer de moi en étant. Rien qu'en étant. Elle a toujours protesté qu'elle ne voulait rien de moi parce qu'elle savait qu'elle n'avait pas à vouloir. Le mauvais œil agit tout seul. Je ne passe plus jamais devant ce café de Montparnasse où elle allait (j'aime mieux, mentalement, ne prononcer ni son nom, ni celui du café). J'évite la rue. Je fuis toutes les personnes qui risqueraient de la connaître. Je redoute de rencontrer Paul Abram!!!

Elle pourrait me vitrioler, tirer sur moi, me déchirer à coups d'ongle. C'est une bête. Sa rage n'a aucun rapport avec la gravité de ses griefs. Elle s'abandonne avec délices à ses fureurs. Elle se met hors d'elle, presque pour le plaisir ; c'est sa forme de jouissance.

Aujourd'hui, tout à l'heure, j'étais chez mon coiffeur. Une cloison de verre dépoli sépare le salon des « Messieurs » de celui des « Dames ». A l'extrémité de cette cloison une petite porte basse au sommet de laquelle se trouve un carreau de verre, non dépoli, celui-là. Je suis persuadé qu'à un moment, la figure de... enfin d'elle, est apparue, est demeurée quelques secondes à regarder dans ma direction jusqu'à ce que j'aie levé la tête et que je l'aie aperçue dans l'ovale de la vitre... Et hop! la tête de femme s'était évanouie comme si quelqu'un l'avait soufflée. Une

agitation inconnue s'était emparée de moi. L'eau me coulait du front. Je n'ai eu de cesse que le garçon ne m'ait permis de me lever... Je suis allé, les jambes molles, m'appuyer un instant le long de la porte qui mène au salon des femmes...

Que va-t-« elle » inventer? De quel côté me viendra l'attaque. Une de ses lubies peut décider de ma destinée. Si elle tirait sur le fil, je viendrais. Le fil est lâche. Cela ne veut pas dire qu'elle n'en tienne pas le bout. Sa présence signifierait ma condamnation. Son silence même signifie quelque chose. Quoi? Mais quoi? Quoi? Je donnerais ma vie pour le savoir. »

IX

Isabelle Schloster était tombée malade.

Si Esmond Lauricoste avait ouvert l'une des enveloppes qui, depuis le départ de la jeune femme, reposaient intactes sur son bureau, il se serait aperçu qu'elle émanait du cabinet Guillaumet « Recherches, Filatures, Enquêtes en tous genres » (confidentiel et urgent). C'était l'officine qu'il avait chargée, plusieurs mois auparavant, de le renseigner sur les déplacements d'André Navaud et de mademoiselle Etchegora. Durant maintes et maintes semaines, Isabelle Schloster, estimant inutile, et même dangereux, d'encourager le patron dans son idée fixe, retenait les rapports des policiers que la firme Guillaumet avait lancés sur les traces de Manuelle et de M. Navaud. Elle les classait purement et simplement et, sans demander son avis à Esmond, elle avait, un beau matin, envoyé (avec un chèque assez coquet en règlement des frais engagés) des instructions à l'agence pour qu'elle ne fournît plus qu'un rapport récapitulatif mensuel. Le surlendemain du jour où mademoiselle Schloster s'était alitée, il était arrivé une longue note concernant la personne qui tenait le plus de place dans la vie de Lauricoste. Dommage qu'Esmond n'eût point ouvert cette lettre qui se trouvait à portée de sa main.

Il aurait suffi d'un geste machinal pour que la paix descendît dans un esprit tourmenté, pour que le cours d'une vie fût changé, pour qu'un cœur humain ne cessât point de battre avant le terme que ses forces vives lui assignaient, pour qu'un auteur continuât d'exister.

Pour vivre, Esmond n'avait qu'à ouvrir cette enveloppe. Il aurait appris que Manuelle Etchegora, quelque temps après avoir choisi de vivre en compagnie d'André Navaud, avait profité de l'absence de son amant pour se rendre d'abord chez un médecin de quartier, puis à la consultation d'un hôpital parisien. A la suite de ces démarches, il semblait avoir surgi entre les deux jeunes gens un certain nombre de dissentiments. Les choses se passaient comme si l'une des personnes que le détective était chargé de surveiller, avait eu pour dessein de se débarrasser de son compagnon. Au bout de très peu de temps, cette besogne

avait porté ses fruits et André Navaud avait quitté Paris et la fille. Il était parti pour le Midi. Redevenue indépendante, mademoiselle Etchegora en profitait pour effectuer dans Paris certaines courses dont le mystère ne pouvait qu'être percé assez vite par un homme dont le métier est de débrouiller les histoires de gens qui s'appliquent à entourer leurs allées et venues d'une discrétion de mauvais aloi. Manuelle avait fini par découvrir la personne qu'elle cherchait. Le mouchard n'avait point eu de peine à deviner le genre de services que la soi-disant « infirmière diplômée » devait rendre à mademoiselle Etchegora.

Esmond Lauricoste, s'il avait pris connaissance de ces quatre pages dactylographiées aurait, en arrivant au bas de la dernière, su, avec un inexprimable soulagement et une joie féroce que, présentement, la dangereuse, la redoutable, la nocive, l'encombrante, la menaçante, l'obsédante, la diabolique Manuelle était en train d'agoniser dans un misérable galetas, au fond d'une masure de paysans, aux confins de l'Ile-de-France...

Elle s'épuisait à grands coups d'hémorragies, dont la première l'avait vidée d'assez de sang pour qu'elle ne pût seulement se souvenir qu'Esmond Lauricoste eût jamais existé, et dont la dernière, — très proche, semblait-il — ne lui laisserait probablement pas assez de force pour qu'elle se rendît compte qu'elle n'en finissait pas de saigner.

Oui, mais voilà! Esmond n'avait pas pris connaissance de cette lettre, il n'avait même pas remarqué cette enveloppe...

Et il se défaisait peu à peu, détruit par un être en train de devenir un cadavre, empoisonné par un fantôme, annihilé par le néant, anéanti par rien.

Un geste l'eût sauvé. Il ne l'avait pas fait.

X

Esmond Lauricoste déambule, seul, dans la fête qui bat son plein.

Le boulevard est festonné de musiques criardes, d'orgues qui déroulent leur mélopée, de manèges qui tournent, tournent, tournent, leur ronde interminable ponctuée par les coups de feu des tirs, les cloches qui annoncent le gagnant, le bruit « en dents de peigne » de la loterie. Et tout cela, sur des kilomètres, étincelle ; les lumières explosent au fond des miroirs ; les nickels et les colonnes chantournées de cuivre bien astiqué, réfléchissent les éclats blancs des lampes que le vent secoue. Reflets d'accordéons, relents de lumière, courants de foule, échos de friture, boniments qui s'enroulent, serpentins de bruits, œufs descendant et montant dans l'air sur des jets d'eau en diamants, parades sans public, public sans parade, houle, balançoire, manèges, ménageries, pétarades de motocyclette aux flancs d'une cuve dont les lattes de bois fléchissent...

Rumeur... Cette caravane arrêtée souffle la vie des foires par ses naseaux de bois peint...

Pris dans le remous d'eau grasse de cette foule qui s'amuse lugubrement, et s'agglomère, Esmond va, tiré tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, oscillant du Musée Dupuytren au Scenic Railway. Il avance dans un tumulte qu'il n'entend pas, il frôle des gens dont il voit la bouche s'ouvrir, mais dont il ne perçoit pas les cris ou les rires, parce que, derrière lui, un homme-orcheste s'est déchaîné.

Inopinément, il se trouve face à face avec deux gitanes dans leur grand costume, aux couleurs vives, aux dix jupons, aux cent sequins.

Cédant à une impulsion, Esmond a rejoint l'une d'elles. Sans rien dire, il lui montre sa main. Elle ne l'a pas regardé. Elle n'a fait que jeter les yeux sur cette main.

D'une voix un peu rocailleuse, elle parle :

— Ce qui vous fait peur, c'est la mort...

Elle s'arrête, elle hésite (les gens font cercle) :

— Que voulez-vous savoir?

Lui aussi hésite devant elle d'abord, devant ce qu'elle va dire, devant ce qu'il veut dire, devant ces faces rigoleuses :

— Euh! rien... du tout... Enfin, je ne sais pas, ce que vous pourrez voir... Ce que je dois faire...

— Faire... Rien, pas la peine... Je veux dire : méfiez-vous... méfiez-vous des chevaux... des chevaux blancs... trois chevaux blancs... le dernier surtout! Oui, voilà, c'est tout...

— Tout...

Les bonshommes et les bonnes femmes ricanent.

Esmond a un geste, il veut tirer son portefeuille.

La gitane a l'air pressé.

— Non... merci... Pas la peine...

Très vite, elle s'est éloignée, a rejoint sa compagne, s'est perdue dans la foule.

Esmond a repris son chemin.

Des chevaux? Quels chevaux?... Pourquoi blancs? Qu'est-ce qui lui a pris de consulter cette folle? Tous des charlatans, les diseurs de bonne aventure... Bien sûr. Quel rapport a-t-il avec les chevaux? Il ne monte pas, il ne va pas aux courses, il ne hante pas les marchés aux chevaux.

Dans les prédictions les signes vont toujours par trois ou par sept... les chiffres fatidiques! Bah! on verra bien! Est-ce qu'il y a jamais eu des chevaux dans sa vie? Voyons... Manuelle...

Une douleur le point. Il manque crier, et, là, juste sur le bord du trottoir, loin de la fête, devant un carrefour, dans le noir, il s'arrête, chancelle, tandis que le sang se retire de ses joues...

Un grand froid l'habite.

Un cheval blanc... le cheval blanc... le petit cheval de faux diamant,

le clip, la broche à l'aiguille... la flèche menaçante... C'était précisément un cheval (drôle de cheval si l'on veut, mais cheval tout de même, après tout)... que portait Manuelle sur son sweater le premier jour... Blanc? Oui, quand Esmond l'avait vu en pleine lumière, il était blanc, tout ce qu'il y a de plus blanc... Le premier des trois chevaux, le premier... Mais alors... le premier était déjà passé?

Le premier des trois chevaux avait déjà transpercé sa vie de son galop fléché... Galop silencieux, cheval sans crinière, corps de cheval sans hennissement, petit cheval blanc qui ne courait ni ne sautait! Pourquoi Esmond s'était-il imaginé qu'il s'agissait de vrais chevaux... Mais alors, c'était vrai! Il n'y en avait plus que deux! Le premier signe était dépassé comme une borne tragique.

Esmond demeurait sur place, baigné d'angoisse...

Il cherchait, il se répétait les mêmes mots, il tourneboulait des fragments de pensée dans sa tête...

Deux... Il n'en reste que deux... A moins que, sur les deux, il en ait déjà rencontré un sans le savoir!... Voyons... Voyons... Soyons calme... Non c'est bête... Il ne faut pas croire ces choses... La femme, la maudite femme pain d'épices aux piécettes, aux anneaux et aux jupons bariolés... Mais, dans ma vie à moi, il n'y a jamais eu... Non! pas d'autres... Je ne vois pas... Réfléchissons.

Un autre cheval blanc, d'un coup, bondit dans sa mémoire.

André Navaud... la librairie de Nice... Esmond se revoit tenant un livre *le Cheval Blanc!*... C'est à ce moment que Navaud a surgi dans son dos.

Et ces pas, ces pas de chevaux, ces bruits de sabots que lui, Esmond avait toujours dans la tête : c'était cela, comme une menace! Trois chevaux blancs... Il n'en restait plus qu'un... Le dernier... C'était abominable!...

Les manèges de tout à l'heure, les chevaux de bois, il en est de blancs!... Les peintures de Chirico... Le Cheval blanc de Henri IV... Le premier cru de Saint-Emilion... *L'Auberge du Cheval blanc*... Tous ces chevaux blancs lui caracolaient dans la tête, l'assourdissaient du bruit de leur course.

Il restait là, cloué sur le bord du trottoir, n'osant pas chercher davantage n'osant pas non plus poser le pied sur la chaussée, regardant machinalement si un cheval blanc n'arrivait pas au galop. Il finit par se décider, héla un taxi, lui enjoignant de se rendre lentement rue d'Assas.

Par le carreau baissé, il considérait la rue, guettait les voitures de laitiers, les camions des marchands de glace, tous ces chariots qui traversent Paris, la nuit, traînés au pas lent de chevaux — qui pourraient être blancs...

Lorsque la vieille Renault poussive stoppa, avec un dernier gémissement, devant la maison au jardinet plein d'herbes folles et d'arbres

tordus maigrelets, le chauffeur crut qu'il devrait appeler quelqu'un pour l'aider à faire descendre son client. Le type grommela :

— Qu'est-ce qu'il tient comme cuite, le bourgeois!

Il ne pouvait s'imaginer que son passager n'était saoul que d'effroi.

XI

Il resta plus de trois semaines enfermé, à fumer, boire, écouter la radio, mettre des disques, lire, ne voulant voir personne, même pas Jacqueline, déjeunant, dînant seul. Ouvrant à peine ses fenêtres la nuit, tirant ses rideaux le jour. Des lunettes noires aux yeux, emberlificoté de cauchemars, de hantises, perdu dans les précautions. Il laissait sonner le téléphone, ne touchait pas aux lettres, consignait sa porte aux visiteurs. Il avait peur de se voir passer une carte de visite sur laquelle il y aurait ces mots : « *Le dernier.* » Ou d'entendre une voix, venue du fond de l'espace, murmurer dans le combiné : « Ici le Cheval blanc! » Il savait que si cela se produisait, son cœur céderait. Il ne se posait plus qu'une question toujours la même. Comment Manuelle s'identifierait-elle au Cheval blanc?

Au bout de vingt-six jours (deux fois treize!), n'y tenant plus, Esmond décida de quitter sa chambre et Paris pour quelques heures. Il envoya Jules chercher la voiture et s'étant coiffé d'un vieux chapeau dont le bord se rabattait sur les lunettes fumées qui cachaient ses yeux, il s'installa au volant, traversa Paris *au ralenti*, et, d'instinct se dirigea vers la seule route où il lui semblait improbable de rencontrer le Cheval blanc : l'autoroute de l'Ouest.

XII

A la limite d'un bois, en bordure de cette route en ciment interdite aux piétons, gisait Poudu Léon, plus familièrement dit Poux-du-Lion, de son état vagabond, voleur de poules, voleur de tout ce qui se présentait, de tout ce qui pouvait se voler, et surtout ivrogne par vocation.

Il était venu échouer sur ce lit d'herbe rase, l'avant-veille dans la soirée. Il portait alors une dégoûtante musette dans laquelle se trouvaient quatre bouteilles pleines de vinasse. Et, à l'heure où Poux-du-Lion s'était abattu là, il était proprement ivre-mort, ayant vidé l'après-midi même — avec le produit de quelque inavouable rapine — un nombre respectable de litrons...

. . . . . .

Puis la fraîcheur l'ayant saisi, il prit la première des bouteilles qui l'attendaient dans sa musette et se remit à boire pour se réchauffer.

Et lorsqu'il eut chaud, il but pour se désaltérer.

Léon Poudu aurait pu parcourir indéfiniment ce cycle en toute quié-

tude si ses provisions de liquide s'étaient, par miracle, renouvelées à chacun de ses réveils. Hélas! Il est très rare que des bouteilles vides se remplissent toutes seules, ailleurs que dans les songes d'ivrogne.

Et le seul moment où Poux-du-Lion pouvait devenir dangereux, était celui où il voyait s'épuiser son stock de rêve. Là, le chemineau chapardeur s'en prenait à n'importe qui.

Ce matin-là, vers dix heures et demie, Léon Poudu, dit Poux-du-Lion, se trouvait dans son état mauvais.

Et Poux-du-Lion, marronnant, contemplait, avec une sourde rancune, les quatre bouteilles, tout à fait vides maintenant, qui jonchaient le sol autour de lui.

A onze heures moins le quart, il en prit une et la lança droit devant lui.

Elle alla s'écraser avec fracas contre le tronc d'un arbre.

Il s'écoula encore un quart d'heure.

XIII

A onze heures, le cabriolet d'Esmond Lauricoste roulait sous le tunnel qui mène à l'autostrade.

L'aiguille du compteur oscillait entre 100 et 110. Il n'y avait pas de cheval blanc à l'horizon.

A onze heures et une minute, la voiture s'engagea dans la partie de l'autoroute où un écriteau met en garde les conducteurs contre les dangers de la chaussée unique.

Sans y prendre garde, Esmond appuya un peu plus fort sur l'accélérateur et l'aiguille du compteur monta à 125.

De lourds pieux en ciment et des pavés établissaient la limite entre la chaussée et le tapis de terre herbue (que remplacerait quelque jour la nappe cimentée).

A cet instant, Esmond aperçut, venant de loin, en sens inverse, à bonne allure, lui sembla-t-il, un de ces monstrueux « transports routiers » qui paraissent occuper les trois quarts de la route et vous obscurcissent le ciel avec la fumée noirâtre qui leur sort par le flanc. Le mastodonte à je ne sais combien de roues, se tenait presque au milieu de la chaussée et, comme toujours, son conducteur n'avait pas l'air décidé à dévier d'un millimètre.

Voyant qu'un peu plus loin après un pont, la piste s'élargissait, Esmond écrasa du pied l'accélérateur.

L'aiguille du compteur fit un petit bond et se maintint quelques secondes aux environs de la graduation : 130.

Les deux véhicules allaient arriver bord à bord.

Alors Poux-du-Lion qui venait de se dresser sur le bas côté droit de la route, brandit une de ses bouteilles vides, et, au moment où la rapide

voiture basse surgissait à sa hauteur dans un sifflement, de toute sa force chancelante, l'ivrogne balança son flacon sur le conducteur de la belle auto, en braillant :

— Tiens, voilà pour toi, salaud!

L'énorme « quinze tonnes » arrivait en sens inverse et, à la seconde où le projectile volait en tournoyant dans la direction d'Esmond, deux ou trois mètres au plus séparaient l'avant de sa voiture à lui de l'avant du camion.

Esmond avisa en même temps l'individu en guenilles — il pensa : « C'est Manuelle déguisée » — la chose miroitante s'abattait sur lui — « ...s'est bien foutue dedans, la gitane! » — il leva machinalement le bras droit pour se protéger, sa main gauche pesa sur le volant...

Il y eut une embardée. De chaque côté, le monde parut s'envoler dans les airs, puis une monstrueuse déflagration, et tout se défit sous son crâne et ailleurs.

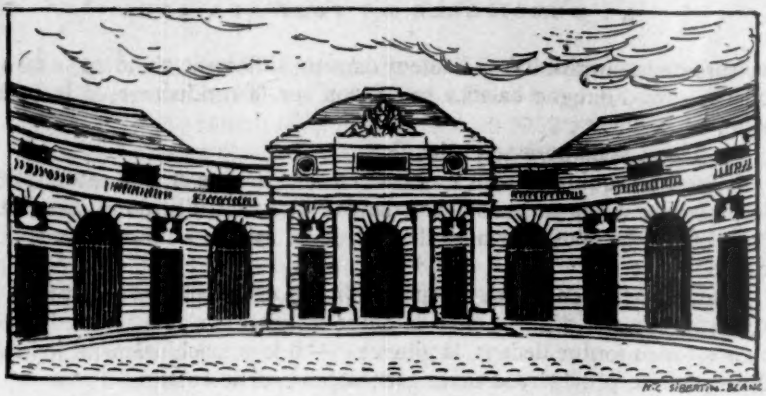
Telles furent, presque en même temps, la dernière vision, les deux dernières pensées et les ultimes sensations d'Esmond Lauricoste.

Après avoir percuté dans le camion, la voiture d'Esmond avait accompli une fantastique pirouette, cabriolé deux fois au moins dans l'espace, enfin elle était retombée sur la route. Malheureusement, à l'arrivée au sol, l'auto se retrouvait sens dessus sens dessous. C'est dire que la tête du conducteur avait servi de coussin entre la masse de ferraille et la surface bétonnée.

A cinq ou six mètres de là, quelques secondes auparavant, un tesson de bouteille était venu se ficher dans le tapis d'herbe. Il y pendait encore un lambeau d'étiquette mouillée de vin rouge et de sang.

Deux mots pourtant demeuraient lisibles : « White Horse ».

JEAN-JACQUES GAUTIER



RÉALISME ÉCONOMIQUE

Les événements extérieurs agissent sur nos institutions économiques ou politiques comme un crible sur le sable qui le remplit : quand le mouvement du crible se ralentit jusqu'à être imperceptible, rien ne s'écoule, et on ne s'aperçoit même pas que tout repose sur une grille ; mais que son mouvement s'accélère jusqu'à devenir violent, et alors la poussière tombe avec le déchet, tandis que se maintiennent seuls les morceaux assez consistants pour ne pas passer entre les mailles. Nous assistons aujourd'hui à un tri analogue sous la pression de la menace grandissante d'une guerre qui remet en cause les problèmes économiques que, dans leur apathie, les gouvernements et l'opinion publique préféraient négliger comme s'ils n'existaient pas. L'envahissement de la Corée a dissipé beaucoup d'illusions et les vraies valeurs remontent à la surface. Aussitôt chacun, suivant son tempérament, s'emploie utilement, ou s'affole vainement.

L'Europe a décidé de se défendre et elle prépare son armement. Nous n'avons pas à examiner ici si ce réveil n'est pas trop tardif et sur quel rythme accéléré l'œuvre doit être accomplie pour porter ses fruits. Ce que nous voudrions du moins exposer, c'est le milieu économique dans lequel va se développer cette entreprise d'intérêt vital et les moyens financiers dont nous disposons pour la mener à bien.

***

Il est extraordinaire de voir avec quelle facilité l'opinion commune accepte des postulats dont rien ne démontre la valeur et dont, au contraire, l'expérience passée devrait nous apprendre à nous méfier. On va répétant que la France serait incapable d'assumer l'entretien

de vingt ou trente divisions. Cela nous rappelle les affirmations tranchantes d'autrefois suivant lesquelles une guerre ne pouvait pas durer plus de quelques semaines, par suite de l'épuisement des belligérants. La capacité économique de nos pays est à vrai dire considérable et infiniment plus élevée que ne la supputent les prophètes de la politique. La Suisse est un petit pays complètement isolé, ne disposant d'aucune richesse naturelle et d'aucune matière première ; elle semblerait donc incapable d'avoir autre chose qu'une faible gendarmerie ; mais sa sagesse a su porter l'efficacité de son travail au plus haut degré que connaisse l'Europe, ce qui lui permet d'entretenir une armée relativement considérable et bien équipée ; il est vrai qu'elle y consacre 466 millions de francs suisses en 1950, c'est-à-dire 31,8 p. 100 de son budget. Les États-Unis ont développé une puissance économique qui leur a permis d'aider de leurs dons presque toutes les nations du globe et de créer un matériel militaire inégalé ; ils n'ont que 7 p. 100 de la population du monde, mais ils font un effort considérable et consacrent 34 p. 100 de leur budget à assurer la défense des hommes qui ne veulent plus tolérer d'agression. La France est loin de supporter des dépenses militaires d'une importance proportionnelle comparable, puisqu'elles représentent environ 17 p. 100 de son budget total. Il faut donc se garder de toute affirmation à priori sur la prétendue incapacité de la France de hausser ses dépenses militaires à un niveau plus en rapport avec les exigences de sa sécurité, et tâcher de voir les choses de plus près. On nous accable de statistiques et de plans qui servent à justifier les positions théoriques les plus indéfendables. La réalité vivante est incomparablement plus souple qu'on ne le croit : le fourmillement d'ingéniosité et de labeur français, lorsqu'il n'est pas systématiquement brimé, fait sourdre des richesses où on ne les attendait pas. Et au total la situation économique de la France est excellente, quoique la situation des finances publiques, qui devrait en être le reflet, soit très en retard sur elle, bien qu'elle-même en considérable amélioration.

La production automobile vient de battre tous ses records avec trente-quatre mille voitures pour juin 1950 et cent soixante-sept mille pour le premier semestre de cette année, contre deux cent vingt-quatre mille pour toute l'année 1938. Cependant les délais de livraison atteignent parfois un an, tellement les carnets de commandes sont pleins. Est-ce là le signe d'un ralentissement industriel ? Ou d'un affaiblissement du pouvoir d'achat national ? L'accroissement des dépôts dans les Caisses d'épargne a été de 77 milliards pour le premier semestre de 1950 (soit 13 milliards par mois), contre 90 milliards pour toute l'année 1949. Les impôts ont produit, pour le premier semestre de 1950, 773 milliards contre 602 milliards pour la période correspondante de 1949, soit 171 milliards de plus en six mois. Notre balance commerciale n'était, jusqu'à présent, positive que si on exceptait nos échanges avec l'Amérique ; or en juillet, pour la première fois, nous avons exporté au total vers

l'étranger (États-Unis compris, mais sans compter l'Union française) pour 53,1 milliards de francs, et importé seulement pour 52,1 milliards. Cette conjoncture est certes exceptionnelle, mais il serait absurde cependant de nier l'importance d'un signe aussi caractéristique. La situation du commerce franco-américain, qui est généralement l'objet des plus grandes préoccupations, se redresse régulièrement. Nos exportations mensuelles vers l'Amérique, qui étaient de 4,1 millions de dollars en 1938, étaient tombées à 3,1 millions il y a un an et se sont relevées à 7,7 millions en juin 1950. Nos importations, qui étaient de 12,7 millions de dollars en 1938, s'étaient élevées au chiffre paradoxal de 45,1 millions en juin 1949 et sont retombées à 27,7 millions en juin 1950. Notre déficit mensuel vis-à-vis des États-Unis, qui, par conséquent, avant-guerre, était de 8,6 millions de dollars et qui s'était élevé à 42 millions est ramené, pour le dernier mois, à 20 millions de dollars, chiffre excessif sans doute, mais cependant parfaitement absorbable, grâce notamment aux ressources du tourisme. Au surplus, le réarmement américain conduira les États-Unis à nous envoyer moins de produits finis que nous fabriquerons nous-mêmes, et à nous acheter des matières premières provenant de nos territoires d'outre-mer qui nous procureront des dollars.

Il serait puéril de s'abandonner à une euphorie trop facile et nous nous en voudrions si cet examen rapide de la situation française devait conduire au moindre relâchement des disciplines indispensables que nous réclamons depuis des années. Mais nous sommes assuré qu'il serait criminel de s'abandonner à un pessimisme que rien ne justifie, sinon la légèreté avec laquelle, au sortir de la guerre et jusqu'à ces deux dernières années, la France avait compromis dans presque tous les domaines ses chances magnifiques de redressement, de prospérité et de stabilité.

Les deux séquelles les plus graves des erreurs commises sont le fonctionnement du secteur public et le découragement de l'épargne.

Le déficit de la S.N.C.F. prend des proportions littéralement intolérables. Est-il concevable qu'au moment où on hésite à consacrer 80 milliards de plus à la défense nationale, on en dépense 100 ou 110 à subventionner un service public incapable de se suffire? Un cas aussi précis est l'exemple de ces déséquilibres fondamentaux que l'on a imprudemment introduits dans notre économie et qui ont risqué de la faire chavirer définitivement. Nous avons assez dit ce que nous pensions de l'insouciance avec laquelle on a porté atteinte à la prospérité publique et au bien-être de chaque Français sous le couvert de nationalisations qui devaient s'avérer désastreuses, mais les choses sont aujourd'hui ce qu'elles sont et il faut en tirer le moins mauvais parti. Le principe auquel on a fini par se rallier est que les exploitations industrielles de l'État doivent faire face à leurs dépenses par leurs propres recettes.

Nous en sommes bien loin, mais le Gouverment paraît résolu à atteindre ce résultat évidemment essentiel. La suppression de toute subvention directe ou indirecte reste aujourd'hui ce qu'elle était hier, c'est-à-dire un impératif catégorique.

L'État gère directement, pour le compte du public, les chemins de fer, l'électricité, le gaz, le charbon : il doit faire payer le service qu'il rend au prix qu'il coûte. Il est évidemment inadmissible de dissimuler le prix de revient réel en en faisant prendre une partie en charge par un Français qui, en tant que contribuable, n'en peut mais, tandis qu'il doit, vaille que vaille, en tant que consommateur, payer ce qui résulte de la politique délibérément adoptée.

Cet objectif ne constitue évidemment qu'une première étape, car l'intérêt général exige que le service rendu soit payé non pas au prix correspondant à l'équilibre d'une entreprise qui serait démesurément dépensière, mais bien aux moindres frais possibles. La réduction du prix de revient des services publics est l'objectif second, mais aussi essentiel que le premier. Nous pensons que la méthode de gestion choisie n'est pas la meilleure, mais elle n'est pas non plus la pire, et avec l'effort de bonne volonté auquel le pays ne peut pas se refuser, on arrivera, avec retard sans doute et non sans dégâts, à se rapprocher des objectifs qui sont ceux de toute entreprise soumise à la concurrence. Si le régime de la nationalisation devait irrévocablement conduire à l'ossification définitive de l'économie ainsi étatisée, alors, mais alors seulement, notre pays se trouverait frappé une nouvelle fois. Lorsque des mineurs ont occupé, pendant des semaines, le puits de la mine d'Auchel dont la fermeture était décidée, un communiqué ministériel a spécifié que chaque tonne de houille extraite de ce puits entraînait un déficit de 2 000 francs, le gisement étant pratiquement épuisé. Aucune économie ne résisterait à des conditions de travail aussi absurdes et les mines de charbon sont faites pour fournir du charbon et non de la pierre.

Il est visible que le problème des transports par fer souffre au premier chef de cette ankylose congénitale à l'étatisation. Personne ne peut nier l'admirable effort technique de la S.N.C.F., la qualité, et on dirait même la perfection, du service qu'elle rend ; mais les données scientifiques du monde moderne mettent à notre portée des moyens de transport plus économiques et plus maniables, incapables d'ailleurs, en l'état actuel, de suppléer complètement les trains. Les défenseurs du chemin de fer se fourvoient quand ils s'efforcent d'étrangler un concurrent mieux placé économiquement. Ce qui est inévitable et urgent, c'est d'adapter l'exploitation de la S.N.C.F. aux seuls domaines pour lesquels elle reste le meilleur des instruments.

La Sécurité sociale a encaissé, pendant les six premiers mois de 1950, 234 milliards de francs, soit en moyenne 39 milliards par mois. Le chiffre correspondant a été de 37,5 milliards en 1949 et 27,5 milliards en 1948. L'importance de ces sommes en valeur absolue est évidente,

comme il est évident qu'elles représentent dans les salaires une part proportionnelle considérable. Alors que la question des rémunérations se trouve constamment posée (comme cela est parfaitement naturel dans un pays qui veut que le progrès social accompagne son progrès économique), on ne peut pas ne pas constater que près de la moitié du salaire effectivement touché par un ouvrier est consacrée à la Sécurité sociale. Il est loin d'être certain que cette somme soit employée au mieux. Tel est le fond du problème. Cela est d'autant plus vrai que la plus grande variété règne dans les prestations fournies à tous les Français, en dépit de l'affirmation générale de leur solidarité et de l'égalité de leurs droits. Une brochure récente (éditée par l'Association de la Libre Entreprise) a montré qu'un Français dont la femme ne travaille pas et qui a deux enfants, recevait chaque année une allocation familiale de : 18 000 francs s'il est artisan, détaillant ou médecin ; 45 000 francs s'il est exploitant agricole ; 94 200 francs s'il est cotisant de la Sécurité sociale ou mineur ; 106 000 francs s'il est cheminot et 111 000 francs s'il est fonctionnaire. Le cotisant à la Sécurité sociale aura, à soixante ans, une retraite de 52 800 francs moyennant une retenue annuelle de 14 800 francs et le personnel de la Sécurité sociale aura une retraite de 200 000 francs moyennant une retenue annuelle de 28 000 francs. De telles inégalités sont effarantes, et on conviendra qu'il y a beaucoup à faire dans la refonte d'une institution dont l'objectif est essentiellement louable, mais dont il serait hypocrite de prétendre qu'elle est intangible.

Des réformes indispensables doivent donc assainir les parties malades d'une économie par ailleurs vigoureuse. Cette remise en place, à laquelle le Gouvernement s'est déjà énergiquement attaché depuis deux ans, doit continuer à s'inspirer uniquement de la volonté de concilier une justice trop souvent oubliée et une efficacité économique sans laquelle les droits les plus beaux restent strictement théoriques.

La faiblesse la plus grande de notre pays est la destruction des circuits normaux de l'épargne. Il est facile d'improviser des réformes spectaculaires, mais c'est le pays qui, ensuite, en paie les conséquences. Les fautes suivent longuement les actes et continuent à se manifester lorsque leurs causes sont d'autant plus oubliées que ceux qui en sont responsables jettent sur elles le plus pudique des voiles. Les problèmes financiers restent encore presque insolubles chez nous en raison de la répugnance de l'épargne à s'investir en placements, répugnance qui n'est plus justifiée étant donné que la politique des derniers gouvernements a montré une réelle connaissance des fondements irremplaçables de l'enrichissement national.

En 1938, le revenu des capitaux (valeurs mobilières et immeubles) représentait 13 p. 100 du revenu total de la France. En 1949, il n'en représentait plus que 4 p. 100. Cette diminution de plus des deux tiers

est la manifestation d'un mal profond autant que d'une absurdité.

Quand on parle du sort misérable qui a été fait aux possédants, on pense à juste titre à l'aspect moral et social qui frappe l'opinion, mais les conséquences économiques sont encore beaucoup plus lourdes et plus graves que l'injustice commise, si douloureuse qu'ait été celle-ci. Le marasme de la Bourse traduit sous une forme brutale — et à laquelle d'ailleurs l'opinion est peu sensible — la lenteur de notre convalescence et l'état de faiblesse financière qui est encore le nôtre. L'indice des actions cotées à la Bourse de Paris qui, sur la base 100 de 1938, valait 1 366 en décembre 1948, était de 1 085 en décembre 1949 et 961 en juillet 1950. Le rendement net des valeurs à revenu fixe, en juillet 1950, s'établit à 6,77 p. 100, taux difficilement supportable pour les emprunteurs.

On sait que le Gouvernement français vient de contracter un emprunt de 225 millions de dollars aux États-Unis. Or, le Trésor n'a pas actuellement besoin de dollars ; aussi, dès qu'il les reçoit, il les vend au Fonds de stabilisation, qui lui remet les 70 milliards de francs français dont il a besoin. Par ailleurs, comme le Fonds de stabilisation n'a pas les francs nécessaires pour acheter les dollars que lui propose le Trésor, il se les fera avancer par la Banque de France. Ce cheminement, compliqué et adroit, illustre des points de vues fort curieux. On doit se féliciter hautement du rétablissement du crédit français, qui nous permet d'emprunter à l'étranger. Mais on doit déplorer que le Trésor puisse emprunter aux États-Unis et ne puisse pas emprunter en France ; on doit le regretter d'autant plus que, ayant besoin de francs et non pas de dollars, le Trésor transforme aussitôt en francs les dollars qu'il a empruntés ; quant au Fonds de stabilisation, comme il reçoit des dollars dont il n'a que faire, il les prête aux États-Unis pour diminuer, par le revenu qu'il en retirera, les intérêts qu'il doit payer. L'opération réédite à peu près celle qui a été effectuée par la S.N.C.F., laquelle n'ayant pas besoin de francs suisses, mais de francs français, a quand même emprunté des francs suisses parce que le marché des capitaux est remarquablement abondant dans ce pays, mais les a aussitôt revendus pour acheter les francs français dont elle avait besoin.

Du point strictement financier, le Trésor dispose d'ailleurs de quantités de ressources plus ou moins indirectes et qu'il peut mettre en œuvre. L'État bénéficie directement, par exemple, de la partie du fonds de roulement national constituée par les avoirs au Service des chèques postaux ; le nombre de comptes particuliers, qui était de sept cent quatre-vingt-deux mille en 1938, dépasse actuellement deux millions cinq cent mille. Les dépôts étaient de 4,1 milliards en 1938, de 180 milliards il y a un an et atteignent 225 milliards fin juillet 1950 ; en six mois, ils se sont accrus de 25 milliards. Un autre élément à ne pas négliger est constitué par les avances que le Trésor a consenties au moyen des biens américains provenant du Plan Marshall ; si certains de ceux-ci ont été payés comptant par les utilisateurs, beaucoup

d'autres ont été prêtés et le Trésor doit toucher des intérêts en attendant le remboursement ; les libéralités américaines ont donc non seulement facilité les échéances passées du Trésor, mais constitué une réserve pour l'avenir. Enfin, on se rappelle que l'État a perçu une part considérable de l'impôt de solidarité nationale, sous forme d'actions qui lui ont été remises par les Sociétés ayant fait des augmentations de capital correspondantes ; il se trouve ainsi propriétaire d'une quantité de valeurs de qualité, qu'il a d'ailleurs confiées à une holding, avec l'intention vraisemblable de vendre les titres de celle-ci dont il n'a visiblement rien à faire et qui devraient être placés dans le public ; la dégradation de l'épargne a été telle que ces opérations bien imaginées n'ont pas pu être conduites à leur terme, mais nous retrouvons là encore une ressource importante que le redressement général doit permettre de réaliser.

La confiance du public est prompte à disparaître et lente à renaître. Sans doute bien des éléments entretiennent-ils les appréhensions et, pour ne parler que des problèmes intérieurs, la turbulence parlementaire, qui remet perpétuellement en cause la stabilité des pouvoirs publics, est exactement faite pour empêcher le retour du calme dans les esprits. Mais ce que l'on doit dire, c'est que la politique suivie par les derniers gouvernements, se succédant malheureusement à un rythme beaucoup trop rapide, s'est inspirée en général et s'inspire d'un souci élevé du bien public ; elle mérite donc de ranimer peu à peu une confiance qui a beaucoup souffert, qui a été traitée avec un mépris insensé, mais qui, aujourd'hui, devrait croître à la mesure du rétablissement général des affaires publiques dans notre pays.

Une économie vigoureuse et purgée de ses kystes, une confiance remettant progressivement en route les circuits normaux de l'épargne sont deux éléments qui permettront à la France d'utiliser les puissantes ressources qu'elle possède. Mais les choses ne peuvent pas aller aussi vite que nous le voudrions et il faut faire face à des besoins immédiats.

Il y a déjà longtemps que nous pensons que le Plan Marshall a obtenu, en ce qui concerne la France, tous les résultats que l'on pouvait en attendre suivant les intentions de ses promoteurs ; un jour prochain, notre pays s'honorerait en déclarant qu'il peut désormais se passer de l'aide économique sans laquelle sa situation au lendemain de la guerre aurait été catastrophique. Mais nous avons toujours fait une distinction entre les deux aspects différents de l'Aide Marshall : nous devons pouvoir nous passer de la contrepartie française des dons américains si nous ne voulons pas nous installer dans un parasitisme inadmissible ; mais il est moins sûr que nous puissions nous passer de l'aide fournie en dollars, quoique la considérable amélioration de la balance des comptes et les derniers événements financiers montrent que, dans l'immédiat, nous avons moins besoin de dollars que certains ne l'avaient cru.

Ce que la France a par contre le droit d'exposer, c'est qu'elle ne peut pas supporter seule le poids de son réarmement en vue d'une défense commune, qui n'est pas la sienne seulement, mais celle de tout l'Occident atlantique dont elle fait partie. Cela est d'autant plus vrai que la défense française déborde singulièrement le sol métropolitain et nous amène à tenir des bastions dispersés, mais dont la possession est du plus haut intérêt pour le maintien d'une paix qui ne doit pas être à la merci d'une agression en quelque point du monde que ce soit.

Le plan français peut précisément concilier ces divers points de vue. La France, faisant elle-même l'effort maximum et courageux qu'il n'est pas question d'esquiver, a le droit de recevoir des États-Unis un appui, précis dans son objectif comme dans son montant, qui lui permettrait d'exécuter sans défaillance le programme que sa position géographique particulière lui impose d'assumer. Si nous obtenons des dollars (dont nous avons besoin en tout état de cause pour le maintien du courant normal des échanges) et que nous les transformions en francs français applicables aux dépenses militaires internes de notre budget, nous aurons répondu aux deux exigences fondamentales de notre situation, tant du point de vue de la stabilité de notre monnaie que de l'équilibre de notre budget.

Il serait prématuré d'étudier les formes sous lesquelles peut se manifester le financement, par l'extérieur, de certaines dépenses militaires intérieures françaises, comme cela nous paraît inévitable. Il est possible qu'un emprunt doive être lancé à cette occasion, et il pourrait être assorti d'une garantie de change. Peut-être serait-ce là le moyen de vaincre l'hésitation d'une épargne par trop, réticente et on trouverait aisément dans des formules de cet ordre les moyens d'utiliser au maximum les ressources de chaque pays, appuyées par la puissance financière américaine. L'important est que chacun ait conscience de ce qui est la vérité, c'est-à-dire de l'incontestable aptitude des nations atlantiques à assurer leur défense si elles le veulent bien.

Rien n'est plus absurde que le complexe d'infériorité et de découragement de la part de pays qui sont à tous les points de vue à la tête de la richesse économique et du progrès social, c'est-à-dire finalement de la puissance. Charles Morgan, ce grand idéaliste passionné de la paix, vient tout récemment de porter le jugement le plus objectif sur l'évolution de notre monde quand il a déploré que l'Occident libéral ait provisoirement perdu la volonté de maintenir sa propre défense. « *Il ne se sert pas de sa force pour se protéger*, dit-il, *mais il s'asseoit, désarme et joue la carte du confort, du sentiment et de la droiture.* » Le réveil est dur pour ceux qui espéraient avoir écarté à tout jamais, et sans effort, les menaces de la violence ; mais prétendre que ce sont les moyens qui font défaut au monde de la liberté pour se défendre, ce serait ajouter, à la paresse, le mensonge.

ED. GISCARD D'ESTAING

LES MAILLES DU FILET

(JOURNAL ÉCRIT A BUCAREST)

22 *février* 1948. — Je vais avec Giovanni, pour la première fois, à la préfecture de police, service du contrôle des étrangers, pour présenter ma demande d'inscription dans le dossier de mon mari.

Giovanni est vert. Moi jaune. Je dois serrer mes dents pour qu'elles ne claquent pas. Il suffit que je rencontre quelqu'un qui me reconnaisse, tout est fichu. Le va-et-vient de la préfecture est inimaginable. Ceci sans parler des agents secrets et pas secrets qui circulent de tous côtés... Giovanni, qui a fait des stages au service du contrôle des étrangers — il devait s'y présenter tous les trois mois — connaît le chemin. Il monte des escaliers. Je le suis, muette. Devant la porte du commissaire en chef, des gens attendent. Trois couples de jeunes mariés et quelques hommes. Des Bulgares, un Turc, deux Français. Notre tour vient enfin. On nous fait entrer dans le bureau du camarade Salomon, commissaire en chef. C'est un homme de haute taille, à cheveux blancs, l'allure d'un honnête commerçant. Il nous prie de nous asseoir, nous regarde sans parler. Nous avons pris tous les trois l'air endormi et distrait du chat

RÉSUMÉ DU TEXTE PUBLIÉ DANS LA PRÉCÉDENTE LIVRAISON. — *L'héroïne de ce récit, un écrivain roumain qui avait d'abord éprouvé de la sympathie pour le communisme, change radicalement d'opinion quelques semaines après l'occupation de son pays par les Russes. Si radicalement qu'elle divorce (divorce plus qu'amiable) et tente d'épouser un jeune Italien, Giovanni, et cela uniquement dans l'espoir d'échapper à l'enfer soviétique et de gagner l'Europe occidentale. Ce mariage, qui lui coûte* 80 000 *lei (il y avait en* 1947-1948 *une vraie bourse aux mariages étrangers à Bucarest), finit par être célébré après d'innombrables difficultés. Mais le couple ne réussit pourtant pas à partir pour l'étranger, les autorités soviétiques multipliant les obstacles. La jeune femme, au cours de sa longue attente, note les transformations de la Roumanie où la domination russe s'exerce chaque jour plus tyrannique, tandis que les arrestations et les exécutions se multiplient.*

qui fait mine de suivre le vol des mouches tout en restant tapi près du trou de la souris...

— C'est un mariage tout récent, n'est-ce pas? demande d'un air indifférent M. Salomon.

— Oui, dit Giovanni, affectant lui aussi le détachement. Oui j'ai dit à ma femme : « Puisqu'on est ensemble depuis deux ans, il n'y a pas de raison pour ne pas légaliser notre situation... Les temps sont difficiles et si le consulat s'avise de m'appeler et de m'envoyer en Italie pour mon service militaire, je ne veux pas que les voisins disent que je t'ai laissée tomber... »

C'est moi (on n'est pas une romancière pour rien!) qui ai appris à Giovanni sa leçon et cela dans ses moindres détails. J'ai choisi, pour rendre plausible notre petite histoire de mariage, les motifs les plus banaux, les plus simples, des motifs si bêtes, si petit-bourgeois, que jamais personne n'y trouvera à redire... Des motifs qui n'éveilleront tout au plus que l'espèce de sympathie que ressentent les gens pour ceux qui leur donnent l'impression d'être infiniment plus bêtes qu'eux-mêmes. Je joue un jeu psychologique avec les gens de la police. L'enjeu est ma liberté.

— Ah! dit Salomon, vous êtes... hum... mariés depuis deux ans?...

— Oui, monsieur le chef, dit Giovanni. Je travaillais à l'époque à faire des réparations, j'étais contremaître dans une entreprise qui...

— Oui, oui — je le coupe — c'est alors que j'ai déménagé et que j'ai eu un sacré boulot pour économiser trois mois de loyer ; vous savez, c'est dur pour quelqu'un qui donne des leçons à la semaine, mais j'avais déménagé parce que Giovanni ne pouvait pas venir habiter chez moi... Mon ancienne chambre meublée faisait partie de l'appartement d'une vieille fille très pieuse, monsieur le commissaire, et qui ne comprenait pas qu'on puisse avoir un ami. Vous savez comment elles sont, ces vieilles filles? Elles fourrent leur nez partout, elles veulent tout savoir. Vous vous imaginez le scandale qu'elle aurait fait si un homme était venu dormir chez moi... Et la nuit par-dessus le marché... Alors j'ai dit à Giovanni...

Je parle aussi vite et tout autant que la vieille fille, imaginaire, que j'ai inventée. Ennuyé, le commissaire me fait signe de me taire, appuie sur un bouton. Un petit jeune homme à cheveux noirs et huilés, aux yeux bridés et à la peau jaune, un vrai kalmouk, paraît.

— Voilà votre commissaire, le camarade Siposh, c'est lui qui s'occupera de vous. Suivez-le.

Nous sortons à la queue-leu-leu. Siposh longe les couloirs sans se retourner pour voir si nous le suivons.

— Il me fait une drôle d'impression, me glisse Giovanni, ce zigoto-là avec sa gueule de bébé et son air malin. Ça doit être un Magyar. Il ressemble à Charlie Chan.

— N'oubliez surtout pas, si l'on vous questionne au sujet de la différence d'âge, de dire ce que je vous ai appris.

Juste à ce moment, Siposh tourne son visage vers nous. Nous nous taisons.

Le premier interrogatoire a lieu dans une grande salle partagée en deux par une espèce de barrière, percée de portillons. Le commissaire me dit de m'asseoir au fond de la salle, il ouvre un portillon et emmène Giovanni à l'autre bout. Je m'assieds sur un banc. Je joins les mains. J'essaie de prier... Je supplie Dieu de nous aider... Je n'ai pas peur pour moi, je sens que je suis de taille à jouer le jeu. Mais j'ai peur d'une bévue de Giovanni. Il est très peureux. Mais je lui ai tant de fois expliqué le jeu, répété les questions et les réponses, que j'avais apprises par celles de mes connaissances qui ont fait le même genre de mariage que moi, que j'espère...

J'ai su depuis que Siposh avait tout simplement contrôlé les papiers de Giovanni, s'efforçant de découvrir un faux ou une date inexacte. Puis Giovanni vient prendre ma place, il me susurre : « Formalités ». Je traverse la salle à mon tour, m'assieds sur la chaise devant la table du commissaire. Il roule un crayon rouge entre ses doigts. Il est absorbé par ses pensées... Pour prendre contenance, moi, je regarde par la fenêtre...

Busquement il interroge :

— Pourquoi avez-vous épousé cet homme?

— Drôle de question!... Et vous, pourquoi avez-vous épousé votre femme?

— Je ne suis pas marié. Et la question n'est pas drôle du tout... Répondez!

— Pour ne pas être seule dans la vie... Je suis orpheline...

— Un homme plus jeune que vous de dix ans!

Je le regarde bien dans les yeux et je glisse comme une indécence :

— Justement pour ça!

Ça lui coupe le souffle. Il me regarde, éberlué, puis méfiant :

— Que voulez-vous dire?

— Que je tiens à avoir un homme dans mon lit! Est-ce défendu?

— Non, naturellement, mais...

— Vous voyez bien, monsieur le commissaire...

— Ça va. Retournez dans votre coin et dites à votre mari qu'il vienne.

Passant devant Giovanni je chuchote très vite, sans remuer les lèvres :

— Le vieux programme...

Giovanni revient. C'est de nouveau mon tour. Le commissaire se tait longuement, fait des signes cabalistiques avec son crayon, puis lance :

— Quelle est votre profession?

— Je n'en ai pas!

— De quoi vivez-vous?

— De ce que gagne mon mari!

— Il est chômeur.

— Actuellement, oui, mais avant il gagnait...

— De quoi vivez-vous actuellement? Des revenus de votre dot?

Je lui ris au nez. Lui me regarde sans sourire.

— Vous savez fort bien, commissaire, que nous sommes entretenus par l'Assistance sociale du Consulat.

— Combien vous donne-t-elle?

— Le consulat nous paye notre loyer, en sus mille lei par mois et des aliments...

— Bon. Et avant?

— Avant, je donnais des leçons... Je parle le russe... J'enseignais le russe et le français.

— Donnez-moi l'adresse de vos élèves...

— Je n'en ai qu'un seul à présent... Je donne un nom.

— Quelle instruction avez-vous reçue?

— J'ai fait mes études secondaires...

Je fais fi maintenant de ma licence ès lettres. Je refoule dans l'oubli mes cours de la Sorbonne...

— Vous allez signer votre déclaration?

— Avec plaisir.

Je signe...

Lorsque nous sortons, après cette première prise de contact avec la police, ma chemise colle à mon corps et mes mains tremblent. Giovanni sifflote... On les a eus tout de même! La vie est belle...

2 *mars*. — Ce n'est qu'après la guerre, après les deux années consécutives de sécheresse et lorsqu'il fallut payer les réparations, car les Russes ne badinaient pas sur ce chapitre, lorsqu'il fallut rendre effectivement non seulement des wagons, mais des trains entiers, chargés de céréales, de bétail, de chevaux, de tracteurs, lorsque chaque « propriétaire illicite » de biens meubles soviétiques fut forcé de les déclarer et de les rendre, ce n'est qu'alors que les Roumains se rendirent compte qu'une guerre perdue n'a rien d'agréable... Mais ce n'était rien, encore. On vivait d'illusions, les affaires reprenaient, les fabriques se remettaient à travailler à plein rendement. Les gens réparaient leurs demeures, remplaçaient les parois trouées par les bombes par de bons murs tout neufs. Myopes et optimistes, les négociants et les industriels croyaient à la reprise des relations économiques avec l'Ouest. Le Parti affirmait que les réformes sociales respecteraient l'initiative privée... On commençait les pourparlers avec la Belgique, l'Angleterre et la Suisse, avec la Palestine et la Turquie... Certes, une année durant, on put espérer une reprise... Quelques spéculateurs réussirent à amasser des sommes fantastiques. Ils achetaient de l'or, le faisaient filer à l'étranger. Le louis d'or, le dollar, la livre, montèrent toujours plus haut... et l'inflation commença. Le Parti l'avait préparée... il avait misé dessus... sans risque.

Oui, j'ai payé le kilo de beurre 100 000, puis 200 000 puis 300 000 lei. Je l'ai payé aussi avec un billet d'un million... J'ai payé mon kilo de pommes de terre 300 000 et mon pain... toujours 20 francs! car c'était une ration journalière. En fin de compte, l'argent était devenu un mythe. Il n'y avait plus que du papier... L'argent se gagnait facilement, se dépensait plus facilement encore. Les fonctionnaires dont on n'avait pas ajusté les salaires en fonction de l'inflation, souffraient énormément. Les paysans seuls étaient vraiment riches... Ils thésaurisaient le papier, entassaient les billets de banque dans des sacs. Le Gouvernement décida de stabiliser le leu. L'opération fut planifiée et conçue par l'économiste soviétique Varga. Le secret absolu fut gardé quant à la date et aux modalités de l'opération. Deux ou trois jours avant la parution du décret-loi, des rumeurs étranges circulèrent. Par un coup de baguette magique, les marchandises disparurent. Vides les vitrines, vides les magasins. Seules les boîtes de nuit et les auberges ne désemplissaient pas. Les estaminets bourdonnaient de voix, de chansons. Une atmosphère d'orgie, de fin du monde, de fièvre, régnait dans la capitale. Ramassée sur elle-même et muette, la province, tapie au fond de ses maisons aux rideaux bien tirés, haletait d'épouvante. Seuls, les paysans, muets et méfiants, espéraient que leurs matelas bourrés de billets verts les sauveraient de la ruine. Le 15 août 1947, le décret-loi parut. Il était draconien. Chaque habitant du pays n'avait droit qu'à 3 millions de lei. Il devait les échanger contre 150 lei nouveaux, pas même de quoi se payer une course en taxi! Des fortunes s'effondrèrent. Des entreprises croulèrent, comme des châteaux de cartes. Des malins réussirent toutefois à faire de bonnes affaires. Ils ne payèrent plus leurs dettes... Les entreprises commerciales et industrielles reçurent de l'argent au compte-gouttes, sur présentation de leurs feuilles de paye aux guichets de la Banque de l'État. Les cultivateurs eurent droit à 5 millions, c'est-à-dire 250 lei. Et ce fut tout. Des sacs remplis de billets furent vidés dans les fosses d'aisances. Sur le terrain vague devant ma maison, j'ai vu arriver un soir, deux petits vieux. Ils déposèrent dans un creux des liasses de millions et tout en gémissant et en larmoyant, ils y mirent le feu. Les millions brûlèrent comme autant de feuilles mortes... Du jour au lendemain tout le monde fut pauvre.

La production tomba de 20 p. 100 puis de 40 p. 100... malgré les statistiques. Car les statistiques faisaient état des anciens chiffres officiels, négligeant la totalité de la production, dont la proportion la plus importante, réservée à la vente libre, était écoulée au marché noir. Les ouvriers gagnèrent moins. Ils durent travailler plus : dix et onze heures par jour. On leur supprima le paiement des heures supplémentaires, des primes de salaires, des bonifications. Ils n'osèrent même pas protester. Car le Comité central de la Confédération générale du Travail avait décidé, à la majorité absolue, que le droit de grève devait être supprimé dans un Etat gouverné par le peuple lui-même!

Les ouvriers — cela peut paraître paradoxal — se mirent à regretter le temps du patronat! Naturellement ils avaient acquis une conscience plus nette de la suprématie de leur classe... Ils étaient tout fiers d'être des prolétaires... mais leurs ventres criaient famine... Des cheminots grognèrent, posèrent des questions embarrassantes aux secrétaires de leurs cellules, au président de leurs syndicats. On les brusqua... Certaines explications ne les satisfirent point. Et c'est ainsi que, parmi eux, l'idée du sabotage naquit un jour. Les vols dans les usines et les fabriques augmentèrent de façon inquiétante. Des dépôts de marchandises brûlèrent en une nuit... Quelques trains déraillèrent. Et un Parlement de marionnettes épouvantées vota à l'unanimité, sur la proposition d'un groupe communiste, la loi martiale du travail... On punissait de peines variant entre trois et quinze ans de prison tous les ouvriers surpris en flagrant délit de vol ou de sabotage...

Toujours pas de matières premières. La Russie n'envoie que du coton pré-fabriqué. Il faut donc le tisser, mais aussi le teindre. Presque plus de colorant, qui nous venait surtout d'Allemagne. Plus de produits pharmaceutiques, plus de pièces de rechange, plus de livres nouveaux... Devant les rayons vides de leurs magasins, les commerçants maigrissent à vue d'œil. Dans leurs cabinets déserts, les avocats et les médecins se demandent ce qu'ils vont manger le lendemain. On n'a plus d'argent. Ceux qui en ont encore, la nuit, tremblent de peur. Car la brigade économique se livre à des « inspections » inopinées. Tout possesseur d'or, de devises étrangères et même de bijoux précieux est tenu de les déclarer à la Banque nationale. S'il ne le fait pas et si une perquisition à son domicile est fructueuse, il est arrêté, jugé et condamné et l'argent est confisqué. Les indicateurs, les dénonciateurs et les agents ont droit à 30 p. 100 des biens saisis. C'est ainsi que se crée une nouvelle profession fort lucrative, celle d'indicateur de la brigade économique.

Privés de leurs revenus, du jour au lendemain, les gens, hébétés et muets, passent d'un désespoir mortel à une résignation lasse. Ils se mettent à faire de la brocante. Ils vendent tout ce qu'ils ont chez eux. Des boutiques d' « objets consignés » surgissent comme des champignons après la pluie. On y trouve de tout, des souliers à semelles de crêpe, des binocles à étuis de nacre, des Leica, de l'argenterie, des porcelaines de Chine, des parfums de Paris, des perles grises, des irrigateurs, des fourrures, des émaux. De vulgaires miroirs de chambres de bonnes se vendent aussi cher que de merveilleuses vieilles miniatures sur ivoire. Des glaces vénitiennes viennent orner les logis des « responsables politiques » et des secrétaires de cellules. Ceci me rappelle que pendant la guerre contre l'U.R.S.S. chaque adjudant, chaque caporal, ramenait à sa femme des trophées du même genre, le butin des provinces conquises, de vieux pianos, des machines à coudre, mais en premier lieu, un manteau d'astrakan pour la bourgeoise, un manteau que le sergent, le caporal, le sous-off avait volé à Odessa, à Kiev ou à Czernowitz...

6 *mars*. — Je me rends à la mairie avec Giovanni afin de retirer le troisième certificat de mariage dont j'ai besoin pour la police. Dans le cabinet du secrétaire, il y a déjà cinq ou six couples venus dans ce même but. Des jeunes filles en manteau de fourrure se serrent contre de vieux maçons aux habits râpés. Une grosse commerçante en manteau d'astrakan, de gros diamants sertis de platine aux oreilles, se cramponne d'un air autoritaire au bras d'un petit gringalet en chapeau melon, l'air tout à fait dépaysé à cause de son couvre-chef. Cette cohue me rappelle étrangement un film de Sacha Guitry dont j'ai oublié le nom. Elvire Popesco y jouait le rôle d'une riche étrangère qui cherchait un mari citoyen français. Je n'aurais jamais pensé que je jouerais un rôle analogue dans la réalité. C'est que la foire aux mariages continue, malgré les risques et malgré les prix qui montent. N'importe quel homme, pourvu qu'il soit citoyen étranger, veuf, célibataire ou divorcé, peut faire fortune sans travailler. Des avocates épousent des peintres en bâtiment, de riches bourgeoises de petits voyous. Des actrices, des maçons. Qu'importe l'apparence, l'âge ou la profession du mari. Le mieux naturellement c'est lorsqu'il est vieux et malade et qu'il a un pied dans la tombe... car l'épouse officielle et blanche espère que la mort prochaine du mari lui épargnera les frais de divorce! Giovanni et moi, nous nous regardons, un petit sourire complice au coin de la bouche. Nous sommes les seuls qui n'avons commis aucune gaffe. Nous sommes tous les deux habillés très modestement. Nous sommes presque de la même taille et nous paraissons du même âge. C'est Giovanni qui parle et moi qui me tais. Et nous avons, en plus, lorsqu'on nous regarde, une attitude parfaitement naturelle, celle d'un jeune couple fort épris...

11 *mars*. — Un article de René Maublanc dans *Les Lettres Françaises* sur le coup d'État de Prague. Sa naïveté me déconcerte. Les communistes français sont-ils vraiment aussi bêtes qu'ils le laissent croire? Maublanc affirme que la réaction préparait un coup d'état et que seuls les délégués syndicaux ont sauvé la démocratie... Vraiment cela ne vaut pas la peine de vivre en France pour débiter de pareilles sornettes, qu'ici nous sommes bien obligés de faire semblant de prendre au sérieux!

26 *mai*. — De nouveau des arrestations sans fin. On ignore tout du sort réservé à l'ancien ministre de la Justice. Lui et sa femme ont tout simplement disparu comme s'ils avaient été enlevés dans les airs par un tapis volant. Une femme peintre, amie du ménage, a été arrêtée avec eux. Toutes sortes de bruits circulent. Les uns affirment qu'ils ont déjà été remis à Moscou afin d'être jugés par le Kominform... tandis que d'autres affirment qu'ils sont fusillés, que la famille de l'épouse du ministre a reçu le paquet de vêtements... ce qui signifie que là où elle se trouve, maintenant, cette jeune femme n'a plus besoin de se vêtir.

On parle un peu partout de la disgrâce du principal secrétaire général du Comité central, Gheorghiu-Dej. La discorde règne en plein Comité

central. Les dirigeants communistes s'espionnent réciproquement, se jouent de sales tours, se surveillent... On prétend qu'une des causes de la discorde qui règne entre Dej et Anna Pauker, et à laquelle prend part le Hongrois Luca, est le problème de l'union avec l'U.R.S.S. Anna Pauker n'aura de cesse tant que le rattachement de la Roumanie n'aura pas eu lieu, car elle ne souhaite rien tant que l'intégration! Dej est contre. Son opinion a prévalu, non parce que l'état d'esprit du peuple y est foncièrement opposé, mais parce que les dirigeants du Comité central de l'U.R.S.S. n'ont pas jugé le moment opportun! Ils ne veulent plus effrayer inutilement l'étranger...

3 *juin.* — Cette fois-ci, c'est un agent en civil qui est venu nous chercher, Giovanni et moi. Il nous emmène, comme des voleurs à la tire, pris en flagrant délit, à la Préfecture. C'est toujours le petit Siposh, jaune, malfaisant, luisant de graisse et de brillantine, qui nous interroge. La sempiternelle phrase revient à tout bout de champ : « Combien avons-nous payé et respectivement encaissé pour ce mariage ? » Sur un signe de Siposh on m'emmène. On me fait entrer dans un bureau inconnu. Un officier, du service des Renseignements de l'Intérieur, vêtu de l'uniforme gris à liseré rouge, qui ressemble tant à celui des officiers de la N. K. W. D. de Beria, est assis devant une table. Un dossier — j'y reconnais ma photo — est ouvert devant lui. Il fait semblant de ne pas m'avoir vue entrer et paraît plongé dans sa lecture. Je sens mollir mes genoux et je tâche de rassembler mes idées. Je sais que le grand danger pour moi c'est que la police découvre mon identité littéraire. La petite dame Rimondi, née Untel... épouse d'un citoyen italien, actuellement chômeur, qui a déclaré : 1° n'avoir pas poussé mes études au-delà du lycée ; 2° avoir vécu en donnant des leçons de russe ; 3° n'avoir jamais exercé d'autres professions, n'est rien de moins que la romancière Untel, doit être punie par dix ans de prison, prévus dans les cas de franchissement clandestin de la frontière par le Code pénal, article...

J'attends que l'officier lève la tête et commence ce réquisitoire. J'ai peur comme l'assassin qui joue sa tête. Enfin on ne me pose que des questions banales.

Devant la porte de la Préfecture, Giovanni m'attend, vert d'inquiétude, tout en se rongeant les ongles.

— Alors ? Ils savent ?

— Non, ils ne savent pas !

— Moi, on m'a menacé de nouveau d'internement... mais je n'ai rien dit.

Un peu en retrait, un homme nous surveille, Giovanni me prend par la taille et nous marchons ainsi, sans nous presser. L'homme nous suit. Devant une fleuriste nous nous arrêtons et Giovanni m'achète une tulipe. Je la presse amoureusement contre mon cœur. Le « suiveur » sera content !

9 *juin.* — On dit qu'une discussion orageuse a eu lieu entre Anna Pauker et le secrétaire général du Parti, Dej, à cause de la proposition qui a été faite par la première, d'établir les listes de déportation de cent mille intellectuels. On devait les déporter en Russie sous le fallacieux prétexte d'en faire des spécialistes de l'art, de la technique, de la justice et de l'agriculture soviétiques. En réalité, pour « purger » un peu l'atmosphère. Dans le nombre des futurs déportés figurent d'anciens députés, des ministres, des écrivains, des journalistes, des peintres, des musiciens, des acteurs « réactionnaires ». On dit que les anciens magistrats et les avocats exclus du barreau par les communistes (des trois mille inscrits au barreau à Bucarest, quatre cents ont été jugés assez démocrates pour y rester...) ainsi que quelques hauts fonctionnaires des différents ministères « nettoyés » par les nouveaux titulaires, seront déportés, au titre d'intellectuels! Les conditions de la déportation ne seraient en rien différentes de celles qui ont été appliquées lors de la déportation des juifs en Ukraine, au début de la guerre... A ce qu'il paraît, trois membres du Comité central se seraient opposés à cette mesure. Un sursis... Pour combien de temps encore? Les camps de concentration, le travail volontaire, c'est-à-dire celui qu'on est *obligé* de faire « volontairement », figurent dans les plans établis pour 1949.

30 *juin.* — Depuis trois jours c'est un défilé ininterrompu d'inconnus dans la maison. J'ouvre chaque fois la porte, et je traverse les trois pièces de mon appartement en montrant à toutes sortes de gens ma salle de bains, ma cuisine, mes deux terrasses. Ce sont tous des acquéreurs éventuels pour l'appartement de mon amie. On dit que la nouvelle loi d'expropriation urbaine garantira à chaque citoyen le droit d'avoir un appartement. Comme chaque bruit lancé par le Parti, celui-ci cause une énorme sensation et inspire confiance. Les intermédiaires viennent me voir soir et matin. Mon amie m'a chargée de la représenter. Enfin l'affaire est dans le sac. Quant à moi, une fois encore je dois déménager. Pour aller où? J'en parle avec Jo. Impossible que j'aille habiter avec lui chez sa mère, la police ne doit pas savoir que Jo est mon mari. Du reste je ne veux pas leur faire courir de danger. Nous ne pouvons louer aucun appartement, ni même une chambre d'hôtel, car il faut que Giovanni habite avec nous. Nous n'avons pas d'argent. Désespérée je vais voir la mère économe de Notre-Dame de Sion, elle m'offre de venir habiter une chambre de l'internat, libre pendant les vacances. Après on verra. Quant à Giovanni, je réussis à l'installer dans le dortoir commun de l'assistance du Consulat italien, et je lui donne une somme suffisante pour vivre.

9 *juillet.* — Demain, il y aura une semaine que j'habite cette chambre octogonale aux quatre fenêtres en ogive, de l'internat Notre-Dame de Sion. C'est un vieux petit hôtel, aux parquets de chêne en losanges, scrupuleusement frottés et cirés par les religieuses. On y respire un calme grave,

légèrement moisi. Une vague odeur de couvent, de jeunes filles rieuses qui se lavent mal, de poussière et de soleil chauffant des vitres trop peu ouvertes. Ma chambre est tapissée de papier vert foncé à grandes roses d'or. Dans un coin se dissimulent un lavabo en fer, un seau et un broc, le tout pudiquement caché derrière un paravent de cretonne rose. Ici on n'a pas le droit de recevoir de visites. Il faut descendre au parloir.

Toutes les portes sont fermées à huit heures. Mais j'ai ma radio et chaque matin, à six heures, je me lève et je traverse le grand jardin, pour aller assister à la messe. Je me sens bien. Et même merveilleusement bien. Souvent je rêve de demeurer ici toute ma vie, de me promener le soir, le long des plates-bandes du potager, à pas menus, en égrenant un chapelet, vêtue de noir comme les religieuses. Une merveilleuse tranquillité règne dans ce jardin enclos de murs très hauts. Rester là, oubliée, sereine...

26 *juillet*. — Des agents sont venus hier à ma recherche. Ils ont sonné à la porte du couvent. Ils n'ont pu que franchir le seuil du parloir. J'étais dans ma chambre, mais comme les religieuses craignaient qu'on ne vienne m'arrêter, elles ont toutes affirmé, d'un commun accord, mais sans consultation préalable, que j'étais sortie en ville. Elles ont répondu à un tas de questions. Elles mentaient, elles me protégeaient de leurs mensonges. La sœur portière, la mère économe, d'autres encore. Les agents sont partis en laissant un billet qui m'enjoignait de me rendre le soir même, cette fois non plus à la préfecture, mais au deuxième bureau du ministère de l'Intérieur.

J'ai attendu le lendemain matin, afin d'y aller avec Giovanni. Malgré mon inquiétude, j'ai pu dormir, car au-dessus de mon petit lit de fer, sur le mur tapissé de papier vert à roses d'or, il y avait un banal, un horrible crucifix en bois sur lequel un Christ en cuivre agonisait. En rêve, je montais un escalier sans fin. Il y avait la souffrance, l'angoisse, la peur sur chacune de ces marches. Mais au fur et à mesure que je montais, j'éprouvais une absolue certitude. Lumière ou ténèbres? Je savais que derrière la dernière porte, sur la plus haute marche, un ange terrible et merveilleux m'attendait.

Au matin, la mère économe est venue m'apporter du lait. Une autre bonne sœur, une petite médaille. Elle existe encore, la solidarité humaine! Elle joue comme un ressort invisible que presse le doigt de Dieu dans les cœurs purs.

On nous a fait attendre deux heures sur un banc, Giovanni et moi. C'était au troisième étage de l'immeuble de la Sûreté. Service secret de renseignements. Combien en existe-t-il au juste? Comme des cercles concentriques qui vont se rapetissant vers le centre, ces services de renseignements finissent tous dans le cercle restreint du bureau du Comité central. Il y a le premier, l'officiel, dénommé « Police d'État » et à présent aussi « Milice populaire », dont les agents portent des uniformes pareils

à ceux de la N. K. V. D. Le second, c'est la Sûreté, l'affreuse « Sigurantza ». Le troisième, les services secrets du Ministère de l'Intérieur. Puis c'est le bureau spécial de la Présidence du Conseil, puis le S. S. du Ministère de la Guerre, puis la Commission d'enquête qui tient de l'Intérieur, de la Guerre et du Deuxième Bureau, enfin le Comité central, bureau des dossiers, le point central d'où partent les directives. Tous ces services tournent à plein rendement comme les cercles entre-croisés d'une machine à battre les blancs d'œufs en neige. Je saute à travers ces cercles successifs comme un tigre apprivoisé à travers les cerceaux de flamme rangés autour d'une piste de cirque. Encore un, encore un, un autre encore.

J'entraîne le pauvre Giovanni muet et hébété à ma suite.

Il est là, sur ce banc, qui fume et claque des dents. Pour le distraire et pour lui remonter le moral, afin qu'il ne flanche pas pendant l'interrogatoire, je me mets à lui raconter des anecdotes obscènes. Pour ce garçon qui ne pense qu'à la bagatelle, c'est le meilleur remède. J'arrive à le faire rire. On vient nous chercher et on nous introduit dans une grande pièce claire.

Deux civils, des visages quelconques, assis à deux tables se faisaient face. Prise entre le feu roulant de leurs questions, j'étais comme une accusée entre deux juges d'instruction. A un moment donné nous entendîmes un cri perçant, puis le crépitement d'une mitrailleuse. Giovanni blémit et sursauta :

— Ce ne sont que des exercices, dit l'un des civils, n'ayez pas peur... Si votre mariage n'est pas fictif, vous n'avez rien à craindre... Du reste votre femme est plus courageuse que vous!...

— Parce que j'ai la conscience tranquille, ai-je répondu.

Et je me disais en moi-même que s'il me demandait maintenant pourquoi j'ai caché mon identité d'écrivain, je lui répondrais que c'est uniquement parce que je la considérais comme dénuée d'importance, appartenant irrémédiablement au passé...

— Alors, vous voulez partir?

— Non, non, nous le voulons pas! cria Giovanni, mais si ma femme continue à être aussi malade, il lui faudra regagner le Sud.

— Avez-vous des certificats médicaux?

— Non. Ils coûtent trop cher.

— Il faudra vous en procurer à votre Consulat, et puis ne l'oubliez pas, la Commission médicale du ministère de l'Intérieur examinera votre femme pour contrôler leur bien-fondé... Vous êtes libres.

Nous sortons dignement. Mon cœur bat à se rompre. J'ai peur que ce ne soit qu'une fausse sortie, qu'un agent vienne nous relancer, nous ramener et nous enfermer, comme cela s'est produit dans plusieurs autres cas que je connais et où la femme n'avait pas « mon passé »...

Tandis que nous descendons les escaliers de ces trois étages qui n'en finissent plus, un petit groupe monte lentement. Deux soldats, un civil. Mon regard se pose un instant sur leurs visages. Le civil, la face

tuméfiée, un œil gonflé, la lèvre fendue, la chemise tachée de sang. Les soldats ont le visage de bois, des mannequins. Je pense que je vais m'évanouir. Je m'arrête un instant. Le policier m'interpelle : « Grouillez-vous ! Sinon vous y passerez aussi... »

2 *août*. — Echauffourées sanglantes dans un village à cent kilomètres de Bucarest. Elles ont été causées par... Mais l'histoire, pour être comprise, doit commencer par le commencement. Donc... des agitateurs avaient été envoyés par l'organisation du Parti, section propagande rurale, au village, ainsi que cela se fait chaque dimanche dans les moindres bourgades du pays, afin de relever le niveau idéologique de la classe paysanne et de lui exposer les avantages de la collectivisation des terres. Le village dont je parle était un tout petit hameau de huit cents familles et qui jusqu'alors n'avait en rien attiré l'attention de qui que ce fût. C'est pourquoi la grêle de pierres qui s'abattit tout à coup sur les conférenciers et les autorités assises sur l'estrade improvisée au milieu de la cour de la mairie, répandit la panique.

— Rentrez chez vous, collectivisez vos femmes ! hurlaient les paysans.

La délégation battit en retraite. Les paysans, enhardis, s'élancèrent derrière elle. Les délégués se barricadèrent dans la mairie. Les vitres volèrent en éclats. De jeunes athlètes paysans escaladèrent le rebord des croisées et administrèrent aux camarades de la ville une raclée mémorable. Les délégués hurlaient comme des écorchés. Ils croyaient leur dernière heure venue. Ce n'est que grâce à l'intervention de vieux paysans circonspects et matois que les délégués s'en tirèrent avec des yeux pochés, des nez en sang et des bleus sur toute les parties du corps.

Après ce premier acte mouvementé, baissons le rideau sur les délibérations du Comité central. Elles se déroulèrent derrière les portes closes du vaste palais de l'allée Alexandre dans le silence et le mystère. Le Parti décida de laver l'injure dans le sang. Un groupe de choc de deux cents délégués, y compris l'escouade musicale — un ensemble « danses et chants » — et des policiers en civil, fut expédié le dimanche suivant sur les lieux du désastre. Les acteurs syndiqués firent de leur mieux. Les acteurs bénévoles se taisaient. Vint l'heure des propos sérieux. Le conférencier claquait des dents et ses adjoints souffraient de crampes. Dévoués au Parti, ils montèrent à la tribune. Des forces de police faisaient, entre temps, une entrée silencieuse dans le village et en occupaient les issues stratégiques. Le conférencier parla d'une voix chevrotante. Des rires fusèrent. Des cris. Puis, en raz de marée, les spectateurs s'élancèrent vers l'estrade, écrasèrent le conférencier sous sa table et l'inondèrent du contenu de la carafe traditionnelle, en la lui cassant par mégarde sur la tête.

Entre temps, la police, armée de matraques de caoutchouc et de pistolets, se mit à faire du zèle. Elle arrêtait tous ceux qui lui tombaient sous la main. Quarante jeunes gens se trouvèrent, menottes au poing, enfermés dans la troisième classe de l'école. Un camion militaire devait

les emmener à la prison. Le procès qu'on leur intenterait suspendait sur leurs têtes la menace du travail forcé et de cinq à vingt ans de bagne. Le calme revint. Les paysans avaient disparu. Les policiers s'épongeaient le front et le maire avait déjà donné l'ordre à l'aubergiste du village de sortir des tables dans la rue et de préparer les bouteilles de vin frais... Entre temps il s'occupait aussi d'établir les listes de noms suspects...

La nuit tombée, des coups de feu éclatèrent, deux gendarmes furent tués, une rafale de mitraillettes pétrifia toute l'escouade qui s'aplatit sous les tables, des vitres dégringolèrent, déjà le vitrier du village se frottait les mains et s'empressait d'apporter son concours aux assaillants... Les prisonniers prirent la clé des champs ; quand le calme fut rétabli, les délégués horrifiés constatèrent que les huit pneus des trois camions qui les avaient amenés de la ville, ainsi que ceux des gros camions de police, avaient été tailladés.

4 *août*. — Hier, vers onze heures du matin, la supérieure nous fit appeler et nous réunit toutes, religieuses, novices et laïques, dans la grande salle des fêtes. La Commission chargée de « recevoir » et de « récupérer » pour l'État les écoles des congrégations religieuses était là. Cinq personnes, dont deux femmes. Les trois membres masculins de la Commission, des ouvriers ou des fonctionnaires, paraissaient plutôt gênés et muets. La présidente, par contre, la camarade Samary, était arrogante et rude. C'est une directrice d'école à ce qu'il paraît. Assez jeune, aux environs de la quarantaine, le visage fatigué, intelligent, volontaire. Soignée, mais pas coquette, elle exerçait son autorité avec une satisfaction intense, jamais rassasiée de la faire sentir. Elle adopta envers les religieuses une attitude légèrement ironique, vaguement teintée de compassion. Tout a marché admirablement. On fit l'appel et on contrôla les fiches de toutes les habitantes de la maison. Puis la présidente donna ses ordres. Elle parlait en roumain, une religieuse traduisait au fur et à mesure en français. Chaque religieuse venait déclarer ce qui était son bien propre. Cela fait, les portes furent fermées à clé, les religieuses durent se retirer dans leur cloître sans permission d'en sortir. Puis la Commission s'occupa de la pose des scellés. On alla jusqu'à sceller la huche à pain. On chercha partout le coffre-fort du couvent. Hélas! le Fichet de la mère économe se révéla n'être qu'une vieille boîte de bonbons anglais, en fer-blanc, avec une clé. Une vraie tirelire d'enfants. Les ouvriers lançaient des regards soupçonneux et vigilants tandis qu'on additionnait les billets. Par deux fois, on recompta le misérable trésor de la mère économe.

— Donnez-moi votre clé, fit la présidente et signez ici, car plus tard vous viendrez prétendre qu'il y avait des diamants dans votre sale boîte et qu'ils ont disparu, volés par les représentants du peuple!

Les bonnes sœurs, sans mot dire, pleuraient. La mère supérieure, digne, silencieuse, fière, se tenait à l'écart, laissant à la mère économe et

à la maîtresse des novices le soin de parlementer, de signer, d'élaborer des conditions de vie possibles. La Commission parcourut tout l'immense bâtiment, apposa les scellés sur la cuisine, sur la buanderie, sur la chambre aux provisions. La mère économe protesta :

— Mais nous devons manger aujourd'hui, il faut préparer un repas pour les religieuses et un autre pour les cent enfants indigents du quartier qui viennent chaque jour manger chez nous.

— Aujourd'hui, vous ne mangerez pas, répond la présidente. J'irai prendre les ordres du Ministère de l'Instruction publique.

— Mais vous pouvez téléphoner, dit la mère économe.

— Ces choses-là se traitent dans le cabinet du ministre, répondit fièrement la présidente. Elle téléphona cependant à l'organisation du Parti et réclama l'envoi d'un groupe de choc sous le fallacieux prétexte de parer aux actes de sabotage... Des types louches déambulent dans le préau, le jardin, les couloirs du couvent... Le soir, ils s'installent pour la garde de nuit. Ils vident des litres de rouge, se calent les joues avec du pain et du saucisson et jettent les papiers gras et les reliefs de leur repas sur les planchers astiqués des grandes salles de gymnastique et de danse. Toute la nuit, ils circulent dans le couloir du monastère, où ils n'ont pas le droit de pénétrer et terrifient les jeunes religieuses barricadées derrière leurs portes. La mère économe a pris avec elle, dans sa cellule, les quatre chiens-loups et les y a gardés par prudence toute la nuit. Excités par toutes ces présences étrangères, les loups grondaient et un des officiels avait menacé de les tuer.

Pour nous, les laïques, nous nous trouvons en état d'arrestation. Défense de quitter la maison. Toutes les issues sont gardées. La Commission fouille toutes les chambres. Elle cherche le trésor du couvent qu'elle croit dissimulé dans les bagages personnels de l'une d'entre nous. Je proteste et réclame à la présidente le droit d'aller acheter du pain, car j'ai faim :

— Allez donc en demander à vos amies, les religieuses, me dit-elle méchamment, puisque c'est à elles que vous avez demandé un abri.

10 *août*. — Il y a deux jours que j'ai été mise à la porte de Notre-Dame de Sion sur les ordres des délégués communistes. Giovanni et Jo m'attendaient avec une petite voiture attelée d'un cheval blanc. La Commission m'escorta jusqu'à la sortie, ne perdant pas des yeux mes bagages. On ne me permit pas d'aller dire adieu aux bonnes sœurs. Je sortis dans la rue, le soleil m'aveugla. Où aller? Le cheval, le voiturier, Jo et Giovanni attendaient ma décision. Une amie à laquelle je téléphonai, me dit que justement sa belle-sœur disposait d'une mansarde vide. Moyennant un loyer modique, la dame consentit à me louer son logement.

Je montai sur la voiture et m'assis auprès du cocher. C'était la troisième fois que je déménageais dans l'année. Comme d'habitude, je tenais

mon appareil de radio, mon bien le plus précieux, sur mes genoux. Le cheval s'ébranla dans un grand bruit de fer. Giovanni et Jo s'installèrent derrière moi. Et nous partîmes tous trois à nouveau vers une destination inconnue.

Dimanche 15 *août*. — J'habite un quartier très élégant près de la place de la Victoire au bout de laquelle se dresse la grande masse blanche et sobre du nouveau Palais des Affaires étrangères. C'est le roi Carol II, qui aimait bien faire son petit baron Haussmann, qui avait fait démolir le palais byzantin et baroque des Sturza où logeait à l'époque Titulesco, pour édifier à la place cette énorme bâtisse genre préfecture de Gênes, métissée de *Kanzlei* hitlérienne. Le fascisme eut un style, écrasant sous une apparente sobriété, et il a laissé entre les ruines et les décombres dont il a parsemé sa route, çà et là un peu partout en Europe, quelques vestiges tout aussi laids mais plus utiles. Ce ministère ressemble aussi au Palais des Soviets de Moscou, car le totalitarisme édilitaire est basé sur le même principe : colonnades et centralisation! Je me rappelle que lors de l'entrée en guerre de la Roumanie en 1941, l'ancien maréchal Antonesco avait fait décorer la façade de deux grands panneaux sculptés qui représentaient des héros de l'histoire roumaine entourés des symboles de la conquête moderne. Les chevaliers à panaches, caracolant sur leur palefroi, traversaient des forêts d'étendards à faucilles et marteaux, et l'Ukraine agenouillée, seins nus et cheveux dénoués, leur demandait aide et protection. Après 1944, la façade du ministère redevint blanche et vierge. On se contenta d'orner sa rangée de colonnes d'une aimable guirlande de drapeaux alliés. Anna Pauker, depuis, s'est installée au ministère et a tout de suite senti le besoin d'orner sa résidence. Naguère, le roi faisait obtenir des commandes de centaines de millions aux entreprises de construction qui lui accordaient à lui et à ses favoris un honnête pourcentage sur leurs bénéfices. L'exemple royal a été suivi par ses successeurs. La communiste Anna Pauker elle-même respecte ces bonnes traditions, les seules qui perpétuent le passé bourgeois et pourri. Elle a chargé ses protégés de la décoration intérieure et extérieure du ministère. Dedans, on a répandu le rouge à profusion. Dehors on a appliqué sur les deux côtés de la bâtisse deux panneaux géants. Staline, de trois quarts et de profil. Sur la place, devant la stèle aux morts soviétiques, un pilon, sorte de tour Eiffel miniature, supporte un troisième portrait du même personnage. Cette fois-ci, Staline, vu de face, vous décoche en plein visage son sourire de paysan matois. Il a l'air de se payer très gentiment votre tête. Le long de la corniche du ministère, une bande de calicot rouge porte en lettres blanches la formule traditionnelle : « Vive l'amitié du peuple de la république roumaine et de sa puissante alliée l'U.R.S.S.! » Tout cela dénote un certain manque d'imagination. Anna Pauker, qui aime les bibelots de Saxe, eut alors l'idée d'un ornement original. Il est vrai qu'on ne le voit qu'une fois la nuit tombée

lorsqu'il étincelle des mille feux du néon. Au-dessus du toit, dans un cercle vert, une faucille, un marteau, une gerbe d'épis rouges ; les armes de la nouvelle République. Des bandes jaunes représentent un soleil levant. Au-dessus, en bleu, les lettres fatidiques qui se rallument et s'éteignent. R. P. R. (République Populaire Roumaine.) C'est monstrueux, ça se voit de loin et ça fait réclame de cinéma de Broadway. Cette fois la technique américaine profite à la pensée marxiste. C'est sur la place de la Victoire que défilent, le 1er mai et le 7 novembre, les syndicats et l'armée. C'est ici que commencent les deux grandes allées bordées de jardins, d'hôtels particuliers et d'ambassades, la chaussée Kissellev et la chaussée Gianu, quartier réservé naguère aux diplomates et à présent aux manitous du Parti. Devant chaque porte, chaque grille, devant toutes ces villas somptueuses et modernes, dignes des plus belles capitales, un agent en uniforme et trois, quatre ou cinq en civil examinent les passants avec méfiance. De longues autos aérodynamiques attendent devant les porches. Les chauffeurs portent des casquettes classiques et des manteaux blancs. Ici aussi on respecte les traditions bourgeoises, car la révolution est une chose et les marques de la puissance en sont une autre. Les rapports des nouveaux maîtres et de leurs serviteurs continuent toujours la tradition...

16 *août*. — L'expérience de la Yougoslavie est essentielle pour nous. Il s'agit de savoir si un parti communiste indépendant peut exister tel quel, ami, mais non esclave de Moscou, allié de cette puissante U.R.S.S., et nonobstant maître chez soi. Si Tito réussit à se maintenir en dépit des efforts désespérés que fait le Kominform pour le ramener à une plus juste conception de ses devoirs, nous avons tout lieu d'espérer. Gheorghiu-Dej pourrait bien être tenté de suivre son exemple... Dimitroff aussi du reste, quoiqu'il soit trop malade pour se lancer dans une telle aventure...

Je me rappelle que le jour où Tito fut enfin démasqué, ce fut un véritable chassé-croisé à la frontière yougoslavo-roumaine. Les fervents de Moscou se réfugiaient chez nous, connaissant les méthodes personnelles que le « traître vendu, agent de l'Amérique, le fat qui se croit plus qu'il n'est, l'ambitieux, le vaniteux ventru » applique à ses ennemis... car les méthodes sont toujours les mêmes et... tandis que d'autre part nos propres mécontents se ruaient vers Belgrade. Nos gardes-frontière se laissaient soudoyer. Ils avaient hâte de faire concurrence aux sentinelles postées le long de la frontière hongroise ; elles avaient bien rempli leurs poches en 1947. Les Yougoslaves, eux, désarmaient les transfuges, leur faisaient passer un interrogatoire et les expédiaient plus loin. La nuit venue, de petites barques de pêcheurs sillonnaient le Danube, zigzaguant d'une rive à l'autre. On passait... Les pêcheurs y gagnaient plus qu'à tirer le filet.

. . . . . .

Un de mes amis, lieutenant, cantonné dans la « zone dangereuse », envoyé en service commandé à Bucarest, vient passer la soirée chez nous. Il nous raconte qu'un beau matin, un gros monsieur accompagné d'une femme, de deux gosses et d'une grand-mère, se présenta au piquet de garde qu'il commandait sur le Danube et exigea qu'on mît une barque à sa disposition. Notre ami lui demanda ses papiers. Le type était un citoyen soviétique, membre de la Commission des Réparations. On se dépêcha donc de lui être agréable. La famille grimpa dans la barque. Le mari et la femme, des sportifs, que voulez-vous, se saisirent des avirons. La barque zigzagua, virevolta, s'approcha doucement de la rive opposée, accosta chez Tito. Toute la famille soviétique débarqua. La vieille grand-mère eut l'impudeur de trousser ses jupes. Elle portait des bottes et un pantalon de cheval. C'était un officier roumain ! Lorsque notre ami eut fait son rapport à son chef, le commandant exigea le silence et déchira le rapport. Ils étaient tous deux impardonnables de s'être laissé rouler ainsi. On décida de redoubler de vigilance et de se taire. Le rescapé ne put se prévaloir d'aucune publicité.

20 *août.* — Parce qu'il avait dit à haute voix dans la cantine où il mangeait que Churchill avait une bonne bouille, G..., un poète connu, a été arrêté et est resté enfermé deux mois en prison. Quinze policiers l'ont battu à tour de rôle ; quand l'un d'entre eux se sentait fatigué, son camarade le relayait. Ils avaient décidé que G. était un agent de l'Intelligence Service. Je ne sais pas comment il a résisté... Lorsqu'il est venu me voir, sans une dent, les cheveux blancs et l'air d'un spectre, je me suis mise à pleurer. G... m'a dit :

— Pourquoi luttons-nous encore ? Tout est perdu...

4 *octobre.* — Lorsque je serai de l'autre côté du rideau de fer (si jamais Dieu permet ce miracle), il faudra que je crie la vérité, car il nous semble que l'Occident ignore la tragédie que nous vivons. Peut-être suis-je naïve ? Peut-être se doute-t-il fort bien... mais il se reproduit peut-être de nouveau dans le monde cette chose que j'appelle « l'inertie Buchenwald », cet état d'esprit général qui, sans nier une certaine réalité, la voit par le côté rapetissant de la lorgnette. Car il a existé des années durant ce camp : Buchenwald, ce camp où des centaines de milliers d'êtres humains, des millions, pourrissaient, condamnés à l'esclavage et aux fours crématoires. L'existence, la réalité de cet enfer « possible » n'a jamais empêché personne de dormir... Il s'est même trouvé des Américains, des Anglais (la distance géographique en tant que circonstance atténuante pour la justification de la conscience humaine ?) et même des Allemands (ils se trouvaient à deux pas ceux-là, mais ils ne « croyaient pas » que cela fût aussi tragique... ils croyaient, eux, à la contre-propagande et leur bonne foi était... évidente, car la naïveté n'est qu'un des masques du confort moral et l'hypocrisie gagne à chaque coup !) pour

manifester après une indignation d'autant plus méritoire qu'elle s'avérait tardive et surtout passive. Comme les gloires posthumes, les indignations collectives s'engraissent et vivent de cadavres.

5 *octobre.* — Après la réforme de l'armée, copiée sur l'Armée Rouge, les uniformes y compris, on a réorganisé la magistrature. Assesseurs populaires à profusion, purge des magistrats, parodie de tribunaux, abolition de la notion abstraite de la Justice, il n'y a plus que la justice sociale qui compte, c'est-à-dire l'intérêt du Parti, refonte des codes ; le droit romain, gros volume poussiéreux oublié dans le placard d'une faculté inutile, devenu nourriture pour les rats ; et chaire de droit marxiste. On élabore les lois au Comité central. Un décret-loi sur la nationalité me touche en particulier, car, abolissant l'accord international de La Haye, notre gouvernement a décidé que les citoyennes roumaines qui épousent des étrangers restent malgré tout citoyennes roumaines. Une seule exception. La Roumaine qui épouse un citoyen soviétique devient automatiquement citoyenne de l'U.R.S.S. A bon entendeur, salut! Quant aux pauvres maris étrangers, ils ont la latitude de demander et d'obtenir la citoyenneté de leur femme!

Réforme de l'administration. Modèle soviétique 48. Milice populaire. Uniformes gris et rouges. Les journaux exaltent la nouvelle force du peuple. La milice, essentiellement démocratique, est une institution que nous envie l'Occident. Les arrestations se poursuivent.

Réforme de l'enseignement. Création d'écoles techniques. Sans laboratoires, sans outillage, sans corps enseignant professionnel. Tout se fait à la sauvette. Derrière la façade du bâtiment, repeinte à neuf, ornée d'une inscription grandiloquente et d'un portrait du petit père Staline, il n'y a rien. Les élèves se rassemblent dans des classes vides.

20 *novembre.* — Il faudrait que je note, d'après ces récits que l'on m'a faits, comme l'ont fait tant d'autres avant moi, les interrogatoires poursuivis sans relâche, sous la lumière aveuglante des projecteurs, braqués dans les yeux de la victime qui, au bout d'une heure, vit dans un univers fulgurant et finit par avouer n'importe quoi. Il faudrait aussi décrire les séances, qui durent trente-six et quarante heures d'affilée, les injections de penthotal qui vous livrent, désarmé et impuissant, aux juges d'instruction habiles, spécialisés dans les affaires politiques... J'ai été en Hongrie et des gens bien informés m'ont parlé de cette loque humaine qu'est devenu le cardinal Mindszenty. Les méthodes de la Gestapo, que beaucoup de Français connaissent, ont été empruntées à l'arsenal d'une certaine police secrète... Je sais aussi comment, torturé par un vain espoir, on arrive à trahir ses amis ; on se trahit soi-même pour échapper aux tortures, car il existe toujours, ce sous-sol de la police, où même lorsque celle-ci se nomme « Milice populaire et démocratique », on emploie les vieux accessoires : le fer rouge, le tuyau d'arrosage, les pinces à ongles,

les scalpels, les cordes qu'on serre un peu moins, un peu plus, suivant les cas... Il y a en plus l'électro-choc et toute une « technique » moderne, nommée la « technique psychologique des aveux »...

Ce que je connais bien, ce sont les cellules de la mort lente... Elles sont moins spectaculaires, peut-être parce qu'elles sont parfaitement invisibles. Ce sont de toutes petites chambres, plongées dans une complète obscurité. Je ne sais même pas si ça vaut la peine d'en parler, car pour en concevoir l'horreur, il faut y avoir été enfermé ou avoir eu un proche qui en a fait la tragique expérience. On y jette un homme, la porte se referme. Comme noyé dans une eau noire, vous êtes là, n'osant faire un mouvement, devenu subitement aveugle. Peut-être y a-t-il un trou dans le plancher à quelques pas de vous... Un gouffre, une oubliette, une trappe qui va céder. On peut s'imaginer n'importe quoi lorsqu'on est jeté ainsi dans le noir et l'inconnu. Il faut du temps pour se résoudre à bouger. L'homme se laisse glisser par terre. Il se couche de tout son long sur le plancher en ciment. L'homme finit par réchauffer les quelques centimètres carrés de surface qu'il occupe, même si son corps en devient glacé. Ce n'est que plus tard que le prisonnier se rend compte que les ténèbres qui l'entourent sont vivantes, qu'elles sont peuplées de frayeurs pareilles à la sienne. Il y a des hommes dans ce noir, des hommes qu'il ne voit pas, qui ne le voient pas et qu'il devine, car seules les respirations les trahissent. Personne ne parle. Les anciens prisonniers entre eux, pas davantage. Ils se méfient les uns des autres. Ils font rarement connaissance et il y faut des mois de ténèbres. On ne se confie pas à une ombre, à quelqu'un dont on ne voit ni les yeux, ni le sourire, ni l'expression, on ne se confie à personne par crainte d'un ennemi invisible, d'un espion caché là, tout exprès pour vous soutirer des aveux.

Car les cellules de la mort lente, c'est cela. Une cage noire, dont vous ne saurez jamais la dimension exacte. Une porte s'ouvre une fois par jour et la lueur de la lanterne sourde éclaire tout juste la marche du seuil, les souliers ferrés du garde qui dépose le seau de soupe et le panier de quignons de pain. Les prisonniers, deux ou trois, rarement plus, rampent alors vers la porte, se dépêchent de saisir une miche, de plonger leur gamelle dans le seau. La porte se referme. On n'entend plus que le bruit de la mastication, seul bruit humain dans ce silence horrible... Et la vie continue ainsi pendant des jours, des nuits, des semaines, des mois, et même des années.

Ne croyez surtout pas que dans les cellules de la mort lente on enferme des condamnés, des hommes qu'un tribunal, fût-il même le tribunal du peuple, a jugés... Cela serait trop simple! Non, les cellules de la mort lente sont celles où l'on enferme ceux qu'on ne juge pas, ceux qu'on n'accuse pas, ceux dont personne ne connaît ni le nom ni le crime. Les enfermés vivants ne savent pas eux-mêmes pourquoi ils sont là. Il a suffi d'une dénonciation anonyme, d'un faux renseignement...

18 *décembre*. — Jo est parti. Il est parti pour toujours cette fois-ci. Cette chose absurde, impossible, s'est réalisée. Lorsque nous avons appris qu'il figurait sur la liste des émigrants pour Israël tandis que moi je n'y figurais pas, je me suis accrochée désespérément à lui. Oh! tous ces gens, tous ces bureaux, toutes ces faces impassibles que j'implorais. Non, je n'étais plus sa femme... Du reste, personne n'aurait osé m'inscrire sur la liste des partants. C'est le Comité démocrate juif qui a réussi le tour de force d'expédier une faible partie de ceux qui s'étaient inscrits en juillet en faisant savoir à Tel-Aviv qu'il expédiait des juifs et non des... communistes... ce qui était partiellement faux. Je me rappelais mes deux nuits sans sommeil, mes courses, l'insistance que j'avais mise à nous inscrire. C'est le Comité central qui a pataugé dans l'affaire. Il avait appris qu'un bateau israélien affecté au transport des émigrants juifs de Bulgarie avait encore douze cents places disponibles. Il les avait complétées avec ses propres militants. Par une chance extraordinaire, Jo figure parmi ces favorisés du sort. Grâce à son beau-frère, communiste, recteur d'une université de province, on le considère comme sympathisant! Dans ce départ, comme dans tous les autres, les « protections », les « pistons » et le « favoritisme » jouent leur rôle. Jo part. Il me quitte, me sachant menacée de prison, sans le sou et malade. Mais la seule idée d'un départ l'éblouit tellement que tout le reste ne compte plus. Ni sa vieille mère, ni notre amour. S'échapper! Fuir cet enfer!

26 *décembre*. — « Ils » ont arrêté trois cents prêtres gréco-catholiques qui refusaient de signer l'acte de retour à l'Église orthodoxe. « Ils » les torturent dans leurs prisons. Dimanche, à la messe, le père M..., un grand vieillard à longue barbe blanche, a distribué aux fidèles, sans parler, une petite image de la Vierge Maria-Radna. C'est une Vierge qui se trouve dans une toute petite église gréco-catholique de Transylvanie « russifiée » récemment.

Orate, fratres.

Les églises sont combles. Il n'y a jamais eu autant de fidèles qui assistent avec autant de ferveur aux offices. Sous la grande vague de terreur qui balaie les villes et les villages, une grande vague de foi déferle, recouvrant les craintes, dénudant les âmes. Il n'y a pas un seul croyant, fût-il calviniste, qui ne se sente indigné.

26 *janvier* 1949. — Les actes de sabotage continuent. Les récoltes flambent dans les champs, les trains déraillent. Effrayé, le Gouvernement a recours à la terreur légale. Il a réintroduit la peine de mort abolie depuis l'état de siège.

15 *avril*. — Un milicien est venu hier soir pour m'emmener. Je n'ai eu que le temps de glisser dans ma poche mon petit manuel et des cigarettes. Le cœur me battait à grands coups. Le milicien paraissait muet.

— Où m'emmenez-vous?

— Vous verrez ça tout à l'heure.

Il y avait une voiture noire devant la porte. On m'emmena au Ministère de l'Intérieur. On me fit entrer dans une chambre meublée d'une table et d'une chaise et on m'y laissa. Toute la nuit. Sans lumière. Aux premières lueurs de l'aube, je m'assis près de la fenêtre grillagée. J'ouvris mon manuel, y cherchant un présage. Dans ce morne désespoir, cette fatigue où je m'étais laissée glisser pendant la nuit, il fallait trouver une bouée. Je lus :

« Mettez toute votre confiance en Dieu ; ne craignez et n'aimez que lui. Il sera votre protecteur et conduira toutes choses à votre plus grand avantage. » (Chapitre 1er, 2e livre de *L'Imitation.*)

Un calme merveilleux s'établit alors en moi. Mes craintes s'estompèrent. Les souffrances perdirent toute acuité. Je compris que si mon beau projet avortait, si je ne sortais de cette chambre que pour aller mourir en prison, je saurais le supporter, que cela n'était pas aussi grave que je le croyais auparavant. Cela me rendit légère et tranquille. J'étais enfin débarrassée d'un fardeau écrasant. Je joignis les mains. Effectivement, lorsqu'on vint m'interroger, toujours au sujet de mon mariage, j'avais tout mon sang-froid et je pus même plaisanter. Les policiers n'avaient pas établi la liaison entre l'épouse de Giovanni et mon double dangereux. Mon arrestation opérée de nuit n'avait été faite que dans le but de m'effrayer. A midi, je rentrais chez moi.

8 *mai.* — C'est un vrai miracle. Un miracle de Frère André de Mont-Royal que j'ai tant prié. Peut-on expliquer autrement cet extraordinaire concours de circonstances, cette inimaginable bévue des policiers qui n'ont pas réussi à savoir qui j'étais ? Après tous les refus que le Ministère opposa à tant de couples, infiniment moins étranges que le mien, après tous les refus de passeports opposés même aux citoyennes roumaines mariées depuis dix et quinze ans, et ayant des enfants de leurs maris, ils me donnent l'autorisation à moi.

Lorsque l'employé leva la tête de dessus son registre, j'attendais la phrase sacramentelle : « Revenez dans dix jours... » et il me dit : « On vous a accordé le visa de sortie ! », mes genoux fléchirent et je dus me maîtriser pour ne pas crier. Je chuchotais même : « Dans combien de jours appliquerez-vous le visa sur mon passeport ? » « Dans deux jours. Vous pouvez déposer votre passeport maintenant... »

Je revins dans la grande salle d'attente où Giovanni m'attendait. Comme je n'avais plus le sou et ne pouvais plus lui payer ses frais d'entretien, nous avions décidé de divorcer. Il s'approcha :

— Giovanni, lui dis-je, ne t'affole pas, j'ai une grande nouvelle.

Il paraît que j'étais très pâle car il a demandé tout de suite :

— On nous a refusés ?

— Nous partons dans trois jours.

Mon mari tournoya lentement sur lui-même et s'évanouit. Aux gens qui accoururent pour lui porter secours, je dus raconter une autre his-

toire imaginaire au sujet de la maladie de cœur dont souffrait mon cher mari.

Lorsque nous fûmes dans la rue, les soupçons m'assaillirent. Tout cela était un coup monté. Je connaissais beaucoup de cas où l'on avait accordé le visa pour l'annuler ensuite. Les bénéficiaires avaient été arrêtés à la frontière et se trouvaient encore en prison.

Pourquoi les avait-on arrêtés, je l'ignore. Tout me porte à penser que c'est parce qu'ils avaient manifesté trop bruyamment leur joie.

Budapest, 14 *mai*. — Oh! l'interminable journée que nous avons passée dans le train de Bucarest-Curtici. Un prêtre catholique qui voyageait avec nous a été arrêté. Il allait pour essayer de faire remettre en liberté un dominicain arrêté à la frontière une semaine auparavant et jeté dans le cachot d'Arad parce qu'on avait découvert dans la poche de sa soutane un billet de dix lires italiennes. On avait giflé le prêtre et on l'avait enfermé. Pire qu'un malfaiteur. On lui avait défendu de prendre sa valise, où il y avait du pain et un peu de viande froide et on l'avait laissé sans nourriture durant trois jours. Tout finit par se savoir... Il n'est prison si bien gardée qui ne laisse filtrer des détails, des nouvelles...

Nous savons presque tout sur la prison d'Aiud par exemple où sont enfermés les criminels de guerre. Je n'ai pas de pitié pour ces gens-là, tous anciens ministres, directeurs de journaux, ronds de cuir, généraux vaniteux, mais lorsque je pense qu'ils sont livrés à la tuberculose, à l'humidité suintante des murs, au froid et à la famine, tandis que des nazis sont « freigesprochen » à Nuremberg et que nos communistes reçoivent à bras ouverts dans leur Parti tous les anciens légionnaires, les militants de la Garde de Fer, les hommes d'affaires véreux et les renégats, comprenez ce que je ressens. Notre ministre des Communications, grand manitou du Parti, l'ingénieur Profiri, n'avait-il pas été lui aussi décoré de l'aigle allemand par Hitler? Anna Pauker, qui lui serre chaque jour la main, a oublié provisoirement (?) ce petit détail. Du reste, Molotov lui aussi avait été décoré... Démocratie ou pas démocratie, ce sont toujours les petits qui paient.

— Tout le jour, Giovanni et moi, nous sommes restés collés à nos places sur les dures banquettes de troisième, nous cachant le visage dans un roman policier de quatre sous, tous les journaux communistes étalés autour de nous, n'osant lever le nez, afin de ne pas attirer l'attention des agents en civil qui se promenaient dans les couloirs. Nous jetions des regards furtifs autour de nous, nous sursautions à chaque bruit de pas, de voix, de portes, notre cœur s'arrêtait de battre, puis se remettait à battre follement. Le train se vidait petit à petit et après Arad, alors qu'on approchait de la frontière, il se vida tout à fait. Un train entier avec seulement trois voyageurs... Il y avait un Suisse en première. C'est le contrôleur des billets, un bon gros, auquel j'offris une gorgée de rhum, qui

nous l'a dit. Depuis six mois le train partait ainsi, à vide, vers la Hongrie. Par contre, plus personne n'entrait dans le pays. La ligne était bien triste.

A minuit, nous reçûmes la visite des douaniers. Comme cela les ennuyait de contrôler nos deux valises, ils nous firent descendre du train et nous oublièrent ainsi que nos valises sur le quai, pressés qu'ils étaient de rentrer chez eux. Ce qu'ils n'oublièrent pas, c'est de poster une sentinelle près de nous. Le soldat eut pitié de ces deux êtres malheureux et misérables et nous fit entrer dans la salle d'attente. Oh! cette nuit froide, torturante, les sonneries du téléphone... Chacune devait parler de nous, dire ma véritable identité... Pourtant je n'avais fait d'adieux à personne, j'étais partie comme si j'allais en ville. Giovanni avait porté à la consigne de la gare l'une après l'autre nos deux valises. Je savais que je n'avais pas à craindre les dénonciations... mais tout de même, la police...

Le matin arriva. Puis midi. Les douaniers revinrent, fouillèrent nos valises. L'un se saisit de mon fer à repasser électrique, l'autre d'une cravate en soie. Tout le reste n'eut pas l'heur de leur plaire. Nous remontâmes dans le train.

Vienne. — Ce n'est qu'après le passage de la frontière que nous nous sentîmes en sécurité. Dans le train qui nous menait de Budapest à Vienne, un paysan coiffé du traditionnel feutre vert à plume de coq a sorti de sa besace une énorme miche de pain gris, en a coupé deux morceaux et nous les a tendus à Giovanni et à moi, en disant :

— Mangez, les Italiens, c'est du pain cuit à la maison, du pain de « Koulak ».

Le mot russe détonnait dans sa bouche. Tout le monde baissa les yeux. Un autre paysan se mit à rire dans son coin :

— Il y a la pluie, dit-il, et puis le soleil, la neige, et puis les fleurs, les hommes qui passent et la terre qui reste là à les attendre... Et le Bon Dieu qui voit tout, qui entend tout, qui punit les méchants, puis qui prend tous les hommes en pitié.

Udine. — Nous sommes en territoire italien. Giovanni me quitte. Notre voyage commun est terminé :

— Adieu, me dit-il, et bonne chance!

— Adieu, lui dis-je, et merci.

Il ramasse ses bagages et descend. Le train se remet en marche. Sur le quai, Giovanni, tête nue, agite un mouchoir sale. Je lui fais signe de la main. Des maisons démolies passent le long de la voie. Une phrase bourdonne dans mes oreilles. Est-ce le titre d'un livre ou d'une chanson que j'ai entendue autrefois? « A nous deux, madame la vie! » J'ai plutôt envie de dormir. Qu'ai-je à faire avec la vie?

C'est trop grand et trop lourd pour moi.

SORIANA GURIAN RIMONDI

Copyright by Calmann-Lévy.

GUERRE ET SACRÉ

La fête, paroxysme de la société primitive. — En songeant à la place tenue par les mythes dans les sociétés où ils occupent presque entièrement l'imagination des hommes et déterminent par l'intermédiaire des rites les actes essentiels de leur vie, on se persuade que quelque réalité doit immanquablement assurer leur fonction là où ils n'apparaissent pas. Il n'est pas facile de la déceler, car il faut qu'elle entraîne des gestes importants et assez de foi pour les faire paraître nécessaires ou naturels, en sorte qu'il ne choquerait pas moins de dénoncer comme mythiques ces croyances puissantes que de traiter d'absurdes superstitions devant les fidèles d'une religion, le credo qui leur dicte la conduite la plus grave. C'est dire qu'on trouvera le mythe là où l'on répugne à le supposer d'abord, sitôt qu'on le cherche dans le milieu où l'on existe soi-même.

Complice des mythes, périodiquement une effervescence brasse de fond en comble les sociétés frustes : la fête. C'est un phénomène d'une durée, d'une violence, d'une ampleur telles qu'on n'y peut comparer que de très loin les jours sans lendemain de plaisirs comptés que connaissent les civilisations plus complexes. On pense à tort aux vacances, mais celles-ci se révèlent bientôt, non comme l'équivalent, mais plutôt comme le contraire des antiques frairies. En effet, elles ne produisent ni interruption ni transformation sensibles de la vie collective. Elles ne constituent pas la période du rassemblement massif des foules, mais celle de leur dispersion loin des centres urbains, de leur égaiement vers les solitudes périphériques et les terrains vagues, vers les régions de moindre tension. Elles ne représentent pas une crise, un sommet, un moment de précipitation et de présence majeure, mais l'époque du ralentissement et de la détente. Elles marquent un temps mort dans le rythme de l'activité générale. Enfin, elles rendent l'individu à lui-même, le débarrassent de ses soucis et de son labeur, l'exemptent de ses devoirs d'état, le reposent et l'isolent au lieu que la fête l'arrachait à son intimité, à son monde personnel ou familial pour le jeter dans le

tourbillon où une multitude frénétique s'affirmait bruyamment une et indivisible en épuisant d'un coup ses richesses et ses forces. A tout point de vue, les vacances, phase de vide et d'absence, paraissent l'opposé de cette furieuse exubérance où une société retrempe son être.

Il faut chercher, pour trouver la réplique d'un tel paroxysme, une réalité d'un autre volume et d'une autre tension, et qui puisse véritablement passer pour le point culminant de l'existence des sociétés modernes, un événement qui les soulève et les porte soudain à une sorte d'incandescence transformante.

Il convient alors de se rappeler les caractères principaux de la fête primitive. C'est un temps d'excès. On y gaspille des réserves quelquefois accumulées durant plusieurs années. On viole les lois les plus saintes, celles sur qui paraît fondée la vie sociale elle-même. Le crime d'hier se trouve prescrit, et à la place des règles accoutumées, s'élèvent de nouvelles prohibitions ; une nouvelle discipline s'installe, qui ne semble pas avoir pour but d'éviter ou d'apaiser les émotions intenses, mais au contraire de les provoquer et de les porter à leur comble. L'agitation croît d'elle-même, l'ivresse s'empare des participants. Les autorités civiles ou administratives voient leurs pouvoirs diminuer ou disparaître passagèrement, au profit non point tellement de la caste sacerdotale régulière, mais plutôt des confréries secrètes ou des représentants de l'autre monde, des acteurs à masques qui personnifient les dieux et les morts. Cette ferveur est aussi le temps des sacrifices, le temps même du sacré, un temps hors du temps, qui recrée la société, la purifie, et lui rend la jeunesse. On procède alors aux cérémonies qui fertilisent le sol et font de la génération adolescente une nouvelle promotion d'hommes et de guerriers. Tous les excès sont permis, car des excès mêmes, des gaspillages, des orgies et des violences, la société attend sa régénération. Elle espère une vigueur neuve de l'explosion et de l'épuisement.

A cette crise qui tranche brutalement sur le fond monotone de la vie quotidienne, qui présente avec elle à peu près tous les contrastes, et chacun à un degré extrême, on ne peut guère trouver dans les civilisations complexes et mécaniques qu'un seul équivalent, un seul phénomène qui, compte tenu de la nature et du développement de ces dernières révèle cependant une importance, une intensité, un éclat comparables et du même ordre de grandeur : la *guerre*.

La guerre, paroxysme de la société moderne. — Tout autre phénomène apparaîtrait en effet ridiculement hors de proportions en face de cette immense mobilisation que représente la fête là où elle existe pleinement. Il faut donc passer outre à l'invraisemblance et au scandale d'un tel rapprochement et consentir à l'examiner d'un peu près. Sans doute la guerre est horreur et catastrophe ; la fête, consacrée aux débordements de la joie, surabondance de vie comme l'autre est inondation de mort. Elles s'opposent terme à terme, tout les dénonce

comme contraires. Mais ce n'est pas ici leur sens ou leur contenu qu'on prétend comparer : c'est leur grandeur absolue, leur fonction dans la vie collective, l'image qu'elles impriment dans l'âme de l'individu, la place qu'elles tiennent en un mot, plutôt que la façon dont elles l'occupent. Si la guerre correspond à la fête, il sera d'autant plus instructif alors qu'elle en apparaisse également l'inverse : la recherche de leurs différences devra servir à préciser et à compléter les conclusions inspirées par les similitudes qu'elles laissent constater.

I. — GUERRE ET FÊTE

La guerre représente bien le paroxysme de l'existence des sociétés modernes. Elle constitue le phénomène total qui les soulève et les transforme entièrement, tranchant par un terrible contraste sur l'écoulement calme du temps de paix. C'est la phase de l'extrême tension de la vie collective, celle du grand rassemblement des multitudes et de leur effort. Chaque individu est ravi à sa profession, à son foyer, à ses habitudes, à son loisir enfin. La guerre détruit brutalement le cercle de liberté que chacun ménage autour de soi pour son plaisir et qu'il respecte chez son voisin. Elle interrompt le bonheur et les querelles des amants, l'intrigue de l'ambitieux et l'œuvre poursuivie dans le silence par l'artiste, l'érudit ou l'inventeur. Elle ruine indistinctement l'inquiétude et la placidité, rien ne subsiste qui soit privé, ni création ni jouissance ni angoisse même. Nul ne peut rester à l'écart et s'occuper à une autre tâche, car il n'est personne qui ne puisse être employé à celle-ci de quelque façon. Elle a besoin de toutes les énergies.

Ainsi succède à cette sorte de cloisonnement où chacun compose son existence à sa guise, sans participer beaucoup aux affaires de la cité, un temps où la société convie tous ses membres à un sursaut collectif qui les place soudain côte à côte, les rassemble, les dresse, les aligne, les rapproche de corps et d'âme. L'heure est venue où elle cesse brusquement d'être tolérante, indulgente et comme soucieuse de se faire oublier par ceux dont elle protège la prospérité. Elle s'empare maintenant des biens, exige le temps, la fatigue, le sang même des citoyens. L'uniforme endossé par chacun d'eux marque visiblement qu'il abandonne tout ce qui le distinguait d'autrui, pour servir la communauté, et non comme il l'entend, mais selon ce que cet uniforme lui commande de faire et au poste qu'il lui désigne.

La similitude de la guerre avec la fête est donc ici absolue : toutes deux inaugurent une période de forte socialisation, de mise en commun intégrale des instruments, des ressources, des forces ; elles rompent le temps pendant lequel les individus s'affairent chacun de son côté en une multitude de domaines différents. A leur tour, ceux-ci dépendent les uns des autres pour se chevaucher mutuellement bien plus que pour

occuper une place définie pour une structure rigoureuse. Dans les sociétés modernes, la guerre représente pour ce motif l'unique moment de concentration et d'absorption intense dans le groupe de tout ce qui tend ordinairement à maintenir à son égard une certaine zone d'indépendance. C'est pourquoi, de préférence aux vacances et aux jours de fête, elle appelle la comparaison avec l'antique saison de l'effervescence collective.

Temps de l'excès, de la violence, de l'outrage. — Celle-ci d'autre part se trouve avec le temps du labeur dans le même rapport que la guerre avec le temps de paix : ce sont toutes deux des phases de mouvement et d'excès en regard de phases de stabilité et de mesure. *Quieta non movere*, cette maxime de la vie réglée est aussi celle de la diplomatie pacifique. Leur consigne commune ordonne de faire en toute chose la part du feu. A l'inverse, la surprise, la violence, la brusquerie, l'adresse à concentrer ou à mettre en branle le plus de forces possibles en un point donné, sont autant de stratégies simples qui valent autant pour la fête que pour la guerre. L'une et l'autre ont leur discipline propre, mais n'en paraissent pas moins explosions monstrueuses et informes en face du déroulement monotone de l'existence régulière.

En outre, cette dernière n'est faite que d'inexactitudes de détails. Son équilibre, sa tranquillité sont le résultat d'un fourmillement de minuscules erreurs anarchiques qui n'entraînent pas de conséquences trop alarmantes et dont les effets s'annulent réciproquement. Il n'empêche que, dans la conscience commune, en dépit des rigueurs de l'art militaire et du cérémonial, ce sont la guerre et la fête qui demeurent images de désordre et de mêlée. C'est que, lors de l'une et de l'autre, sont permis les actes qui sont tenus en dehors d'elles pour les plus francs sacrilèges et pour les crimes les plus inexcusables : ici l'inceste est soudain prescrit et là, le meutre recommandé.

Joie de la destruction. — Enfin on voit sourdre de partout la joie longtemps contenue de détruire, le plaisir de laisser un objet informe et méconnaissable, la volupté connue du médecin de s'acharner sur une pauvre chose jusqu'à l'avoir convertie en un débris qui n'ait pas de nom, en un mot toute violence libératrice dont l'homme est privé depuis qu'il n'a plus de jouets qu'il puisse briser dès qu'ils ont cessé de lui plaire. Il va casser de la vaisselle sur les champs de foire : piètre satisfaction à côté de l'ivresse de tuer. La jouissance semble la plus grande pour l'homme quand il abîme son semblable. S'il s'y abandonne elle le laisse parfois pantelant et pâmé. Il l'avoue et s'en vante. « Nous renversions tout ce qui nous tombait sous la main, nous mettions à feu tout ce qui pouvait brûler[1]. Nous voyions rouge ; rien des sentiments humains ne subsistait dans nos cœurs. Partout où nous avions saccagé,

1. E. von Salomon, *Les Réprouvés*, trad. franç. p. 121 ; cf. pp. 72 et 94.

le sol criait sous la destruction. Où nous avions attaqué, il ne restait des maisons d'autrefois que des décombres, des cendres, des débris de bois rougeoyants comme un large ulcère sur des champs dévastés. Un drapeau de fumée marquait notre chemin. Nous avions allumé un bûcher où il n'y avait pas que des objets inanimés qui brûlaient : nos espoirs, nos aspirations y brûlaient aussi, les lois de la bourgeoisie, les valeurs du monde civilisé, tout y brûlait, les derniers restes du vocabulaire et de la croyance aux choses et aux idées de ce temps, tout ce bric-à-brac poussiéreux qui traînait encore dans nos cœurs. » Une fureur saisit le guerrier où il croit sentir reprendre ses droits un instinct premier enfoui au fond de son cœur par une civilisation menteuse : « Alors dans une orgie furieuse, l'homme véritable se dédommage de sa continence! les instincts trop longtemps réprimés par la société et ses lois redeviennent l'essentiel, la chose sainte et la raison suprême [1]. »

Comme l'inceste dans la fête, le meurtre dans la guerre est acte de résonance religieuse. Il tient, dit-on, du sacrifice humain et n'a pas d'utilité immédiate. C'est par là précisément que la conscience populaire le distingue de l'assassinat criminel. La même loi qui exige du combattant le sacrifice de sa vie lui ordonne d'immoler son adversaire. Les règles de la guerre essaient en vain d'en faire un noble jeu, une sorte de duel où la violence est limitée par la loyauté et la courtoisie. Mais l'essentiel reste de massacrer. L'habileté est toujours d'anéantir commodément l'ennemi comme le gibier à la chasse : de le détruire, si l'on peut, quand il se trouve endormi et désarmé. Le bon général n'est pas celui qui hasarde ses hommes pour le plaisir. Des penseurs ont ainsi estimé que la guerre moderne, où le civil n'est pas épargné et où les grandes agglomérations fournissent aux coups les plus meurtriers de l'ennemi des cibles spacieuses qu'il est aisé d'atteindre et où les dégâts sont certains, est aussi la plus conforme à l'essence idéale de la guerre. Le vrai guerrier accepte de voir supprimer le code chevaleresque qui, en d'autres temps, fit des batailles comme de grands tournois. Il ne déplaît pas à tous que, dans cette fête, la part de la liturgie diminue pendant qu'augmente celle de la licence et de l'orgie.

Sacrilège et gaspillage. — La plupart des craintes révérentielles concernent la mort. Elle est l'objet du plus grand respect. La présence d'un cadavre entraîne qu'on se taise et qu'on se découvre. La guerre, qui amène une extrême familiarité avec les dépouilles des tués qu'on n'a pas eu encore l'occasion d'ensevelir, développe au contraire à leur égard un amical sans-gêne [2]. On les plaisante, on leur adresse la parole, on les flatte de la main en passant. L'impertinence succède à la contrainte. On pousse du pied ces restes misérables, on les bafoue par la parole ou

1. E. Jünger. *La Guerre, notre mère*, trad. franç., Paris 1934, p. 30. Cf. E. von Salomon, *op. cit.* p. 71.

2. J. Romains, *Les Hommes de Bonne Volonté*, XV. *Prélude à Verdun*, Paris, 1938, p. 179.

par le geste pour n'en pas prendre peur ou pour éviter d'en être obsédé. Le rire protège du frisson. De nouveau l'homme se trouve libéré des interdictions que lui imposent la coutume et l'éducation. C'en est fini de s'incliner devant la mort et de l'honorer, tout en dissimulant son horrible réalité à la vue comme à la pensée. Elle est là sans ornement, ni rien qui la farde ou la protège. C'est l'heure où l'on peut impunément saccager et salir cet objet de haute révérence, la dépouille mortelle de l'homme. Qui se priverait d'une telle revanche, d'une telle profanation ? Toute chose qu'on estime sacrée la réclame à la fin. En même temps qu'elle fait trembler, elle veut la souillure et appelle le crachat.

D'autre part, la fête est l'occasion d'un gaspillage immense. On dilapide les réserves accumulées pendant des mois, parfois durant des années. La guerre ne correspond pas à une moindre prodigalité. Ce ne sont plus de montagnes de comestibles, ni de lacs de boissons, c'est d'une toute autre consommation qu'il s'agit : des milliers de tonnes de projectiles sont chaque jour employées. Les arsenaux sont vidés aussi rapidement que les greniers. Comme on entasse pour la fête toutes les victuailles disponibles, de même des emprunts, des prélèvements, des réquisitions drainent les diverses richesses d'un pays et les précipitent dans l'abîme de la guerre, qui les absorbe sans être jamais comblé. Ici les aliments dévorés en un jour par la multitude paraissent suffire à la nourrir pendant une saison et là les chiffres donnent le vertige : le coût de quelques heures d'hostilité représente une somme si considérable qu'on croirait avec elle pouvoir mettre fin à toute la misère du monde. Dans les deux cas, on constate l'épuisement improductif, brutal et presque forcené de ressources patiemment rassemblées à force de privations et de labeur, pour qu'à la fin la prodigalité succède d'un coup à l'avarice.

La guerre présente ainsi un ensemble de caractères tout extérieurs qui invitent à en faire comme le pendant moderne et sombre de la fête. On ne s'étonnera pas qu'elle ait entraîné dans la conscience, sitôt qu'elle est devenue une institution d'État, un ensemble de croyances qui tendent à l'exalter, à l'instar de celle-ci, comme une sorte de principe cosmique et fécondant. Le contenu de la guerre, celui de la fête ont beau s'opposer autant qu'il se peut, les analogies de forme et de volume sont telles que l'imagination travaille obscurément à identifier jusqu'à leur nature.

II. — MYSTIQUE DE LA GUERRE

La guerre, jalon de la durée. — Les fêtes ouvrent les portes du monde des dieux, l'homme s'y métamorphose et y atteint à une existence surhumaine. Elles donnent sur le Grand Temps et servent à jalonner le temps ouvrable. Le calendrier, entre elles, ne compte que des jours creux et anonymes qui n'existent que par rapport à leurs dates plus expressives. Aujourd'hui que les fêtes ont perdu presque toute réalité,

on dit encore : c'est après Pâques ou c'était avant Noël. De même la guerre apparaît comme un repère dans l'écoulement de la durée. Elle coupe la vie des nations. Elle inaugure chaque fois une ère nouvelle ; un temps s'achève quand elle commence ; et quand elle prend fin, commence un autre temps, qui diffère du premier par ses plus visibles qualités. On n'y vit pas de la même façon : suivant que la nation se rétablit de l'épreuve ou qu'elle s'y prépare, tout est détente ou tout est tension. Aussi voit-on soigneusement distinguer les périodes de l'avant-guerre et de l'après-guerre.

Les populations primitives, où la guerre est chronique et clairsemée, vivent de même, rapportent les observateurs, mais par rapport à la fête, c'est-à-dire dans le souvenir de la fête passée ou dans l'attente de la fête prochaine. On passe, du reste, de l'une à l'autre attitude par des intermédiaires insensibles. La transition de l'après-guerre à l'avant-guerre n'est pas moins graduelle. Le changement s'effectue à la fois dans les consciences, dans la politique et dans l'économie. Le temps de paix est neutre. Il se prête aux orientations contraires et constitue une sorte de remplissage entre deux crises. De là vient d'abord le prestige de la guerre qui, peu à peu balance, puis emporte les terreurs qu'elle provoque.

Elle passe bientôt pour la source de la civilisation et sa plus belle fleur. Tout se crée par la guerre ; et la paix fait tout dépérir par enlisement et usure. Aussi « faut-il » des guerres pour régénérer les sociétés et les sauver de la mort. On prête à ces bains de sang la vertu de l'eau de Jouvence.

La guerre, puissance de régénération. — On reconnaît les pouvoirs communément attribués aux fêtes. Par elles aussi, on cherchait le rajeunissement périodique de la société. On prétendait recueillir de leur célébration une nouvelle ère de vigueur et de santé. Jusque par le vocabulaire, la mythologie de la guerre permet le rapprochement. On fait d'elle comme une déesse de la fécondité tragique. On la compare à un gigantesque accouchement. Et comme la mère risque sa vie en donnant le jour à l'enfant, ainsi les peuples doivent payer un tribut sanglant pour fonder ou perpétuer leur existence. « La guerre est la forme la plus élémentaire de l'amour pour la vie[1] » Elle traduit la loi de la naissance des nations et correspond aux mouvements viscéraux de nature nécessairement horrible qui président aux naissances physiques. Ni la volonté ni l'intelligence n'ont prise sur elle : autant vaudrait essayer de gouverner le travail intestinal. Pourtant ces accès dévastateurs révèlent à l'homme la valeur et la puissance des plus souterraines énergies. Ils l'arrachent à la « stagnation ignoble » de la paix où il croupit, attaché à une tranquillité avilissante et désireux d'atteindre le plus bas idéal : la sécu-

1. Goebbels, *Michel, la Destinée d'un Allemand*, cité par O. Scheid, *L'Esprit du IIIe Reich*, Paris, 1936, p. 219.

rité dans la propriété. La guerre brise un ordre paralysé et moribond, elle force l'homme à construire un avenir neuf à travers de grandes et d'effroyables ruines [1].

La guerre, sacrement. — Cet état d'esprit est authentiquement religieux. La guerre, non moins que la fête, apparaît comme le temps du sacré, la période de l'épiphanie du divin. Elle introduit l'homme dans un monde enivrant où la présence de la mort le fait frissonner et confère une valeur supérieure à ses diverses actions. Il croit y acquérir, comme par la descente aux enfers des anciennes initiations, une force d'âme disproportionnée aux épreuves de la terre. Il se sent invincible et comme marqué du signe qui protégea Caïn après le meurtre d'Abel : « Nous avons plongé jusqu'au fond de la vie pour en ressortir complètement transformés. » [2] Il semble que la guerre fasse boire aux combattants à longs traits et jusqu'à la lie une sorte de philtre fatal qu'elle est seule à dispenser et qui transforme leur conception de l'existence : « Nous pouvons affirmer aujourd'hui que nous avons vécu, nous soldats du front, l'essentiel de la vie et découvert l'essence même de notre être ». [3]

La guerre, divinité nouvelle, efface alors les péchés et dispense la grâce. On attribue au baptême du feu de souveraines vertus. On imagine qu'il fait de l'individu le desservant impavide d'un culte tragique et l'élu d'un dieu jaloux. Entre ceux qui reçoivent ensemble cette consécration ou qui partagent côte à côte les dangers des batailles naît la fraternité des armes. Des liens durables unissent désormais ces guerriers. Ils leur donnent un sentiment de supériorité et de complicité à la fois, envers ceux qui sont restés hors du péril ou qui n'ont joué du moins aucun rôle actif dans le combat. Car il ne suffit pas d'avoir été exposé, il faut avoir frappé. Ce sacre est double. Il implique qu'on ose non seulement mourir, mais encore tuer. Un brancardier n'a pas de prestige. Les combattants ne sont point égaux : cet état comporte des degrés. Les différentes armes, depuis l'aviation jusqu'au service d'intendance, les zones d'opérations, des premières lignes aux centres de l'arrière, les distinctions obtenues, les blessures, les mutilations, il n'est rien qui ne constitue des initiations hiérarchisées et qui ne soit prétexte à des associations attentives à leur gloire. On reconnaît là quelque chose de la situation caractéristique des sociétés d'hommes où, dans les civilisations primitives, on entre à la suite de douloureuses épreuves et dont les membres jouissent de droits spéciaux au sein de la communauté.

La guerre totale. — Le monde moderne, par sa nature même, tolère malaisément ces professionnels de la violence. Il en élimine l'espèce, encore que celle-ci resurgisse aussitôt que les circonstances sont

1. H. de Keyserling, *La Révolution Mondiale*, trad. franç., pp. 69-70 ; 171 ; *Méditations sud-américaines*, pp. 121-2.
2. Jünger, p. 30.
3. *Idem*, p. 15.

favorables. Mais si la structure nouvelle des sociétés et la forme mécanique ou scientifique des combats substituent au héros attitré le combattant innombrable et anonyme, elles n'ont pas modifié la vieille attitude. La nécessité d'une discipline précise et les moyens de l'appliquer rigoureusement limitent sans doute la fantaisie des excès d'autrefois, mais la guerre gagne sans cesse en ampleur ce qu'elle perd en déchaînement instinctif. Elle acquiert ainsi un autre caractère de la fête : sa nature totale. Le combat devient affaire de masse et l'on cherche à vaincre au moindre prix. Aussi frappe-t-on le faible. La tactique fuit la rencontre à armes et à chances égales. On s'éloigne du duel pour rejoindre l'assassinat ou la chasse. On tente de surprendre un adversaire inférieur en nombre et en armement pour l'écraser à coup sûr, en restant soi-même, si l'on peut, invisible et hors de portée. De plus en plus, la guerre est conduite de nuit et au moyen du massacre réciproque des populations désarmées, dont le travail permet l'approvisionnement des combattants.

Simultanément, on constate l'élimination progressive de tout élément chevaleresque ou réglé. La guerre s'en trouve en quelque sorte épurée et rendue à sa parfaite essence. Elle se trouve dépouillée de tout apport étranger à son être véritable, libérée de ce mariage bâtard qu'elle avait contracté avec l'esprit de jeu et de compétition. Car elle, qui est « pur crime et pur viol », avait de la façon la plus paradoxale admis la loyauté, le respect de l'adversaire, banni l'emploi de certaines armes, de certaines ruses, de certains coups, établi l'usage d'un cérémonial compliqué, d'une étiquette rigoureuse où l'on s'appliquait à rivaliser de bonnes manières autant que de bravoure et d'audace.

La guerre : destin des nations. — C'est au moment où la guerre exige tout de l'individu qu'elle joue le rôle des anciennes frairies. Elle rappelle alors à l'homme qu'il n'est pas maître de son destin et que les puissances supérieures dont il dépend, l'arrachant soudain à sa tranquillité, peuvent le broyer à leur gré. Elle semble véritablement la fin à laquelle les nations se préparent avec fièvre. Elle se présente comme l'épreuve suprême qui les habilite ou les disqualifie pour un nouveau temps. Car la guerre demande tout : richesses, ressources et vies, qu'elle engloutit sans mesure. Elle est inhumaine, c'est assez pour qu'on puisse l'estimer divine. On n'y manque pas. Et voici qu'on attend de ce sacre le plus puissant l'extase, la jeunesse et l'immortalité.

Échange des fonctions de la guerre et de la fête. — Dans les sociétés primitives, à côté des fêtes, les guerres manquant à la fois de relief et d'ampleur, font piètre figure. Ce ne sont que brefs intermèdes, expéditions de chasse, de rapine, ou de vengeance ; ou bien elles constituent un état permanent qui forme comme la toile de fond de l'existence. Dans les deux cas, la fête interrompt également les hostilités. Elle réconcilie passagèrement les pires ennemis, qu'elle convie à fra-

terniser dans la même effervescence. Encore dans l'antiquité, les Jeux Olympiques suspendent les querelles et le monde grec entier communie alors dans une allégresse temporaire que protègent les dieux.

Dans les sociétés modernes, c'est l'inverse qui arrive : la guerre provoque la rupture des contrats et des amitiés. Elle exaspère les oppositions. Non seulement elle est source inépuisable de mort et de dévastation, alors que la fête manifeste une exubérance de vie et de vigueur fécondante, mais les conséquences qu'elle tire à sa suite ne sont pas moins funestes que les ravages dont elle est cause au moment où elle sévit. Ses effets prolongent après elle son œuvre malfaisante. Ils entretiennent et développent la rancœur et la haine. D'autres malheurs en surgissent et une nouvelle guerre à la fin, qui recommence la précédente. Ainsi, au terme d'une fête, fixe-t-on déjà le rendez-vous pour la prochaine, afin de perpétuer et de rénover ses bienfaits.

Depuis peu l'homme sait, selon l'expression du poète, tirer « du foyer de la force une terrible étincelle ». Celle-ci fournit des armes à leur taille aux deux empires qui dominent chacun un continent. La maîtrise de l'énergie atomique suffit-elle à transformer radicalement la nature et les conditions d'un conflit de façon à rendre caduque toute comparaison entre la guerre et la fête ? Il n'en est rien. On ne saurait éviter que le prodigieux surcroît de puissance que l'homme vient de s'assurer ne se solde, comme les précédents, par un péril d'égale ampleur. Celui-ci, qui paraît menacer l'existence même de l'espèce, semble du même coup susceptible d'une sacralisation extrême. La perspective d'une sorte de « fête » totale qui risque d'entraîner dans ses horribles remous la population du globe presque entière se présente cette fois comme une fatalité effective : épouvantable, paralysante et en même temps prestigieuse. La réalité rejoint le mythe. Elle en atteint les dimensions cosmiques, elle se révèle capable d'en exécuter les décisions capitales. Aujourd'hui une fable d'anéantissement général comme celle du *Crépuscule des Dieux* n'est plus du tout imaginaire.

La fête, cependant, était la garantie d'une imagination. Elle était danse et jeu. Elle mimait la ruine de l'univers pour en provoquer la renaissance périodique. Tout consumer, laisser chacun pantelant et comme mort, était signe de vigueur et gage de longévité. Il n'en irait plus de même le jour où l'énergie libérée dans un paroxysme sinistre, disproportionnée en quantité et en puissance à la fragilité relative de la vie, romprait définitivement l'équilibre en faveur de la destruction. Cet extrême sérieux de la fête la rendrait mortelle non seulement aux hommes, mais peut-être aussi à elle-même. Pourtant il ne marquerait au fond que le dernier terme de l'évolution qui en a fait la guerre.

ROGER CAILLOIS

LES ÉVASIONS A TRAVERS LES ALPES

CERTAINS aspects de la dernière guerre ne viennent que lentement au jour. C'est une sorte de puzzle et parfois une petite pièce est indispensable pour saisir l'articulation d'un grand ensemble. Et la petite pièce a sa valeur propre, qui est une valeur humaine. Tel est le cas des évasions à travers les cols des Alpes en 1943-44. Après la capitulation de l'Italie, les prisonniers de guerre alliés de certains camps furent remis en liberté. Certains gagnèrent la Suisse au travers des lignes allemandes.

En fait ces audacieux furent nombreux, environ sept mille. Ils ont passé partout, depuis la frontière française jusqu'à l'Autriche. Les plus heureux parvinrent à gagner Côme, ou encore la région de Poschiavo, au sud-est de l'Engadine. Mais il y eu bien d'autres voies, et beaucoup durent traverser les hauts cols des Alpes valaisannes. Malheureusement, très peu d'évadés ont rédigé un récit de leur passage. Les interrogatoires menés par les autorités suisses précisaient les noms, les grades, les unités des évadés, le point où ils avaient été faits prisonniers — presque toujours la Lybie ou la Tripolitaine — le camp d'où ils étaient partis, et ne se souciaient pas des itinéraires suivis. Très souvent, l'évadé ne savait pas le nom du col qu'il avait traversé, et ne voulait naturellement pas donner celui des localités italiennes où on l'avait hébergé et aidé : la guerre n'était pas finie. Du point de vue pratique, il était indifférent à l'officier de la police militaire helvétique, qui procédait à l'interrogatoire, de savoir si l'homme auquel il avait affaire avait passé la frontière en bicyclette à Chiasso ou pieds nus par un col menant à Zermatt : les deux cas se sont produits. A l'époque, tous ces renseignements étaient considérés comme secrets et l'on ne pouvait faire des recherches, que l'Angleterre et la Suisse empêchaient également. Aujourd'hui, on a réussi à recueillir des précisions sur quelques-unes de ces étranges odyssées.

Je ne parlerai ici que des évasions de prisonniers de guerre britanniques et américains. J'ai été considérablement aidée par le lieutenant-colonel Graham de Burgh, le major Julian Hall, Mr Kenneth Grinling, le major Kenzelmann, mademoiselle Anne-Marie Billon, sergent-major à l'état-major général de l'armée suisse, madame Bumann-Kalbermatten, MM. R. Escher et M. Borsinger.

Les chiffres concernant ces « évasions » sont assez précis : seize cents hommes ont passé par les cols qui mènent à Saas et à Zermatt, quinze cents — en comptant des civils italiens — par le Simplon et les vallées

voisines. Par contre, le col du Saint-Bernard, l'un des plus faciles car il est traversé par une grand'route, avait été occupé très vite par les Allemands et, d'après le supérieur du couvent, aucun évadé britannique n'a passé par là. Je n'ai pu rien savoir de précis sur la région d'Arolla.

L'Italie avait capitulé le 8 septembre. Avec un certain retard, qui n'a pas toujours été expliqué, on ouvrit les camps et les prisonniers tentèrent de rejoindre les lignes alliées [1]. Depuis le début de l'été, on sentait bien que la position de l'Italie n'était plus tenable et que, tôt ou tard, elle devrait capituler. Les évasions se préparaient en secret ; des contacts avaient été établis avec des groupes de la résistance italienne, des prêtres en particulier. Ceux de la région du Simplon, Piedimulera, Bonianco, jouèrent un rôle particulièrement actif. Dans les camps mêmes on se préparait ; à Chieti, le capitaine Edmonston Lowe, qui connaissait la Suisse pour y avoir fait de nombreuses ascensions avant la guerre, dessinait des plans où il indiquait la position des cols et leur accès — en particulier pour la région de Zermatt. On donnait un mot d'ordre : remonter les cours d'eau, ce qui menait fatalement vers les hautes vallées et les crêtes frontières.

Les premiers passages de cols eurent lieu le 17 septembre, au Théodule : il s'agissait des quarante-neuf *alpini* italiens de Breuil, qui se réfugiaient en Suisse avec armes et bagages. Dès le 20, des Britanniques arrivèrent au Monte-Moro, au sommet de la vallée de Saas. Dès lors, des passages eurent lieu presque tous les jours. Les groupes comprenaient : deux, quatorze hommes (Antrona Pass, 1er octobre) ; trente-deux (Felikjoch, 23 septembre) ; vingt-neuf (Saas, 4 octobre), soixante-dix (Saas, 26 octobre), une fois quatre-vingt-six (Saas, 25 septembre) ; le 23 septembre, il était arrivé huit colonnes, par tous les cols de la région. Les Allemands avaient occupé Breuil au pied du Théodule le 27 septembre et, de ce jour-là, le col n'avait plus guère été praticable. Il fallait éviter les centres, Breuil, Macugnaga, Domodossola, où se trouvaient des garnisons de S.S. Il s'agissait donc de contourner les agglomérations et d'atteindre par des voies détournées les petits villages au sommet des vallées, où l'on pouvait entrer en rapport avec des passeurs, contrebandiers locaux en général.

Il n'est pas toujours aisé d'apprécier les difficultés rencontrées par les évadés. Les bons alpinistes qui connaissent les cols frontières suisses sont tentés de les qualifier de faciles, car ils les ont parcourus sans peine. Seulement, ils étaient encordés, bien chaussés, munis de piolets et habi-

1. Il existe une série de volumes relatant les odyssées de ceux qui réussirent à gagner les lignes au Sud, *The way out*, de Uys Kriege, par exemple. Certains évadés s'associèrent à la résistance italienne, à laquelle ils fournirent des cadres : *When men and mountains meet*, de H. W. Tilman, en parle. Beaucoup furent repris par les Allemands (*Horned Pigeon*, de George Millar, *Give me air* de Edward Ward, *Prisoner at large* de I. Reed). On ne saura sans doute jamais combien furent fusillés.

tués à traverser des glaciers. Encore faut-il noter que, dans la région de Zermatt, en particulier, la montée aux cols par le versant italien est longue, pénible, raide, mais sans grand danger : on passe dans des champs de neige ou des névés plutôt que sur des glaciers. Par contre, la descente sur le versant suisse s'effectue par le Grenzgletscher ou le Zwilinggletscher, qui sont parmi les pires glaciers des Alpes : labyrinthes d'énormes crevasses, barres de séracs, dangers de chutes de pierres si l'on se rapproche trop des pentes des montagnes qui les dominent. Les cols de la région sont tous à haute altitude et en pente raide : l'Antrona Pass (2 841 mètres), le Monte Moro (2 859 mètres), le Felikjoch (4 068 mètres), le Lyssjoch (4 277 mètres). A cette altitude, le mal des montagnes, sous une forme ou une autre, peut se manifester. Le 2 novembre 1943, un groupe de quarante-trois hommes atteignait Saas au dernier stade de l'épuisement ; ils avaient passé deux jours sans manger et sans abri. Douze de leurs camarades étaient restés en route, terrassés par la fatigue et le mal des montagnes. Ceux qui avaient pu passer avaient dû brasser la haute neige d'hiver au col. Et pourtant, en été, le Monte Moro est une longue promenade. A l'automne de 1943, après un été sec, toutes les crevasses étaient ouvertes, mais les neiges de la fin d'août les avaient recouvertes d'une mince couche qui les masquaient sans les boucher : il fallait sonder la glace à chaque pas si l'on voulait éviter un accident. Tout alpiniste connaît cette technique, mais elle était ignorée des évadés dont beaucoup, originaires de l'Afrique du Sud, de l'Australie, de l'île Nord de la Nouvelle-Zélande, n'avaient jamais vu de neige.

Tous les hommes qui abordaient la montagne étaient en mauvaise condition physique. Dans les camps d'où ils venaient, Mortara, Udine, Merano, Bolzano, ils avaient tout juste été assez nourris pour ne pas mourir de faim. Leur équipement était lamentable : peu d'hommes avaient gardé leurs uniformes et la majorité était vêtue de loques. Des évadés qui arrivèrent aux cols du Tessin en janvier 1944 portaient des shorts. Les souliers étaient informes ; ceux que les paysans des hautes vallées avaient vendus à prix d'or (10 000 lire, dans certains cas) étaient à peine cloutés. Beaucoup traversèrent les glaciers en souliers bas, entortillés de ficelle. Les hommes qui abordèrent les cols tessinois dans les mois d'hiver de 1944, au sommet de La Valetta, avaient parfois erré cinq ou six jours dans la neige, sans manger.

***

Presque tous les évadés ignoraient la montagne et leurs passeurs n'avaient pas la conscience professionnelle des vrais guides. Dans la région de Zermatt, en particulier, les passeurs demandaient couramment 20 000 lire pour conduire un groupe au sommet du col ; puis, sous le fallacieux prétexte qu'ils risquaient d'être internés s'ils étaient inter-

ceptés par les troupes suisses, ils faisaient demi-tour. En réalité, comme ils étaient civils, ils ne risquaient rien de tel : ils auraient simplement été ramenés au col. Seulement, la plupart d'entre eux étaient contrebandiers, bien connus des autorités valaisannes et c'était la raison de leur extrême répugnance à aborder le territoire suisse. Dans ces conditions, certaines initiations à la haute montagne ont revêtu un aspect hallucinant. Et il faut répéter que, si la montée aux cols était pénible, la descente en était exceptionnellement dangereuse.

Vers le 9 octobre 1943, une douzaine d'évadés, parmi lesquels se trouve le major Julian Hall, passe le Felikjoch. Ils venaient du camp de Mortara, dans le nord de l'Italie et ils avaient atteint Saint-Jacques-d'Ayas. La traversée du col s'effectue dans ce que des alpinistes appelleraient « de bonnes conditions ». Seulement, lorsqu'on aborde la montagne pour la première fois, après des mois de privations et de souffrances, un pareil passage est extrêmement pénible. Voici quelques pages du récit du major Hall [1] :

De col en col, c'était une montée progressive mais constante. Parfois, nous devions descendre des pentes de cailloux raides. Pas trace de neige, pas un souffle de vent. Des étoiles au-dessus des pics et, en bas, le scintillement d'un lac qui les reflétait. La nuit était longue, mais pas aussi longue que le chemin à parcourir. J'avais soif, mais Goliath [2] ne me permettait pas de boire. Dans le creux des rochers, nous trouvions les premières neiges, mais il ne nous permettait pas d'en manger ; je le fis tout de même. J'avais donné mon sac à un ami, mais dès que mon dos fut soulagé, les jambes commencèrent à me faire souffrir. Cela dura une heure, deux heures. J'étais mal à l'aise. Lorsque nous fîmes halte, la nuit me semblait déjà fort avancée : il n'était pourtant qu'une heure...

Il n'y avait plus de rochers ni même de pierres sur notre chemin. Au loin, on voyait des pics et au-dessus de nous des étoiles, mais sur notre chemin s'étendait la neige — rien que la neige, molle, interminable, stérile et blanche. Il fallait grimper. Je glissais, je me débattais, je me sentais stupide. La glace, les parois de rocher, les crevasses : c'était à cela que je m'attendais, avec effroi. Je savais que cela mettrait ma résistance à l'épreuve. Mais je ne comptais pas sur l'hostilité de la neige — la douce neige passive dans laquelle il m'était impossible de marcher. Peut-être parce que mes souliers manquaient de clous (à l'un d'eux, il n'y en avait que trois), peut-être parce que je ne savais pas poser mes pieds. J'étais vaincu par la neige. Je n'étais pas furieux, je n'avais même pas honte. J'étais simplement dégoûté, écœuré. Mon corps avait horreur de ce qu'il était contraint de faire, de ce qu'il faisait si mal, en proie à une telle fatigue. J'avais perdu ma canne. Je me traînais en avant, glissais en arrière, attendais ; j'étais devenu indifférent à mon sort, je continuais à lutter sans espoir ni plan. Trois de mes camarades me tiraient à la corde. Goliath hurlait des encouragements : « La cabana » était tout près. [3] Qu'est-ce que cela me faisait ? Je n'avais qu'un seul désir : ne plus marcher, ne plus avoir les pieds dans la neige.

1. *La traversée des Alpes. Les Alpes*, octobre 1946, traduit par C. E. Engel.
2. Le surnom du guide.
3. La cabane Quintino Sella.

La cabane. Goliath était très fier. Elle était vide. Il y avait deux tables. Quelqu'un mit un matelas sur l'une d'elles et je me jetai dessus. Je n'entendis rien, ne vis rien : tout m'était égal. J'étais heureux. Je n'avais plus à marcher. Aucun bonheur sur terre n'était comparable au mien... J'entendis une voix dire : « Le jour se lève. » Le lever de jour sur les Alpes : il faut aller le voir... Mais je restai où j'étais...

... Les étoiles avaient disparu. Je pouvais enfin voir où nous étions. C'était un monde blanc et gris, un monde morne et désert ; au-dessous de nous, une bande de nuages que perçaient des montagnes. Elles étaient pour moi des noms, rien de plus. Les nuages semblaient immobiles. Nous reprîmes notre route.

Une longue pente, très large, pas raide. Il n'y avait qu'à la monter sans arrêt, pas à pas, heure après heure, les pieds dans la neige. Je ne glissais plus ; nous avions des cordes et je suivais dans les traces de ceux qui me précédaient. Mes pieds étaient de plomb. Je chancelais plutôt que je ne marchais. Cinq minutes ainsi et je devais m'arrêter. De nouveau cinq minutes, peut-être moins ; une nouvelle halte, une nouvelle marche de cinq minutes ; là où le ciel rencontrait la terre, il se dorait ; une pointe isolée rutilait, couleur de rose. Si j'arrive jamais au sommet de cette pente je serai au pied d'une barre de rochers à pic. Est-ce notre but ? La Suisse est-elle là-haut ? Mes voisins étaient de cet avis.

Ils avaient raison, la crête était le terme de notre ascension... Nous étions sur la glace. C'était le passage contre lequel on nous avait mis en garde à Champoluc. Il pouvait être dangereux, mais il n'était pas pénible ; il ne m'épuisait pas comme l'avait fait la neige. Je grimpais très lentement, presque en me traînant, mais je ne me sentais ni fatigué, ni découragé. J'étais transporté de joie. J'atteignis la crête. C'était la Suisse. Le matin était là ; le jour s'était éveillé ; le monde naissait à la vie... Nous n'avions plus qu'à descendre à notre gré : nous étions libres et nous n'avions plus besoin de guides, dit Goliath.

Nous allions bientôt nous apercevoir à quel point il se trompait. Pour descendre du Felikjoch, il faut traverser un glacier qui est l'un des plus dangereux des Alpes ; c'est ce que nous dirent les soldats suisses qui vinrent nous chercher dans l'après-midi. Ils nous amenèrent à la cabane Bétemps. Ce fut une descente difficile. Mais nous étions en sécurité : les Allemands ne pouvaient plus nous atteindre ; nous avions franchi le col.

***

Tout le monde n'avait pas autant de chance. Quelques jours avant le passage du major Hall et de ses compagnons, l'officier britannique le plus haut en grade du camp de Mortara, le lieutenant-colonel Graham de Burgh, avait aussi atteint Saint-Jacques-d'Ayas pour passer en Suisse : c'était son itinéraire que devaient suivre le major Hall et ses compagnons, le 9 octobre. Le colonel de Burgh était accompagné par le colonel Wheeler et le capitaine Phillips. Ils avaient quitté le camp les derniers. Dans le val d'Aoste, ils se séparèrent ; le colonel Wheeler, qui se dirigeait d'après un croquis du capitaine Edmonston Lowe, gagna la Suisse par la voie du Theodule, qu'il franchit en compagnie de deux

Italiens, le général Branca et de Stefani, membre de l'équipe italienne de la Coupe Davis.

De Burgh avait été fait prisonnier au début de la bataille de El Alamein et avait passé six mois dans les hôpitaux, sans réussir à guérir tout à fait une blessure au pied. A Saint-Jacques-d'Ayas, avec de grandes difficultés, lui et Phillips parvinrent à entrer en relations avec deux contrebandiers qui acceptèrent de les mener en Suisse en compagnie d'un jeune officier italien décoratif et encombrant, surnommé Blondy. Le groupe se met en marche à trois heures du matin [1] :

Nous arrivions à la neige ; il y avait de la glace sur les rochers et un vent aigre soufflait. Le chemin passait ici à travers un grand tas de pierre et de cailloux éboulés ; nous grimpions ou nous nous hissions sur la glace glissante, nous déchirant les mains et les genoux. Mes vieilles chaussures avaient perdu presque tous leurs clous et elles prenaient l'eau. L'aube se levait. Nous fîmes une nouvelle halte pour manger. Moi, je n'avais rien ; Blondy nous donna un peu de pain et Reggie Phillips avait une boîte de sardines... Il faisait trop froid pour rester assis longtemps, dans l'état d'épuisement où nous nous trouvions, et il n'y avait aucun abri. A mesure que nous avancions, les rocs éboulés s'enfoncèrent de plus en plus sous la neige, et nous finîmes par y marcher jusqu'au genoux. J'avais horriblement soif et je suçai des glaçons qui me brûlèrent tellement de la bouche qu'il me fut impossible de manger. Nous fîmes de nouveau halte au sommet d'une haute pointe et, en dépit de notre immense fatigue, nous fûmes stupéfaits à la vue du paysage qui nous entourait. Au-dessous de nous, à quelques centaines de mètres, s'étendait une mer bouillonnante de nuages blancs. Il en jaillissait de grandes îles de rochers noirs, hérissées, comme des dents de géants, qui se dressaient vers le ciel. A l'est, tout le paysage se teintait d'un rose délicat qui fonçait jusqu'au rouge là où le soleil se levait.

Nous contemplions en silence, pendant quelque temps, refusant d'écouter les Italiens qui voulaient nous faire continuer. Nous étions hors du monde... Nous reprîmes notre marche à travers la neige.

La montée devient un calvaire : les deux Anglais ignorent tout de la montagne et la présence de Blondy ne facilite pas les choses. Enfin, après des heures de marche, le groupe atteint la cabane Quintino Sella, transis de froid, trempés de neige :

Au bout d'une heure, nous nous remîmes en route, cette fois, pour remonter un long glacier coupé de longues fissures à l'aspect horriblement sinistre, vers le col qu'il nous fallait franchir pour entrer en Suisse. La distance ne semblait pas considérable : pourtant ce devait être un épouvantable trajet.

Notre première tentative fut un échec. Lorsque nous arrivâmes au sommet du glacier, le ciel s'obscurcit, la neige se mit à tomber et un vent glacé nous transperça. Maintenant, nous étions encordés. Les Italiens mirent des lunettes bleues, des écharpes et des gants. Nous n'avions ni lunettes ni quoi que ce soit pour nous couvrir

1. *Smuggler's Way, Blackwoods' Magazine,* décembre 1945.

la tête et les mains. Nos habits étaient si minces qu'ils ne nous protégeaient absolument pas. La tempête devint de plus en plus violente. Mes mains étaient noires. J'avais si froid que je ne sentais plus rien, même pas le froid. Bientôt, il devint impossible de voir à vingt mètres, et enfin, sur une pente si raide et si glacée que nous pouvions à peine nous tenir, nous comprîmes que nous avions perdu notre chemin.

Comme tous les Italiens, les trois qui étaient avec nous se mirent à crier et à discuter. Nous restions appuyés contre la glace, osant à peine bouger. Pour en finir, je donnai l'ordre de retourner. J'étais furieux, mais je ne voulais pas me mettre en colère, de crainte de glisser le long de la pente. J'osais à peine me retourner. Nous finîmes par rejoindre le glacier, mais la neige chassée par le vent nous aveuglait. Tout d'abord, nous suivîmes nos traces de la montée. Elles disparaissaient déjà et il ne restait plus que les petits trous de nos cannes, que la neige n'avait pas encore comblés, pour nous permettre de retrouver le chemin du refuge.

Les Italiens estiment qu'il est beaucoup trop tard pour passer le col : on est le 25 septembre et l'orage va encore rendre les conditions pires. Il n'y a plus guère de provisions. Les deux contrebandiers, devant le refus des Anglais de redescendre, décident d'aller chercher des provisions dans la vallée et de remonter quand le temps le permettra. Blondy les accompagne, il disparaît dans la pente et l'on n'entendra plus parler de lui. Pendant trois jours, n'ayant à peu près rien à manger, de Burgh et Phillips restent au refuge, engourdis de froid et brûlant peu à peu les pièces de bois qui ne sont pas indispensables à la solidité de la cabane, portes intérieures, escabeaux, tandis que l'ouragan hurle autour d'eux. Le troisième jour, le temps se dégage et ils peuvent se sécher au soleil. Vers la fin de l'après-midi, ils voient apparaître leurs contrebandiers, — heureusement sans Blondy — mais aussi sans provisions : ils exigent que l'on redescende dès le lendemain matin, car le col est désormais impraticable. C'est un mensonge, et quelques jours de beau temps devaient tasser en partie la neige fraîche, mais les deux Anglais, ne connaissant pas la montagne, ne peuvent s'en douter. Le lendemain, au moment de partir, à quatre heures du matin, le ciel est clair et de Burgh exige que l'on reprenne la montée vers le col. Impressionnés par le ton et le grade de l'homme qu'ils accompagnent, les deux Italiens acceptent et la longue montée vers le Felikjoch recommence.

Nous grimpions une pente si raide qu'on la touchait presque de l'épaule et nous craignons tout le temps de déclencher une avalanche. Deux ou trois fois, nous en entendîmes gronder au-dessous de nous. Nous arrivâmes à une lame de rasoir de glace qui montait au-dessus de nous sur cent cinquante mètres. A droite, rien : des rochers noirs, trois cent mètres plus bas. A gauche, une pente d'un blanc étincelant, presque verticale. Comme fasciné, je contemplai cette saillie, si étroite qu'elle me paraissait irréelle. Mais nous la traversâmes. J'étais trop fatigué pour avoir peur ; sinon, je n'aurais pas fait un pas de plus... Castor et Pollux, deux grands sommets jumeaux, se trouvaient derrière nous, et le Lyskamm nous dominait en

avant. Depuis que nous étions au-dessus de trois mille trois cents mètres[1], *je me sentais vaguement étourdi et je devais maintenant réclamer de nombreuses haltes. Non seulement ma jambe était terriblement engourdie, mais mon cœur commençait à me valoir des ennuis...*

Je continuai tout de même à avancer, mais en faisant halte tous les quelques mètres. Enfin, totalement étourdi, j'arrivai au sommet et je m'assis. Dans une sorte de stupeur, j'entendis quelqu'un dire « Svizzera ! ». Il aurait aussi bien pu dire la Chine ; cela ne m'intéressait plus...

En descendant, nous retrouvâmes la neige. Nous sortîmes d'une combe abritée et soudain je découvris ce qui s'étendait entre nous et une grande grande vallée accueillante. Nous étions sur un grand glacier. Nous remîmes alors la corde et les guides recommencèrent à se servir de leurs crampons et de leur piolet. Nous n'avions que nos cannes.

Le glacier s'appelle le Grenz *ou le* Mangeur d'hommes, *comme on nous le dit plus tard*[2]. *Nous foulions une neige vierge, trouvant notre chemin entre les crevasses noires béantes ou traversant des ponts de neige sur de vastes abîmes de glace verte ou de vide noir... Les Italiens nous montrèrent un sentier dans la montagne, au-delà de la vallée rocheuse*[3], *le sentier de Zermatt. Ils nous dirent d'aller sur la droite, au pied d'une masse de rochers sombres et de descendre par là vers la vallée. Ils tenaient à remonter le plus rapidement possible, pour profiter du jour... Ils étaient venus bien plus avant en Suisse qu'ils ne nous l'avaient promis. Nous enlevâmes la corde et ils partirent.*

Reggie et moi les regardâmes pendant un moment gravir un mur de glace que nous avions descendu en taillant des prises pour les pieds et les mains, puis nous suivîmes notre chemin, marchant avec insouciance dans la neige. Tout à coup, j'enfonçai ; je lançai mes bras en avant et, grâce à Dieu, ils s'accrochèrent à quelque chose qui tint, mais mes jambes et mon corps pendaient dans le vide. Reggie venait derrière moi : je lui dis de passer plus loin, sinon nous tomberions tous deux, mais il me repêcha, je ne sais comment. Je me remis sur pieds et, sans regarder le trou, je poursuivis. Soudain, dans une flaque de neige lisse, j'enfonçai de nouveau et fis une chute brusque dans une crevasse. La neige avait amorti ma chute, mais je ne m'en tirai pas indemne : j'avais une blessure au bras gauche. Maintenant, j'étais plus inquiet qu'effrayé. La crevasse était sombre, mais pas noire et un filet d'eau coulait au-dessous de moi dans la glace. Très loin au-dessus de moi se trouvaient la lumière, le soleil et le silence. Les parois avaient des teintes dégradées du noir au vert foncé. Je remerciai Dieu que ce fût le matin : la lumière durerait probablement plus longtemps que ma vie. Il faisait froid, un froid de mort et mon corps semblait fumer. Je me mis debout et tâtai le couloir étroit de la crevasse ; en avançant, je butai contre un long bloc de glace. Je regardai ce que c'était : un homme, dans une mince cage de glace. J'entrevoyais vaguement son corps et son visage ; il avait les yeux fermés et il grimaçait. Ceci ne m'impressionna pas beaucoup ; j'allai plus loin. Il y avait deux autres cadavres. Je vis très nettement

1. Les altitudes sont généralement fausses : la cabane est déjà à plus de trois mille six cents mètres.

2. Le Mangeur d'Hommes — *Menschenfresser* — est le Lyskamm, qui domine le glacier. Le colonel de Burgh a confondu les indications embrouillées de ses guides.

3. C'est un glacier, en réalité.

l'un d'eux : jeune, blond, en uniforme italien. Les yeux ouverts, il me regardait et souriait. Je sentais qu'il était content de me voir, et il me plut. Je m'assis sur — sur quoi? — sur sa draperie de glace et, soutenant mon bras blessé, je me mis à lui parler. Soudain, je sentis que j'étais aussi en train de me recouvrir de glace. Je me levai et, en agitant mes membres, je rompis la carapace. Je sentis un froid de mort qui me pénétrait. Je me repris violemment. Je luttai contre l'engourdissement, contre le silence et la nuit des murs de glace ; contre mon désir de rejoindre mes trois compagnons dans le bonheur de leur néant glacé, loin des soucis et des ennuis. Je luttai — pourquoi? En tout cas, je luttai et je parvins à me réchauffer — ou du moins à rester vivant. Puis je m'assis au pied de mon ami l'Italien. Il portait des médailles. Une de ses jambes était cassée ; elle était repliée sous lui et, si on ne regardait pas de très près, il semblait n'en avoir qu'une. Il avait une grande plaie au-dessus d'un œil et ses mains étaient noires. Je regardai les miennes : elles l'étaient aussi ; je me demandai pourquoi. Et alors, je sentis de nouveau la carapace de glace. Pris de panique, je me levai et j'appelai : je m'interrompis brusquement, terrifié ; mes cris me revenaient, étouffés par ces affreux murs de glace translucide...

Le brouillard glacé que produisait le soleil sur la neige et la glace pesait sur moi. Je ne pouvais plus voir mon ami dans sa glace. Je ne sentais plus le froid. J'étais presque mort quand, soudain, une masse de neige et de glace tomba sur moi. J'étais furieux : on m'avait dérangé. J'essayai de me tourner vers mon ami et je m'aperçus que je ne pouvais plus bouger. La glace m'avait fixé à sa tombe. Quelqu'un faisait du bruit. J'étais mécontent. Je m'agitai, et ma carapace de glace éclata. J'eus l'impression que l'un des cadavres s'était levé et me disait : « Bougez, bougez tout de suite ou vous mourrez ! » Je me mis à rire et ma glace se brisa : elle était encore très mince. C'est tout ce dont je me souvins pendant longtemps...

Ce n'était pas l'un des cadavres qui intervenait, mais l'un des contrebandiers, lesquels avaient entendu les cris de Phillips, étaient redescendus jusqu'à la crevasse et commençaient à organiser le sauvetage. Repêcher un homme tombé dans une crevasse dont les parois surplombent est toujours difficile. Le colonel de Burgh est de taille moyenne et très mince, mais il avait perdu connaissance et ne pouvait s'aider en aucune manière. Il revint à lui sur le glacier et les deux Italiens terminèrent la descente avec lui et Phillips. Au bas de la pente, les patrouilles suisses recueillirent les évadés et les conduisirent à Zermatt.

***

Il y a eu d'extraordinaires coups de chance, au cours des évasions. Un groupe de Néo-Zélandais arriva au Lyssjoch et, abandonné au col par le guide, se mit à descendre le Grenzgletscher. Après avoir franchi une série d'obstacles, les hommes arrivèrent devant un nouveau : une énorme crevasse qu'on ne pouvait ni contourner, ni sauter. L'officier du petit détachement estima qu'il fallait descendre dans ce trou et remonter de l'autre côté. Il y avait peu d'espoir de succès, mais rien d'autre à faire. Un des plus jeunes soldats se présenta comme volontaire et, à

bout de corde, descendit dans la grande faille bleue. Au bout d'un moment, il cria d'en bas que tout allait très bien, qu'on n'avait qu'à descendre comme lui : la crevasse, au lieu d'aller au fond du glacier, se recourbait et avait une autre issue plus bas, au-dessous de la barre de séracs. Tout le groupe descendit par le tunnel de glace et gagna le refuge Bétemps, sans se douter un instant que c'était un véritable miracle qui lui avait permis de passer. L'épisode m'a été raconté par le guide Karl Franzen, qui se trouvait à Bétemps lors de l'arrivée de ces hommes et il m'a été confirmé par le colonel de Burgh.

Mais bien des crevasses furent moins clémentes. Deux jeunes soldats anglais franchirent le Monte Moro en octobre 1943. Parvenu au milieu du glacier, l'un d'eux tombe dans un trou, est coincé entre les parois et crie à son compagnon, nommé Moore, d'aller chercher de l'aide. Au bout d'un moment, il parvient à dégager un bras, puis son couteau et il commence à tailler des encoches dans la glace pour ses pieds et ses mains. Acrobatie dangereuse et épuisante, mais il réussit à regagner la surface du glacier. Personne n'est en vue. Il reprend la descente, trouve une patrouille suisse à Mattmark, au bord du petit lac de glacier, et demande si l'on a vu Moore : personne n'est arrivé. Deux patrouilles remontèrent, appelèrent, sifflèrent, cherchèrent des traces : on ne trouva rien, jamais. Le pauvre garçon, lui aussi, avait disparu dans une crevasse.

Il y eut sans doute beaucoup de cas aussi tragiques, et l'on ne saura jamais le nombre des morts, car les glaciers du Mont Rose ne rendent pas les cadavres. On a trouvé une trentaine de corps au Monte Moro, lors de la fonte des neiges, huit près de Sondrio, au sud de Poschiavo. Sur un groupe d'une vingtaine d'hommes partis dans cette direction, deux seulement arrivèrent en Suisse. Un jeune lieutenant mourut d'épuisement en arrivant à Viège.

Les troupes suisses, au cours des premiers jours de cet exode, furent surprises par ces arrivées en masse : quelques officiers de la police militaire s'étonnaient de voir des officiers et des soldats couverts de loques civiles. Puis ils comprirent la situation et firent l'impossible pour aider les évadés. J'ai vu les rapports du major Kenzelmann et du capitaine Escher : sous le style officiel, on sent l'émotion ressentie par ces hommes qui, bons alpinistes eux-mêmes, comprenaient les épreuves subies par les évadés. De leur côté, les fugitifs firent preuve d'une étonnante énergie. Tous les officiers suisses m'ont fait un éloge enthousiaste de la superbe tenue des Britanniques, de leur dignité, de leur sens de la camaraderie. Aucun d'eux ne se plaignait et ils ne demandaient qu'une chose : qu'on leur permît de se laver et de se raser. Dans une guerre où les évasions ont joué un tel rôle et ont été si nombreuses, il importe de conserver le souvenir de l'odyssée de ces hommes, qui ont osé aborder dans les conditions les plus dangereuses les grands cols des Alpes.

CLAIRE-ÉLIANE ENGEL

VITROLLES

AGENT SECRET

L'occasion nous est offerte de penser à M. de Vitrolles. Ce n'est pas tous les jours. Dans les Alpes de Provence, d'où sortit sa famille, le souvenir est resté de cette forte race, ces Arnauld qui essaimèrent à travers la Provence et dont un surgeon s'en alla verdir à l'autre bout du royaume, dans les sévères jardins de Port-Royal. Mais, à part ces lointains Arnauld, les Vitrolles auraient fait peu de bruit dans le monde, si, en 1774, un fils n'était né à monsieur son père, président au parlement de Provence. Cet Eugène de Vitrolles devait faire, en ce monde, un certain bruit, vite apaisé et que vient de réveiller une toute récente publication.

L'idée de rééditer les *Mémoires* de Vitrolles est bonne, moins peut-être pour ce qu'ils nous apprennent des événements que de l'homme lui-même, tombé dans l'oubli et qui mérite d'en sortir [1].

A première vue, rien de bien saillant à relever dans les premières aventures de ce jeune homme bien né, bien doué qui suivit sa famille en émigration. Avec tant d'autres, il guerroya de son mieux dans l'armée de Condé, comme porte-guidon aux chevaliers de la Couronne. Nous aurions tort de sourire de ces derniers jours de la guerre en dentelles. On s'y faisait tuer pour de bon. Vitrolles ne se contenta pas de jouer au soldat ; il fit en émigration d'utiles et flatteuses relations et y trouva même une femme. Mademoiselle Thérésia de Folleville était la fille adoptive de la duchesse de Bouillon, souveraine d'une terre d'Empire, encastrée dans le royaume de France. L'union de mademoiselle de Folleville et de M. de Vitrolles fut sans nuages tant que dura l'émigration et lorsque s'ouvrirent à nouveau les portes de la patrie.

***

Il semble que ce fut par Dalberg et par Talleyrand, alors au plus haut de sa faveur que Vitrolles fut rayé de la liste des émigrés, après le 18 brumaire et qu'il obtint de rentrer en France. Dalberg, neveu du dernier électeur de Mayence, plus tard indirectement pensionné par l'Empereur, avait, comme on dit, « grenouillé » dans les plus troubles eaux, à cheval sur les frontières, nourri à plus d'un ratelier. Habile au demeurant, mais d'un moins bon aloi que Vitrolles. Voilà donc celui-ci rentré, mais peu disposé à désarmer. Parmi les émigrés comme lui, à qui le Premier Consul rendait leur patrie, qu'il réinstallait à leur place, dont il acceptait le concours, ne demandant qu'à jeter au creuset toutes les forces vives, combien étaient-ils à s'abandonner à la fortune nouvelle? Nombreux, au contraire, innombrables ceux qui se raidissaient, bouchaient leurs yeux et, pendant que se bâtissait un monde, ne songeaient qu'à faire la tête et à bouder le destin. Le dieu de la guerre emplissait la terre et le ciel du tumulte de ses victoires ; et, durant ce temps, ils jouaient à l'escarmouche, faisaient des mots, aiguisaient des pointes, rimaient des couplets.

Il y a toujours eu une sorte d'élégance à fronder. Le mot *snob* venait d'être inventé, mais l'idée, l'état d'esprit qu'il exprime est de tous les temps.

C'est à partir de 1809, je crois, qu'on peut voir grandir en France le snobisme de l'opposition, qui peu à peu perce sous les masques. Les lauriers de Wagram ont été chèrement

1. Mémoires de Vitrolles, tome I, chez Gallimard.

payés. La victoire s'est donnée, une fois de plus, mais après s'être fait attendre... L'Empereur est revenu de Schoenbrunn, plus solide, semble-t-il, que jamais, la tête plus pleine de projets de gloire et montrant au monde, de ses deux bras levés, Marie-Louise, fille des Césars, comme le plus éblouissant des trophées. L'année suivante, la naissance du roi de Rome parachèvera l'édifice éblouissant. Qui donc, sous le vernis, découvrira la fissure, percevra un fléchissement dans la hautaine charpente? M. de Vitrolles, entre autres observateurs. C'est en ces mois de triomphe qu'il commence de tisser sa trame.

Une mince histoire venait d'exaspérer encore une susceptibilité déjà fort en éveil. Vitrolles, propriétaire dans les Basses-Alpes, maire de sa commune, s'intéressait grandement à l'élevage des moutons mérinos. Or, la protection de la race ovine était, si l'on peut dire, un des dadas de l'Empereur qui prétendait l'assurer par le contrôle de l'Etat. Vitrolles protesta hautement; il entendait utiliser ses béliers à sa convenance, sans que les préfets vinssent regarder dans ses affaires. La réponse de Napoléon, non dépourvue d'humour, lui parvint sous forme d'un papier officiel, muni d'une belle cascade de signatures, nommant le baron de Vitrolles inspecteur des Bergeries. Il en faillit, de rage, attraper la jaunisse. En 1810, les fonctionnaires n'avaient pas licence de faire la petite bouche ni de refuser les faveurs du maître. Pauvre Vitrolles! Il avait l'orgueil de toucher, encore que par alliance, à une famille quasiment souveraine et il lui fallait accepter de figurer au rang le plus modeste, dans un coin perdu de l'*Almanach impérial*. Si l'on avait fantaisie de jouer au petit jeu des *si*, il pourrait être amusant de refaire l'histoire de la Restauration à travers les béliers mérinos. Qui sait? Si l'on avait fait de Vitrolles un préfet, un maître des requêtes, un conseiller d'Etat, peut-être eût-il eu scrupule de combattre un gouvernement si prompt à reconnaître le mérite véritable. Tandis qu'à trahir le service des Bergeries, Vitrolles ne paraît avoir eu aucune gêne. On aurait peut-être envoyé au comte d'Artois, à l'empereur Alexandre un autre messager, moins habile, moins éloquent; peut-être les choses eussent elles tourné autrement... Vains amusements de l'esprit...

***

1814. La France est envahie. M. de Vitrolles entre en scène ou plutôt dans les coulisses. Rien de plus difficile à suivre que les histoires de négociations secrètes. Elles sont mystérieuses par définition et c'est naïveté de le souligner. Comment Vitrolles dont la trace, en dehors de ses bergeries et de ses relations de salon, est assez malaisée à suivre, comment et par qui et au nom de qui fut-il désigné pour aller prendre contact avec les Alliés? Il avait pour lui un bon atout matériel dans sa connaissance de l'allemand et même du patois rhénan. Il pouvait sans peine se dissimuler parmi les gens de service, dans la suite des généraux autrichiens ou prussiens, et approcher ainsi le grand état-major, en attendant les souverains eux-mêmes. Dalberg avait connu Vitrolles à l'armée de Condé; il parla de lui à Talleyrand qui venait de se brouiller avec l'Empereur et lui avait *in petto* déclaré la guerre. Il ne tarda point à voir les services qu'on pouvait attendre d'un homme assurément honnête, prudent, désintéressé et animé d'une foi monarchique ardente. Nous ne savons quand Vitrolles fut expressément pressenti; en 1812, déjà, il est acquis à des transformations éventuelles de régime.

Il faut penser à ce que représentait la marche en France des Alliés. Si leur arrivée, à les en croire, annonçait la paix à venir, elle faisait prévoir, pour l'heure, de nouvelles et plus cruelles misères. Le miracle était que le pays, saigné à blanc, tombé sur les genoux, en friche, crevant de faim, ne maudissait pas, quoiqu'on en ait écrit, dit et répété, celui qui toujours et toujours, redemandait de la chair pour ses batailles. Rares étaient ceux qui songeaient à secouer le joug écrasant. Et surtout, à imaginer avec précision un remplaçant au régime existant. Et, moins que tout, à sortir de son tombeau l'antique monarchie française. Ce n'était pas que fussent méconnues sa grandeur et sa gloire : mais elle avait disparu des mémoires; et ceux qui gardaient son souvenir ne la séparaient point d'un état de choses qui paraissait après vingt ans, aussi poussiéreux, aussi préhistorique, aussi éloigné des réalités que le gouvernement de Charlemagne. En somme, personne dans le peuple ne haïssait la mémoire du Roi, mais personne non plus ne pensait que ce fût lui qui succéderait à l'Empereur. Et, du reste, qui songeait à renvoyer l'Empereur? Les petites gens, les bonnes gens demandaient seulement qu'il se tînt tranquille et ne cherchât pas querelle au monde entier.

Imaginons les sentiments des Français de l'Est, à l'apparition des premiers contingents alliés, des cosaques surtout, environnés d'une légende détestable. Les Alliés s'efforçaient de faire figure d'apôtres de la liberté. Mais les Français, depuis quinze ans, avaient eux-mêmes trop pris l'habitude

d'agir en conquérants, pour accepter d'être conquis par des kaiserlicks, des mangeurs de chandelles et ces Prussiens exécrés dont il n'était pas un qui ne prétendît venger personnellement la défaite d'Iéna. Contre les Alliés, les Français faisaient bloc.

Le Congrès de Châtillon allait se réunir. Napoléon y jouait ses cartes dernières parmi lesquelles il gardait de beaux atouts. Ceux qui escomptaient sa chute le voyaient avec inquiétude engagé sur le chemin des négociations. Il importait à leurs yeux qu'il reprît son intransigeance et pût ainsi faire figure d'ennemi public. C'est à quoi va s'efforcer cet obscur Vitrolles que personne, ou presque, ne connaissait. Il partait en enfant perdu, sans se douter peut-être que d'autres que lui, tiraient les ficelles. Il se présentait, sous un déguisement, sans autre lettre de créance qu'un vague cachet aux armes de Dalberg. Le miracle, c'est qu'il ait réussi. Qu'apportait-il avec lui ? Des ragots d'opposition, des échos de salons, l'opinion de quelques aigris, de quelques ambitieux, rien qui permît de se faire une opinion large et documentée. Tout cela paraîtrait étrangement mince s'il n'y avait pour enrober, pour lier en faisceau solide ces éléments médiocres et presque inexistants, s'il n'y avait, pour faire quelque chose avec rien, la foi de Vitrolles qui soulève la plus infranchissable des montagnes, son éloquence chaude, pressante, torrentielle, sa dialectique, la rigueur de son raisonnement et, surtout, sa sincérité, son honnêteté d'esprit, sa conscience. C'est muni de ces seules armes qu'il aborde les grands acteurs du drame, Schwartzenberg, Nesselrode, buté dans ses rancunes, le sceptique Metternich et enfin le tout puissant empereur de Russie. Quel bel apologue on pourrait tirer de cette rencontre entre l'autocrate entouré de tonnerres et le nobliau de province, et celui-ci retournant, si l'on peut dire celui-là et par la chaleur de son verbe, changeant la face du monde ! En effet, voici qu'Alexandre, non seulement accepte de dévoiler sa pensée devant ce quasi-inconnu, mais permet que celui-ci la discute ; il laisse à l'interlocuteur tout loisir de plaider la thèse opposée à la sienne, il mollit, il cède, il se rend. Vitrolles arrivait, la bouche pleine, révérence parler, de ses Bourbons, de ses princes, de son roi et il trouva le czar à cent lieues de ces idées-là. L'empereur de Russie parlait du roi de Rome, sous la régence de sa mère, du duc d'Orléans, un peu de la République et beaucoup de Bernadotte. Pas un mot des Bourbons. Vitrolles prit la parole et Alexandre le laissa parler, avec une méritoire patience. Ce grand prince, malgré ses ruses, ses repliements, ses dérobades, se montrait soucieux d'information. La voix qui parlait par la bouche de Vitrolles, il l'entendait pour la première fois ; elle lui découvrait des vérités inconnues, car rien ne ressemble davantage à une vérité qu'une illusion exprimée avec conviction. Un philosophe désabusé disait que Dieu existe, parce qu'il serait trop long et trop fatigant de contredire tous ceux qui affirment son existence. L'empereur de Russie, devant la démonstration qui lui était faite de l'existence des Bourbons, finit par y croire et prit leurs chances à son compte.

C'est ainsi que M. de Vitrolles, qui ne connaissait pas les princes contribua, au premier chef, à les remettre sur le trône. D'autres conjurés s'agitaient dans l'ombre, Talleyrand, Dalberg, sans oublier cet abbé de Pradt que Napoléon avait nommé archevêque de Malines et son ambassadeur à Varsovie, le plus avide des hommes ; il voulait tout. Comme aussi ce Louis, qui devint homme de finances et baron.

Le Roi cependant, était à Hartwell, près de Londres et il attendait. L'histoire de ces quelques semaines de mars et d'avril 1814 est bien la plus paradoxale, la plus colorée, la plus palpitante qui se puisse. Napoléon est toujours debout ; jamais son génie militaire n'a été plus lucide, plus foudroyant qu'en ces heures où la fortune s'éloigne. Les Alliés, faute de pouvoir l'abattre, le gagnent de vitesse, Paris est pris, se pavoise de blanc, alors que l'Empereur, à Fontainebleau, se prépare à marcher sur sa capitale ; sans la défection de Marmont, que n'aurait-il pu faire, quel fabuleux redressement ? Jours étonnants. Depuis une semaine, Monsieur, comte d'Artois, à Vesoul, puis à Nancy, arrivé par la Hollande et la Suisse: non dans les bagages, mais sur les derrières des Alliés attendait aussi que l'heure sonnât. Il s'avança ensuite jusqu'à Nogent, jusqu'à Meaux. Entre le prince et le Comité des conjurés, devenu gouvernement provisoire, entre l'hôtel de Talleyrand et le Sénat conservateur, tous les jours plus servile, plus abject, Vitrolles fait une incessante navette. Monsieur se prend d'amitié pour ce Provençal, à l'accent sonore, mais aux gestes sobres qui lui montre le chemin, en ôte les pierres, évente les traquenards, conseille, dirige, rassure — et qui ne demande rien. Car Vitrolles, alors que le Roi sera, grâce à lui, revenu, à l'heure où se partagera le gâteau, n'aura rien, que des bonnes paroles. Les autres se servent ou tendent leur chapeau, jusqu'à l'abbé de Pradt qui finira, faute d'autre prébende, par décrocher la grande Chancellerie de la

Légion d'honneur, Vitrolles sera nommé secrétaire des Conseils, fonction mal définie, encore plus mal rétribuée, et ministre d'Etat, avec la bande de ceux qu'on ne sait où caser ailleurs et à qui l'on ne donnera rien à faire et aussi — on allait l'oublier — membre du Conseil privé.

M. de Vitrolles, du moins, assiste, la plume à la main, aux séances du Conseil des ministres ; il est de toutes les cérémonies, mais à une place que le Grand Maître a négligé de prévoir ; du moins il approche de la personne royale, ce qui vaut à cet homme intègre qui n'a rien sollicité et rien reçu, des jalousies sans nombre et de vigoureuses rancunes. Monsieur lui fait toujours bon accueil, sourit en le voyant de ses yeux d'enfant. M. le duc d'Angoulême prolonge avec lui quelques-unes de ces interminables conversations généalogiques dont il est friand, Madame lui parle de la duchesse de Bouillon et M. le duc de Berry l'interroge sur le corps des chevaliers de la Couronne qui portait l'habit bleu et le casque des dragons. Vitrolles dès ce temps-là ; commence à mettre de l'ordre dans ses souvenirs. Il avait le souci de laisser aux siens une image vraie. Ce ne pouvait être qu'une image parfaitement décente, sans éclat excessif. Il savait bien que dans sa vie, il n'y avait guère à glaner, en fait d'aventures ou d'escapades sentimentales. Point de ces histoires galantes qui faisaient la joie du roi Louis XVIII, quand il s'occupait à d'aimables jeux de tabatières, sur les épaules nacrées de madame du Cayla. Vitrolles était non seulement d'imagination mais d'âme pudique. Les piqûres, les blessures d'amour-propre qui marquent sa longue et patiente carrière, il laisse à ses lecteurs le soin de les deviner, sans qu'il daigne les souligner et surtout les commenter. Il écrit avec méthode, mais non sans agrément ; son récit est clairement articulé, son style alerte, plus coloré que celui de nombreux mémorialistes, ses contemporains. Ses *Souvenirs* apportent un témoignage sincère, souvent vibrant, non négligeable pour tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'émigration et celle des deux Restaurations. On les consulte avec profit, on les lit avec plaisir ; on les déguste comme un vin vieux, un peu éventé, mais de bon cépage [1].

1. Les Mémoires de Vitrolles sont constitués par les *Souvenirs autobiographiques d'un émigré* et les *Mémoires et Relations politiques*. Eugène Forgues les avait publiés ensemble en 1884. L'édition nouvelle qu'en entreprend M. Pierre Farel comporte de nombreuses notes et pièces justificatives, d'un très réel intérêt.

***

Le Conseil privé, sous la Restauration, avait ceci de particulier qu'il n'existait pas, sinon sur le papier. La liste de ses membres est longue et sonore, mais on chercherait en vain, aux procès-verbaux (s'ils existent) de ses séances (s'il s'en tint) aucune discussion ou décision digne d'être retenue. M. de Vitrolles s'ennuyait ; il était trop clairvoyant pour ne pas discerner les erreurs, les fautes ; trop têtu pour le reconnaître, trop hautain pour donner des conseils que, d'ailleurs, on ne lui demandait plus. Il vivait en marge, courtoisement salué, mais sans cet empressement qui marque l'ascension de la fortune. A la porte de son hôtel, rue d'Artois, s'arrêtaient les voitures d'hommes d'âge, de juristes pleins d'une sage science, de diplomates de tout repos. M. de Vitrolles aime la conversation, mais redoute le paradoxe ; ce conspirateur-né est le moins frondeur des hommes.

Il va au château faire sa cour. On voit, partout où il le faut, sa longue figure, encadrée de favoris bien émondés, surmontés d'une chevelure savamment ébouriffée : visage grave, peu rieur, malgré les beaux yeux méridionaux, pleins de feu. Tout le personnel politique, il le connaît, le fréquente avec ces mines un peu pincées des gens à qui l'on ne demande pas leur avis. Il pèse les hommes à leur poids, tient Polignac pour un gracieux et dangereux écervelé, Martignac pour un bon élève qui a le mauvais œil, Villèle pour un dévoué provincial, et Chateaubriand pour un poète, même et surtout quand il est aux affaires... Talleyrand, bien sûr, il le voit rue Saint-Florentin, ou à Rochecotte, ou à Valençay, mais il n'est pas démontré que le vieux diable fût si désireux que cela de revoir les témoins de ses diableries, ceux notamment qui n'y avaient point trempé. Vitrolles, le plus droit, le plus intègre des hommes, ne pouvait espérer de lui que des leçons de sang-froid — et de bonnes manières, mais, de celles-là, il n'avait pas besoin.

Distant, désintéressé, ceux qui ne partageaient point son mépris des récompenses ne se souciaient guère de son amitié. Ne se mêlait-il pas, pour comble, de faire son métier, de prendre des notes aux séances du Conseil des ministres et de consigner par écrit les plus fugitifs propos ? L'abbé de Montesquiou, ministre de l'Intérieur dissimulait mal son agacement ; son visage pâle, tournait, de dépit, au vert. Le Roi entendait les protestations, mais il savait surmonter ses antipathies et maintenir les hommes qu'il estimait utiles à sa personne ou à sa politique, quitte d'ailleurs à leur

tourner ensuite son large dos. Un jour vint où Vitrolles, par malchance, fut le porte-parole de la fortune adverse. Ce fut à lui, que certain matin de mars 1815, le gros Chappe, bégayant d'émotion, apporta une dépêche que le télégraphe aérien venait de transmettre et qui ne souffrait, disait-il, pas une minute de retard. Vitrolles, malgré l'étiquette, franchissant les degrés divers de la voie hiérarchique, força la porte de Louis XVIII et lui remit la dépêche. Le Roi lut sans un tressaillement; après un assez long silence il dit seulement : « C'est Bonaparte qui est débarqué sur les côtes de Provence; il faut porter cela au ministre de la guerre. » Il est permis de penser qu'il n'eut par la suite aucun plaisir à retrouver le visage sévère de Vitrolles qui lui rappelait de fâcheux souvenirs. Le métier de porteur de mauvaises nouvelles est le plus décevant qui soit.

***

Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, passa, le 4 mars, par Vitrolles (Hautes-Alpes). Les fenêtres du château étaient closes : personne, devant la porte, pour saluer au passage les aigles ressuscitées; « Voici donc, dit l'Empereur à mi-voix, la demeure du fameux Vitrolles... » Il était, à n'en pas douter, au courant. Si ces brèves paroles furent rapportées au propriétaire du château, elles durent lui donner à réfléchir; le Roi l'avait envoyé dans le Midi, essayer d'établir une liaison entre les divers éléments royalistes. La police impériale ne lui en laissa pas le temps. Enfermé à Vincennes, sous la surveillance bourrue de Daumesnil-jambe-de-bois, il eut tout le loisir de méditer sur le sort réservé aux adversaires du régime par les cours martiales de l'Empereur. On ne sait si, de sa lucarne grillagée, il pouvait apercevoir un coin du fossé où, quelque quinze ans plus tôt, le sang de Condé, le sang le plus pur de France avait coulé. Il savait ce qui l'attendait : un poteau et douze fusils braqués.

Il s'en sortit, parce que Napoléon avait, par chance, autre chose à faire qu'à s'occuper de lui. Et aussi, parce que la Providence, revêt, au cours de ses interventions, les aspects les plus inattendus. Qui aurait pu supposer que le salut viendrait à Vitrolles de Fouché, compromis comme lui, comme lui suspect? En faisant libérer Vitrolles, à la barbe de Napoléon, M. le duc d'Otrante montrait son peu de confiance dans les rebondissements de l'Empereur; il donnait en même temps des gages précieux à la monarchie, au second retour de laquelle il s'intéressait fort, comme au premier.

C'est ainsi que, revenu de Gand avec le Roi, Vitrolles se trouva rétabli dans ses charges illusoires et ses médiocres honneurs.

Vitrolles écrivait bien, et volontiers. C'est un avantage et un danger pour un conspirateur. Car il continuait de conspirer, ou plutôt de s'engluer dans des intrigues de couloirs, d'antichambres, parmi les va-t-en guerre du pavillon de Marsan. Il était député de cette Chambre introuvable qui aurait empêché Louis XVIII de dormir si quelque chose eût pu troubler son auguste sommeil. Monsieur s'indignait, et toute sa bande avec lui, des abandons, comme il disait, des faiblesses du Roi. Le monarque continuerait-il à jeter la monarchie aux abîmes? Que pouvaient penser les gens de la Sainte Alliance, qui avaient remis le Roi sur le trône? Etait-ce pour ouvrir de nouveau la porte à la Révolution? C'est ici, en 1818, que se place la fameuse « Note secrète » que Monsieur fit tenir aux souverains étrangers, leur signalant les périls que le Roi faisait courir à la Royauté et les suppliant d'intervenir. La note (indiscrétion? cabinet noir?) parvint à Louis XVIII. Elle n'était point signée, mais l'écriture ni le style ne trompaient : c'était du Vitrolles, et de sa meilleure encre.

Louis XVIII affecta un grand mépris pour un si misérable factum, mais « le sieur baron de Vitrolles » fut avisé qu'il eût à cesser ses fonctions de secrétaire des Conseils, en même temps qu'il était rayé de la liste des ministres d'État.

Il n'y devait être inscrit à nouveau qu'en 1824. Charles X, montant sur le trône devait bien cette réparation à son fidèle mandant. Malgré son titre retrouvé, il n'exerça aucun emploi, et si le nouveau roi ne lui refusa aucune marque d'amitié, il n'alla pas jusqu'à lui conférer le cordon bleu, objet légitime de ses désirs.

En 1827, Vitrolles accepta de représenter le roi de France auprès du grand duc de Toscane. Sollicita-t-il ce poste, l'un des plus modestes de la carrière? Mademoiselle de Vitrolles, sa fille, atteinte d'une maladie de langueur, espérait-elle, de la douceur du ciel toscan, un regain de forces, le salut peut-être? Est-il, par contre, interdit de penser qu'aux Tuileries, dans les antichambres du Roi, on se réjouissait de ne plus voir cette longue figure, pareille à un reproche, à un remords vivant? A Florence, le nouveau ministre de France trouva un secrétaire de légation, éperdûment enthousiaste, du nom d'Alphonse de Lamartine. Il serait curieux de rechercher dans les archives des Affaires étrangères les notes données par M. de Vitrolles à son collabo-

rateur. Le négociateur de 1814 avait, semble-t-il, l'esprit peu enclin, à la poésie.

Le soleil d'Italie fut impuissant à faire le miracle espéré. Vitrolles demanda son rappel. Les récompenses, sur lesquelles il ne comptait plus lui étaient venues, mais dédaigneusement offertes, mélancoliquement acceptées. En janvier 1830, le baron de Vitrolles, par la grâce du Roi, fut nommé comte et pair de France. Il avait, en 1814, assisté à la première fournée de la Chambre haute et, l'année d'après, à son épuration. Depuis, ses amis, ses rivaux, bon nombre de ses adversaires étaient entrés avant lui, à la Chambre des Pairs. On aime à penser que Vitrolles siégeait au Luxembourg, à la fameuse séance du 7 août 1830 où Chateaubriand rendit à la monarchie tombée un suprême et magnifique hommage.

***

L'heure approche en effet où de l'antique couronne des lys, plus rien ne restera que le souvenir; Vitrolles, en 1814, a remis sur pieds la vieille monarchie. C'est lui, au dernier jour, à l'heure où elle s'écroule, qui sera chargé de retenir le dernier souffle de sa vie; mais il était écrit qu'elle ne pouvait être sauvée.

Rien de plus mélancoliques que ces suprêmes journées où se heurtent les obstinations, les incompréhensions, les impuissantes bonnes volontés, les dévouements et les aveuglements. Quand les yeux s'ouvriront, quand tomberont les écailles, que pourront de faibles mains contre le torrent qui emporte tout?

Paris s'est soulevé contre le Roi, qui a manqué à la Charte. Qui se risquera à rétablir le pont entre le souverain et son peuple? Qui cherchera, trouvera le moyen d'entente? Qui se jettera à l'eau, en fidèle terre-neuve? Qui? Vitrolles, parbleu. Avec Sémonville, avec d'Argout, de sa propre initiative, il tente, dans la confusion, l'émeute, la bataille, de trouver à l'Hôtel de Ville où trône Lafayette quelques bases, fragiles, de négociations.

Il ira trouver le Roi. Le vieux Charles X est dans son lit; il dort d'un sommeil d'enfant que ne troublent ni les cauchemars ni les révolutions. Son bonnet de nuit est tiré jusqu'aux sourcils; au chevet, palpite une flamme de veilleuse. Vitrolles est là, ruisselant de sueur, les bas déchirés, couvert de poussière. Il a fait à pied la traversée de Paris, celle du bois de Boulogne, couru (par cette chaleur) de toutes ses forces, de toute sa foi. C'est elle qui le soutient, qui lui fait faire tous les miracles, contre l'étiquette, contre la tradition, contre le Roi. Il a tout jeté par terre, tout bousculé, réveillé tout le monde, les factionnaires, les valets de chambre, l'huissier de service, le garde du corps, le premier gentilhomme et il est arrivé jusqu'au Roi. A la lueur d'une bougie levée au-dessus de ses oreillers, Charles X a signé le retrait des ordonnances, le remplacement de Polignac par Mortemart. Il signe, il a signé, mais était-il tout à fait éveillé? Vitrolles est reparti pour Paris, au péril de sa vie. Vain dévouement. Quand il arrivera, épuisé de fatigue et d'émotion, apportant les concessions espérées, la partie sera déjà jouée — et perdue. Il n'y a plus de roi de France.

***

M. de Vitrolles disparaît. Il n'est pas homme à regarder vers le régime nouveau. Celui-ci lui fera du moins l'honneur de l'envoyer au poste, après les émeutes de Saint-Germain-l'Auxerrois en 1831 et le sac de l'archevêché. Pas pour longtemps d'ailleurs, assez pour lui faire comprendre s'il en doutait, qu'il n'y a pas de place pour lui au soleil qui se lève.

Il vivra cependant vingt-cinq ans encore, fidèle et raidi dans sa fidélité. Il aura sa place, dont on ne se souvient guère, dans l'aventure de la duchesse de Berry. Un de ses derniers gestes publics sera sa présence à la manifestation de Belgrave Square, en 1843, où le comte de Chambord reçut l'hommage de ses féaux. Le prince accueillit le vieux serviteur de sa maison, avec sa bienveillance un peu lourde. Pendant cette revue qu'il passait de ses derniers effectifs, tout rappelait, sinon l'armée de Condé, du moins l'émigration et ses étouffantes contraintes.

ROBERT BURNAND.

COMMENT MOBILISER L'ARMÉE FRANÇAISE?

POSÉ depuis la démobilisation, qui eut un peu, en 1945-46, le caractère d'une démolition, le problème de la reconstitution de l'armée française est brusquement devenu d'actualité à la suite de l'affaire de Corée. Son urgence demande des solutions à la fois simples et radicales .

Il faudra que nous puissions résister face à l'Est, avec nos alliés et nos propres forces de terre, de mer et de l'air. Des forces maritimes nous ne dirons rien : la supériorité de l'Union atlantique à ce titre est telle que la solution des quelques problèmes qui se posent est relativement facile.

En ce qui concerne l'aviation, il semble bien que, pour quelque temps encore, l'Amérique ait sur l'U.R.S.S. une avance réelle, tant par la qualité de ses avions que par celle de ses engins de destruction. De plus, une partie importante de l'arme aérienne américaine (ainsi d'ailleurs que de la R.A.F.) est susceptible d'intervenir dans la bataille dès le jour du déclenchement d'un conflit et de paralyser les centres vitaux de la puissance ennemie.

Nous pouvons donc compter, presque aussi rapidement que sur nos propres forces, sur les escadres aériennes de tous nos alliés.

Mais cette conclusion en entraîne malheureusement une autre : l'ennemi éventuel, s'il risque, malgré toutes les précautions, de voir une partie de ses centres industriels paralysée, aura d'autant plus intérêt à se donner de l'air et à aller chercher en Europe occidentale à la fois un champ de bataille où il espérera échapper à l'arme atomique et des installations industrielles qui pourraient remplacer les siennes.

Il nous faut donc avant tout, au jour du conflit, des forces terrestres,

capables de résister et de manœuvrer. Nous pouvons, certes, compter sur l'aide de la Belgique et de la Hollande, qui sont sur place, de l'Angleterre aussi, bien qu'il soit impossible de demander à un pays d'entretenir *toutes* ses forces du temps de paix sur un territoire étranger, mais il est évident, quoi qu'on fasse, que les troupes américaines laissées en Europe ne seront jamais à la mesure de la puissance des États-Unis ; quant aux renforts que nous pourrons en attendre, même en admettant que la mobilisation devienne rapide outre-Atlantique (elle ne l'est certes pas aujourd'hui), ils ne sauraient nous arriver avant un mois au minimum.

Pour notre couverture *terrestre*, nous devons donc compter essentiellement sur nous-mêmes et sur nos alliés les plus voisins.

***

L'armée de terre reste, en effet, prépondérante sur le champ de bataille, mais elle est, entre tous les éléments de défense, le plus compliqué et le plus sensible, du fait de sa dispersion sur le terrain : elle exige, en particulier dans l'infanterie, une cohésion dont les autres armes, qui opèrent normalement en équipes, ont relativement moins besoin. Cette cohésion, si nécessaire aux unités terrestres, et qui ne peut être obtenue que par l'instruction et la manœuvre, doit exister avant le premier choc, si on ne veut pas aller alors à un désastre qui risque d'être définitif.

Or, nous avons eu, en France, deux exemples mémorables de mobilisation : en 1914, du fait de la loi de trois ans, on avait pu mettre sur pied, en temps de paix, la plupart des unités de campagne avec un effectif voisin des deux tiers de celui de guerre, proportion qui devait leur permettre au combat, de garder la cohésion acquise pendant les manœuvres. Malgré les fautes tactiques qui expliquèrent en partie nos premiers revers, l'armée garda sa solidité et put faire, en septembre, à la Marne, le magnifique redressement que l'on sait : la mobilisation de 1914 fut une réussite.

Il n'en fut pas de même en 1939. Du fait de la courte durée du service (un an), le système de 1914 n'était plus applicable, le contingent permettant à peine, en temps de paix, d'avoir vingt divisions à effectifs réduits sous les armes. Or, on voulait en avoir soixante : on crut résoudre le problème en arrachant une partie de leur substance aux unités d'active pour en faire les noyaux des unités de formation ; et on arriva à ce résultat : vingt divisions d'active, où le noyau actif était de 40 p. 100 au maximum ; vingt divisions de série A où il était de moins de 20 p. 100 ; vingt divisions de série B où il était à peine de 5 p. 100. Les premières, où étaient restés les meilleurs éléments, et où ceux-ci se connaissaient, firent en quelques temps un amalgame acceptable ; pour les autres, il fallut des mois et des mois de vie commune pour arriver à des résultats d'ailleurs bien variables. On peut imaginer ce qui se serait passé

si cette mobilisation avait eu lieu en mai 1940, au moment où l'armée allemande envahissait le Luxembourg et la Belgique. La mobilisation de 1939 fut — les esprits clairvoyants l'avaient depuis longtemps prévu — la condamnation du système.

Serait-ce donc qu'il n'existe qu'une seule solution : le retour au service de trois ans? Pas du tout, car on dispose heureusement d'autres procédés.

Notre situation actuelle est précaire, et on ne s'est pas caché pour le clamer : à côté de 100 000 hommes qui gardent l'Afrique du Nord et de 150 000 qui combattent en Indochine, presque toutes troupes de métier, non endivisionnées d'ailleurs, et adaptées à leur théâtre d'opérations particulier, nous n'avons, en France et en Allemagne, que les troupes formées par le contingent, soit cinq divisions, et un certain nombre de régiments régionaux, destinés à assurer à l'intérieur la défense contre les invasions aéroportées ou les entreprises révolutionnaires.

Faute de matériel, nous ne pouvons pas faire davantage.

Le personnel, lui, représente environ 200 000 hommes (c'est la part normale de l'armée de terre sur une classe d'environ 250 000) dont la moitié seulement (ceux qui ont plus de six mois de service) est capable de former des unités. Si on compte qu'une division absorbe environ 15 000 hommes, et que, dans une armée normale, il y a encore 5 000 hommes qui servent ou combattent pour elle [1], c'est à peine cinq divisions (sept ou huit si on se contente d'effectifs réduits aux deux tiers comme en 1914) que nous pouvons mettre sur pied.

Comment, cinq ans après la fin des hostilités, en sommes nous arrivés là? Il serait trop long de le dire, et nous ne voulons aujourd'hui que regarder vers l'avenir.

Officiellement, c'est à quarante divisions que le commandement français a fixé le minimum indispensable, dans un premier stade, pour assurer, face à l'Est, la couverture de l'Europe occidentale. Et, de ces quarante divisions, la France s'offre à mettre la moitié sur pied : vingt grandes unités que nous nous promettons d'avoir dans trois ans. C'est bien peu sans doute, auprès de ce qui serait souhaitable, mais le chiffre n'est qu'un compromis entre les désirs et les possibilités, et il n'est pas très facile, même en trois ans, de passer de cinq à vingt.

Est-ce bien vingt, d'ailleurs? N'oublions pas qu'il faudra des réserves, et que la défense en surface restera à assurer; bien que l'importance des forces qu'on consacrera à ces deux missions ne soit pas encore bien précisée, on peut toutefois l'évaluer à une dizaine d'autres grandes unités. Il faut donc en définitive cinquante divisions, pour la mise sur

1. On compte parfois que la tranche divisionnaire (division, plus armes et service travaillant pour elle) fait 35 000 hommes sur le pied de guerre. C'est exact, mais nous ne considérons ici que les hommes servant ou combattant en unités. D'ailleurs, le chiffre de 35 000 hommes renforcerait encore notre raisonnement.

pied desquelles on devra, en moins de trois ans, préparer l'organisation et la mobilisation, construire ou acquérir le matériel, recruter et instruire le personnel.

Nous ne parlerons aujourd'hui ni du matériel, ni des questions de personnel : en effet, ce qu'il faut d'abord savoir, c'est comment les trente divisions seront mises sur pied, si elles devront exister dès le temps de paix, plus ou moins réduites, ou si elles devront être créées à la mobilisation et de quelle façon ; de cette décision, en effet, doivent découler beaucoup d'autres, dont, en particulier, celle touchant à la durée du service.

Or, nous croyons bien savoir que rien n'est encore entièrement décidé : le passage de cinq à vingt divisions de couverture ne pouvant être réalisé que progressivement, la première tranche de ce programme (soit la création de cinq grandes unités) pouvant se faire sans même faire appel à de nouveaux effectifs, on se contenterait de puiser dans les régiments territoriaux pour faire les nouvelles divisions, et une réorganisation des réserves de la gendarmerie et de la garde permettrait, à l'intérieur, de combler les vides ainsi produits. Primitivement même, le Gouvernement espérait pouvoir ainsi éviter de poser la question de la durée du service jusqu'aux prochaines élections, c'est-à-dire au printemps 1951. Il a fallu la pression britannique (l'opinion d'outre-Manche ne comprenait pas que nous restions au service d'un an alors que l'Angleterre vient d'adopter les deux ans [1]) pour que le président du Conseil se décide à annoncer déjà le service de dix-huit mois, qui ne sera sans doute établi lui-même que progressivement.

Il semble donc bien qu'on s'oriente vers un système analogue à celui de 1914 ; et nous n'aurions rien à y redire si, pour la mise sur pied des seules trente divisions (600 000 hommes sur le pied de guerre ; donc 400 000 au moins dans les noyaux actifs correspondants) il ne fallait utiliser deux classes entières, ce qui, avec les six mois d'instruction individuelle, exigerait un service actif de deux ans et demi au moins.

Qu'on le veuille ou non (il ne peut être question d'élever jusqu'à ce chiffre la durée du service), il faudra donc en arriver, et rapidement, à former une partie des unités le jour de la mobilisation.

Des unités de formation ? Certainement pas du genre de celles de 1939. Alors ?

*
* *

L'organisation militaire française, que nous imposent les circonstances, doit permettre :

1° d'avoir, en cas de conflit européen, et dans un délai minimum,

1. Il faut toutefois remarquer que la conscription anglaise est beaucoup moins générale que la nôtre : pour des populations à peu près égales, les classes britanniques ne représentent que les deux tiers des nôtres ; de plus, la décision de Londres est due surtout à la nécessité d'entretenir des forces d'outre-mer suffisantes.

des unités instruites cohérentes et capables de prendre part aussitôt à la bataille : c'est le *problème de la mobilisation des unités ;*

2° de faire, pendant la durée du service actif, l'instruction de la presque totalité des recrues, ainsi que celle des unités qui devront être prêtes à la mobilisation : c'est le *problème de l'instruction ;*

3° de disposer en temps de paix, d'une certaine quantité de troupes capables d'appuyer la politique du pays (cas de la guerre d'Indochine ; cas de la Corée) sans devoir faire appel à un rappel de réservistes : c'est le *problème des unités d'interventions.*

Disons tout de suite que les unités du contingent sont mal préparées à ce dernier rôle ; moralement d'abord : le citoyen-soldat comprend moins la nécessité d'opérations préventives ou lointaines que celles de la défense directe du territoire ; matériellement aussi : avec le service de dix-huit mois, par exemple, les unités, disponibles à peine pendant douze ou même dix mois, auraient tout juste le temps de faire le voyage aller-retour d'Indochine et d'y rester six mois : juste le temps d'être acclimatées et utilisables ! Et quelle dépense cela n'entraînerait-il pas, tant en argent qu'en bateaux pour des relèves continuelles ?

Il faut donc des forces de métier, et en nombre suffisant pour qu'on ne soit pas obligé, comme aujourd'hui, de faire entre elles une noria continuelle d'effectifs. Nous avons actuellement 200 000 hommes de ces troupes : il nous en faut au minimum 300 000, ce qui nous permettrait d'avoir, en temps normal, comme nous avions en 1938, deux ou trois divisions de ce genre (c'étaient alors les coloniales) sur le territoire métropolitain.

Mais les volontaires manquent, nous dit-on. Pourquoi ? Essentiellement parce qu'on ne les paie pas : sait-on le taux actuel des primes d'engagement, c'est-à-dire en somme le seul salaire que touche l'engagé, pour ses deux ans, en plus du « prêt » de tout le monde ? 3 000 francs ! On semble oublier que le franc a baissé, depuis 1938. La petite dépense supplémentaire que constituerait l'octroi d'une prime raisonnable serait pourtant facilement compensée par une meilleure utilisation des effectifs, voire par une légère diminution de ceux-ci.

La question de l'instruction est primordiale : il faut évidemment que la durée du service permette, avec les recrues, de faire des combattants ; mieux encore, des unités combattantes.

Or, on peut assurer l'instruction individuelle des hommes en six mois (les Allemands, en 1935-39, la faisaient en trois mois, les Suisses la font en quatre mois) ; six mois de plus sont amplement suffisants pour composer de bonnes unités. La formation de bons sous-officiers, ainsi que de quelques spécialistes, demande, il est vrai, un peu plus de temps ; mais dix-huit mois sont suffisants à la fois pour cette formation et pour permettre aux jeunes cadres d'aider les sous-officiers de carrière dans l'instruction des recrues.

Si donc, on ne veut pas imposer des durées de service variables

suivant les individus, le service de dix-huit mois permet d'assurer largement toutes les tâches de l'instruction.

Reste le problème principal, celui de la mobilisation. Nous avons dit qu'il faudrait fatalement en arriver au système des unités de formation. Comme nous ne voulons plus de celui de 1939, il faut faire appel à un autre.

Or, il en existe un qui, bien qu'il n'ait pas fait ses preuves au combat, répond à peu près à nos besoins : l'organisation militaire suisse : c'est peut-être en partie à leur valeur guerrière et à leur belle organisation militaire que les Suisses ont dû les cent-cinquante années de paix dont ils viennent de jouir.

L'armée fédérale, qui n'a aucune formation permanente, est composée d'unités de milice qui, mobilisées chaque année pendant trois semaines, sont de véritables unités qui vivent d'une vie continue : basées sur le système régional, elles sont mobilisables et utilisables en moins de vingt-quatre heures.

Il serait sans doute difficile d'introduire chez nous tel quel un système, où la durée totale de service actif est essentiellement variable (trois ans environ pour les officiers, seize mois pour les sous-officiers, cinquante semaines pour les hommes), et où tout le travail administratif (et il n'est pas négligeable) est assuré même en dehors des périodes, par les officiers de réserve. De plus, nous avons besoin d'avoir en permanence un certain nombre de divisions constituées, supérieur à celui des deux ou trois divisions de métier dont nous avons souhaité la présence sur le territoire métropolitain.

Mais avec l'appoint de nos cadres de carrière, on peut réaliser une organisation qui vaille le système suisse tout en s'adaptant à nos traditions et à nos besoins particuliers.

Je propose la suivante :

Les unités, formées sur le pied de guerre, dès l'incorporation des recrues, faites d'un demi-contingent, encadrées tout d'abord fortement en cadres de carrière, assureraient pendant les six premiers mois l'instruction individuelle, puis, prenant leur forme définitive, feraient, pendant les douze mois suivants, leur instruction d'ensemble et leur entraînement, dans le cadre des grandes unités qui seraient dès lors disponibles et capables de prendre part à la couverture du pays. A la fin des dix-huit mois de service, les unités, composées régionalement, seraient dissociées et les hommes renvoyés dans leur foyer ; mais, tous les ans, d'abord, tous les deux ou trois ans ensuite, elles seraient rappelées et reconstituées pour des périodes de trois semaines. En cas de mobilisation, le matériel de guerre étant prêt au centre de formation, les unités seraient reformées en moins de vingt-quatre heures, et il n'y aurait plus qu'à assurer leur concentration suivant les besoins.

Ces unités, enfin, cesseraient de vivre le jour où, par suite du déroulement des années, les classes plus jeunes seraient devenues assez

nombreuses pour assurer tous les besoins. Au rythme de dix divisions instruites par an, c'est déjà au bout de trois ans que l'on aurait les trente divisions de campagne primitivement prévues : les unités seraient alors soit utilisées en bloc à d'autres tâches (unités territoriales), soit dissociées, et les hommes employés dans des services ou suivant les nécessités de la mobilisation industrielle.

Les officiers de réserve, comme les officiers d'active, ne seraient évidemment pas répartis entre les unités d'après leur âge ; mais, une fois affectés à l'une d'elles, ils feraient avec elle d'abord une partie de son instruction d'ensemble, puis toutes ses périodes ; ils fourniraient sa véritable ossature.

Avec le service de dix-huit mois, et compte tenu des six mois d'instruction individuelle, nous disposerions ainsi pour la couverture de dix divisions sur le pied de guerre, auxquelles seraient à ajouter les deux ou trois divisions de métier. Et, en quarante-huit heures, nous aurions dix autres divisions ; en quelques jours, dix, vingt ou trente autres encore, suivant le nombre de classes que l'on rappellerait et le matériel dont on disposerait.

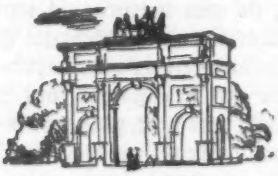
Ce système n'est pas utopique ; quel inconvénient y aurait-il à ce qne dans une unité mobilisée tous les hommes soient d'âge uniforme? N'est-ce pas le cas des unités en temps de paix? Et l'avantage de disposer d'ensembles vivants et « rodés » n'est-il pas essentiel?

Et cet avantage n'est pas le seul.

Que vaut-il mieux avoir au jour J : vingt divisions à effectif réduit (c'est ce qu'on aurait avec l'autre système) qui auraient à faire face *à la fois* aux nécessités de la couverture, c'est-à-dire peut-être au combat, et à celles de l'incorporation des réservistes — ou bien dix divisions à effectif complet, donc capables de se battre immédiatement et sachant que, un ou deux jours plus tard, dix autres divisions pourraient les renforcer?

Au moment où, dans notre univers agité d'idéologies contradictoires, l'élément moral est prépondérant, il n'est pas indifférent enfin de penser que les réservistes rejoindront d'autant plus volontiers leur poste de combat qu'ils y connaîtront d'avance leurs camarades et leurs chefs : que ce sentiment se nomme solidarité ou esprit de corps, il n'est certainement pas à négliger.

★ ★ ★



IMAGES DE PARIS

LES PRÉMATURÉS

« Je naquis infirme et malade, raconte Jean-Jacques Rousseau, qui sans doute exagère. Et plus loin d'ajouter : « J'étais né presque mourant, on espérait peu de me conserver. »

Aujourd'hui on n'aurait point douté qu'on pouvait le conduire à l'âge d'homme, et bientôt d'autres confessions commenceront peut-être ainsi : « Ma mère ne m'a porté dans son sein que cinq mois et demi et je ne pesais que huit cents cinquante grammes à ma naissance. Une assistante sociale ayant prévenu l'École de Puériculture de la Faculté de Médecine de Paris de ma naissance prématurée, on m'envoya chercher aussitôt dans un incubateur portatif pourvu d'un dispositif réchauffant et d'une bouteille d'oxygène. A mon arrivée au Centre de Prématurés du boulevard Brune, on me mit dans un autre incubateur préparé pour me recevoir. La température s'y réglait facilement au degré voulu, l'air y arrivait filtré et mélangé d'oxygène et humidifié par un système spécial pour empêcher que la chaleur ne me dessèche.

» J'étais là, isolé, tout nu pour que rien ne fasse obstacle au réchauffement qui m'était nécessaire, ni qu'aucun lange ne pèse sur ma faible cage thoracique. Seule une couche entourait mes reins minuscules et je devais avoir l'air d'un enfant Jésus en cire pour crèche de poupées. Un médecin m'examina, sans doute avec une loupe et des pinces d'horloger, et écrivit un compte rendu de ma résistance capillaire, de ma numération globulaire, de mes mesures de temps de prothrombine et dicta les prescriptions diététiques et médicales qu'il jugeait utiles à mon sauvetage. Trop faible pour téter, on me fit après quelques jours de jeûne des gavages à la sonde qui m'évitaient tout effort, toute suffocation. Dix fois par jour au début, puis huit, puis sept et enfin on put m'apporter un biberon du lait de ma mère qu'un cycliste allait chercher à domicile. Pour m'éviter toute infection les docteurs et les infirmières ne m'approchaient que vêtus de blanc, masqués de gaze blanche, et les mains qui

pénétraient dans ma cage de verre afin de me nettoyer et de me changer n'étaient pas les mêmes que celles qui me nourrissaient pour ne pas, après avoir touché mes langes souillés, contaminer mes repas. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre j'étais observé, entouré de soins et mes anges gardiens mettaient à me regarder pousser la passion que les enfants apportent à surveiller la croissance d'un haricot dans un verre.

» Quand je fus, au bout de deux mois, parvenu à peser trois kilogs on me rendit à ma mère à qui jusqu'alors on avait interdit de venir me voir. Elle a cru que c'était par crainte qu'elle ne m'apportât les germes nocifs du monde extérieur, mais je pense que c'était pour lui épargner une vue pénible qui risquait de la dégoûter à jamais de moi, car je n'étais pas beau à voir, sûrement, avec ma tête ridée qui aurait pu lui rappeler Dieu sait quel vieillard de la famille, et mon corps de gélatine rose où s'accrochaient des membres mous et filiformes. Mais quand elle m'a enfin pris dans ses bras pour la première fois, je ressemblais à un bébé normal, je pris son sein avec avidité et elle put croire qu'elle venait tout juste d'accoucher. Seulement elle avait eu la chance d'être débarrassée de moi trois mois plus tôt qu'elle ne l'aurait dû, aussi a-t-elle un faible pour moi car je suis de tous ses enfants celui qui lui a donné le moins de mal à mettre au monde, et je suis fier d'avoir été un grand prématuré. J'ai coûté tant d'argent, j'ai suscité tant de dévouements, j'ai exigé tant de soins, que j'ai une haute idée de mon importance... »

Pourquoi pas, c'est important en effet un enfant de plus pour la France. Les naissances n'y augmentent pas encore assez, et si comme le disent les statistiques la population continue à s'accroître, c'est parce que la mortalité diminue. La science et la médecine conservent nos vieillards, nous en avons paraît-il cinquante-deux contre cent enfants. Un bon tiers des Français a donc le cheveu rare, la vue et l'ouïe déficientes, les artères sclérosées, le foie engorgé, le cœur affaibli, les réflexes ralentis, quoi encore? Mais tout cela se soigne et se corrige et si l'on secouait un cocotier chargé des vieilles gens d'aujourd'hui pas un seul ne tomberait tant leurs forces sont encore grandes. Mais ce ne sont pas ceux-là qui feront des enfants et il est sûrement plus facile de les empêcher de mourir que de forcer les jeunes gens à procréer. Pourtant le Fisc et la S.N.C.F. favorisent les familles nombreuses, tandis que les célibataires et les ménages sans enfants sont écrasés d'impôts et payent le prix fort en chemin de fer. Et l'on multiplie les maternités, les crèches, les pouponnières, les jardins d'enfants, les colonies de vacances, bref tout ce qui peut soulager les parents du souci d'élever leur progéniture. Cependant il y a encore des enfants abandonnés et des enfants martyrs. On recueille les uns, on soigne les autres, la puériculture ne cesse de faire des progrès et la mortalité infantile de diminuer. Mais il n'y a toujours pas assez d'enfants en France. Et c'est pour cela que ce Centre de Prématurés qui fonctionne depuis deux ans à Paris et dont le docteur Rossier à la responsabilité sous la direction du Professeur Marcel

Lelong, est voué au sauvetage de ces embryons de vie que l'on eût considérés jadis comme des fœtus sans possibilité d'achèvement. Il naît à Paris quatre ou cinq mille prématurés par an : le Centre du boulevard Brune en élève deux cents. Ce n'est qu'un commencement mais les plus grands espoirs sont permis, puisqu'on a pu déjà constater les résultats obtenus. Car rendu à ses parents, le prématuré n'en continue pas moins à être surveillé par le personnel du Centre avec la plus grande attention. Quelques jours avant sa sortie une puéricultrice se rend au domicile familial pour s'enquérir des conditions d'hygiène et de logement, puis la mère est convoquée et vient à plusieurs reprises donner elle-même à son bébé les soins nécessaires avant qu'on ne le lui laisse emporter. Ensuite on lui fait chez elle des visites régulières afin de la conseiller et la diriger. De plus une consultation pour les anciens prématurés fonctionne chaque semaine au Centre et permet aux médecins de suivre les étapes du développement des enfants. « Car, dit le docteur Rossier, c'est en définitive le résultat *éloigné* qui importe avant tout. Va-t-on déployer une telle somme d'efforts pour aboutir à des enfants déficients, retardés, débiles mentaux? La réponse à cette grave question est résolument encourageante. Le grand prématuré qui a surmonté les périls mortels des tous premiers jours, qui a été élevé dans des conditions *optima* devient un être normal, un homme comme les autres. Et cela vaut la peine de se battre pour arracher à la mort ces frêles existences. »

Bataille en effet, et combien émouvante que celle livrée par ces guerriers masqués de blanc autour d'une toute petite flamme de vie. Il leur faut, pour l'amour de la créature, lutter avec science et conscience, méthode, obstination et générosité aussi. Car ces jeunes puéricultrices, qui se relayent jour et nuit autour des incubateurs, sont si mal rétribuées que l'on peut presque les dire volontaires dans cette tâche où le cœur a autant de part que le métier. Pour souffler sans relâche sur l'enfant nu il leur faut avoir la foi de l'âne et du bœuf de Bethléem.

D'UN MUSÉE A UN FILM

Tous les accidentés de la rue connaissent l'hôpital Marmottan. Peu de gens savent où est le musée Marmottan. Les quinze millions que Paul Marmottan lègua au début de ce siècle à l'Assistance Publique lui ont valu une célébrité telle que ses collections laissées à l'Académie des Beaux-Arts n'auraient jamais suffit à la lui assurer. Quotidiennement les journaux mentionnent son nom : *à Marmottan* sont les deux mots qui suivent tout fait divers. Et cela veut dire que quelque malheureux a été transporté d'office dans ce grand bâtiment de briques rouges de la rue d'Armaillé. Pour aller au musée Marmottan il ne faut pas au contraire se fier à l'imprévu d'une promenade dans Paris. C'est un bel hôtel, mais dans une rue éloignée derrière le Ranelagh et on ne peut y pénétrer que d'une heure à cinq heures, et pas tous les jours, et jamais entre le 15 juillet et le 15 sep-

tembre. Mais il vaut la peine qu'on mette un peu d'obstination à le visiter.

Fort bien entretenue, c'est une demeure qui a gardé le charme de celles qui furent habitées par des gens qui aimaient à y vivre. Érudit et amateur d'art, Paul Marmottan a hérité d'une collection de primitifs et d'œuvres de la Renaissance achetées par son père, mais il a surtout aimé le style Empire. Il fut un des premiers à lui rendre justice et il habitait au milieu d'une étonnante réunion de meubles et de bronzes de l'époque consulaire et impériale. Les chefs-d'œuvre des frères Jacob et de Thomyre sont encore disposés dans les salons et les chambres de l'hôtel de la rue Boilly comme il en avait lui-même décidé. Objet surprenant, la *Pendule géographique* en Sèvres commandée par Napoléon Ier et achevée sous la Restauration est placée entre deux fenêtres. Au faîte de sa colonne en biscuit qui a plus de deux mètres de haut les têtes de Diane et d'Apollon, réunies par la nuque, opposent leurs profils et le cadran est orné de douze médaillons peints représentant Midi dans douze endroits différents du monde. Des vases, des coupes, des aiguières ornent les cheminées et les consoles ; le surtout en bronze doré de Lucien Bonaparte est posé sur une table, une cinquantaine de boîtes d'or émaillé garnissent des vitrines.

Quantité de tableaux sont accrochés aux murs. Parmi eux surtout des portraits, médiocres en général, mais on y retrouve les visages connus de tous les Bonaparte, de la reine Hortense, et de bien des maréchaux de l'Empire. En outre il y a neuf charmantes gouaches de Carmontelle évoquant les fantaisies ordonnées par Philippe-Égalité dans le parc à l'anglaise de son château du Raincy, rochers, pavillon chinois, village russe, pont de fer, volière, orangerie, et une importante série de petits Boilly, figures expressives d'hommes et de femmes, décorent un salon en rotonde. Beaucoup de peintures de l'École Française du début du XIXe siècle représentent des scènes historiques ou pittoresques se déroulant dans des sites de Paris aujourd'hui disparus, bref il y a au musée Marmottan de quoi admirer et aussi se distraire, pourtant l'on n'y vient guère. Mais qu'il soit désert ajoute à son charme, et comme il a gardé son aspect d'habitation luxueuse d'amateur d'art et de bibeloteur, le visiteur solitaire a le sentiment troublant d'y être entré par effraction pendant l'absence du propriétaire.

Aussi l'autre jour était-il insolite de voir dans l'un des salons un petit groupes d'hommes et une camera. S'agissait-il d'un film ? Mais où étaient les acteurs, on ne voyait que des opérateurs. Renseignement pris, il s'agissait bien d'un film et d'un film sans acteurs. Jean Tedesco, un géant qui ressemble avec son visage tanné à un capitaine au long cours, était en train de faire photographier les grands panneaux décoratifs de Bidault, Carle Vernet et Boilly qui illustrent certaines scènes familières de la vie de Napoléon Ier. On le voit à Fontainebleau sur l'Étang des Carpes se promenant en barque avec Marie-Louise, en calèche, escorté

par Roustan à cheval, devant la cascade de Saint-Cloud, et chassant à Trianon, monté sur un cheval blanc, entouré de chambellans et de valets de chiens.

« C'est une vie de Napoléon, sans personnages que je tourne en ce moment, dit Tedesco, j'ai déjà employé ce procédé avec *Lamartine ; Napoléon* m'occupe à présent. »

En effet, d'Ajaccio à Sainte-Hélène la trajectoire qui creva la carte de l'Europe passe par des points assez célèbres pour qu'il suffise de les montrer pour évoquer l'Histoire. Et la composition même excellente d'un acteur avec mèche et petit chapeau, aura toujours moins de puissance de suggestion que l'authentique sabre d'Arcole ou la longue-vue d'Austerlitz posés sur une table.

« Je voudrais, dit encore Tedesco, faire sentir la présence de l'Empereur par son absence même. Peut-être serai-je obligé de mettre quelques comparses, mais lui on ne le verra jamais, autrement que par certaines images. Et c'est pour cela que je suis au musée Marmottan, comme je suis allé à Versailles photographier dans les réserves du château où ils sont conservés des tableaux d'un aide de camp de Berthier, le colonel Lejeune. Il suivait les campagnes en exerçant son talent de peintre amateur et a laissé une série de toiles qui enrichissent l'Histoire anecdotique...

» Oui, répond-il à une objection, on peut craindre que ce film fasse lanterne magique. Mais il y aura le mouvement de la camera pour animer l'image, un climat sonore donné par la musique de Maurice Thiriet et enfin un commentaire qui durera une heure et quart. Je ne peux pas encore dire quel en sera l'auteur, mais si c'est celui que j'espère ce sera un très beau texte. En tout cas, depuis six mois que j'ai commencé à tourner cette vie de Napoléon, ma vie a à moi a été assez passionnante. J'ai beaucoup circulé, je suis allé naturellement en Corse, où j'ai vu la maison où Lætitia a conçu Napoléon. Placée sur une hauteur, c'est typiquement un nid d'aigle. La maison natale a malheureusement subi beaucoup de transformations et est négligée par l'État. A Corte il y a encore les traces des batailles entre les Paolistes et la troupe de volontaires levée par Napoléon, et les esprits s'échauffent toujours à propos de ces luttes partisanes...

» L'île d'Elbe, oui, c'est très émouvant. Les Elbois sont fidèles au souvenir de l'Empereur. Ils ont pieusement conservé le pauvre palais de l'exil, les *Mulini*, à côté du fort de Porto-Ferraio. Il manquait de meubles, Napoléon en fit chercher à Piombino dans le palais qui avait appartenu à Elisa. On les lui amenait par bateau. Le gardien des *Mulini*, descendant d'un Elbois qui suivit Napoléon jusqu'à Waterloo, vous reçoit dans un fauteuil doré fait à Piombino. Une bibliothèque est toujours pleine des livres que l'Empereur fit venir de Fontainebleau, un Voltaire, un Plutarque, des ouvrages relatifs à l'Administration de

l'Empire. Dans un tiroir on trouve les comptes de gestion de sa suite annotés de sa main. Sa maison de campagne, à San-Martino où il passa l'été 1814, est tout à fait intacte. Dans le grand salon une décoration commandée par lui, style retour d'Égypte, palmiers et pyramides, est toujours fraîche. Le petit salon est touchant : destiné à Marie-Louise il est très *gemütlich*, avec des rubans et des amours de couleur tendre. J'ai été aussi à l'Ermitage de la Madonna del Monte, où la Waleswska est venue le voir et lui amena leur fils. C'est dans un site grandiose, le digne décor de cette visite pathétique qui se termina par le départ de la femme et l'enfant par un chemin difficile sous un orage violent. A Marciana, il y a une auberge où Lætitia a couché. « Voulez-vous voir » la chambre de madame Mère ? » dit respectueusement l'aubergiste qui montre aussi celle de « Napoleone »... Les champs de bataille ? Non, impossible. Il n'en reste plus un qui ressemble à ce qu'il était, sauf celui de Waterloo. Et encore, j'y ai eu d'abord une terrible déception, car il y a un côté foire, avec va et vient de cars touristiques, restaurants tapageurs, musée de cire style Grévin, cinéma permanent de la bataille. Le directeur de celui-ci vous accueille une pierre à la main : « C'est une pierre de la maison natale de Napoléon, raconte-t-il. Une » vraie, car pour plus de sûreté je l'ai prise aux murs de la cave qui, » elle, n'a jamais été modifiée. » Et l'on montre la butte du Lion, monu- » ment élevé par le prince d'Orange en souvenir de sa blessure. « Les pierres » ont été apportées dans des hottes par les femmes des mines de Char- » leroi, dit le guide avec indignation, et il ajoute : le lion a la gueule » tournée vers la France, mais il montre son derrière à l'Angleterre, » ce qui ne vaut guère mieux. »

» Heureusement, reprend Tedesco, il reste les fermes fameuses, la Haye-Sainte, la Belle-Alliance, où Wellington et Blücher opérèrent leur jonction, Hougoumont où les Cold-Stream Guards viennent tous les ans célébrer la résistance de leur régiment aux troupes du roi Jérôme. Mais les fermiers sont des gens revêches qui n'aiment pas à être dérangés et les meurtrières que l'on voit encore sur leurs murs ajoutent à l'hostilité de ces lieux. Au contraire, le Caillou qui fut le dernier quartier général de l'Empereur est conservé comme un musée. Le chemin creux d'Ohain où les Scotch-Greys ont pilonné les cuirassiers de Milhau a été comblé. On trouve encore des boulets, les instruments aratoires d'aujourd'hui creusant la terre plus profondément qu'autrefois... Bien sûr, j'ai essayé de faire sentir la *morne plaine*... Ah, pour la Campagne de Russie j'ai dû me servir des estampes de Fabert-Dufaure, comme j'ai dû pour Saint-Cloud et les Tuileries photographier des gravures ou des tableaux. A Fontainebleau la tâche était facile, les petits appartements sont admirablement conservés, et à la Malmaison je me suis longtemps promené dans le parc en songeant à la dernière promenade de Napoléon dans l'allée des Tilleuls...

» Oui, conclut Tedesco, depuis six mois que je suis cet homme à la

trace j'ai eu dans certains lieux, devant certains objets qui furent siens, l'impression souvent si forte de son invisible présence que j'espère la rendre sensible aussi dans le film que j'ai tenté. »

A PROPOS DU TROISIÈME FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE

En ces premières semaines d'automne il est bien permis de songer encore à l'été, surtout à cet été menacé où chaque beau jour risquait d'être le dernier souvenir de la paix du monde. Et quand la mémoire s'attarde avec nostalgie aux instants de bonheur qu'il aura pu donner, c'est simple gratitude et non paresse d'esprit.

Aussi, ceux qui auront passé les dernières semaines de juillet à Aix-en-Provence et liront ces lignes, pourront pardonner leur retard à célébrer ici ce Troisième Festival, si elles réveillent en eux, même faiblement, un écho de Mozart. Car c'est à Mozart que l'on pense d'abord en évoquant ces nuits chaudes où règnait la Musique. La première soirée au théâtre de la Cour de l'Archevêché lui était, comme il se doit, consacrée. Et ce furent quelques heures d'un plaisir parfait que d'entendre *Cosi Fan Tutte* dirigé par Hans Rosbaud, chanté par des artistes choisis parmi les meilleurs de l'Europe, dans des décors et des costumes de Balthus d'une fantaisie et d'une ironie proche de la grâce exquise de la partition. Le Vésuve, style imagerie napolitaine, apparaissait sur la toile de fond, derrière les arcades de la *Cafeteria* et le kiosque pompéien d'un jardin au bord de la mer. Toute une armée peinte et découpée comme des soldats d'enfant défilait sur la scène. Une barque rouge et or à la poupe chargée d'une figure allégorique et de grappes de fruits glissait doucement portant des musiciens. Dans une grande salle voûtée ornée de stucs baroques et de faux marbre, des consoles et des vaisseliers étaient peints en trompe-l'œil. Des bleus violets, des verts foncés et des rouges éclatants avaient la gaieté, l'audace et la violence qui conviennent à cet opéra où se mélangent dans une sublime liberté le burlesque et la gravité, et Balthus qui a travaillé pendant six mois en écoutant des disques de *Cosi Fan Tutte* a trouvé dans Mozart une de ses meilleures inspirations théâtrales.

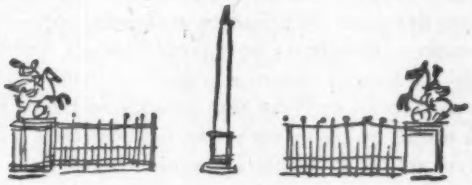
Le triomphe de cette représentation n'a pas nui à *Don Giovanni* que l'on redonnait encore cette saison. La noble architecture des décors de Cassandre lui sied toujours autant, et l'orchestre et les chanteurs — deux d'entre eux étaient nouveaux, M. Simonneau, madame Castellani et supérieurs à ceux qu'ils remplaçaient — ont paru plus dignes que jamais du chef-d'œuvre qu'ils interprétaient. Renato Capecchi, déjà excellent dans le rôle de don Juan en 1949, est devenu tout à fait extraordinaire en 1950. Il n'avait vocalement aucun progrès à faire, mais il le joue maintenant avec une science de grand comédien. Son ardeur, son charme et sa grâce, l'aisance de ses gestes, la mobilité de sa physionomie font de lui l'exact interprète du personnage voulu par Mozart et da Ponte. Léger et fatal, démoniaque et séduisant, et jeune, jeune d'une

jeunesse qui peut faire excuser, sinon pardonner, d'odieuses machinations, Aix ne saurait plus se passer de ce don Juan là. C'est à peine si l'on se souvient de son nom d'artiste : « Je vous quitte pour dire un mot à don Juan », disait l'autre jour à ses amis une jeune fille en le voyant passer cours Mirabeau...

Car l'un des agréments d'Aix c'est qu'entre ses platanes et ses fontaines on y rencontre tous ceux qui sont les enchanteurs du soir. Mais on plaint parfois les musiciens d'orchestre et les solistes d'être en habit à l'heure où il fait encore si chaud. Francis Poulenc dans cette tenue avait l'air plus solennel que son *Concerto* qu'il jouait sous la direction de Münch. L'humour impertinent et familier de cette œuvre charmante a en effet un côté « mauvais garçon », disait lui-même l'auteur, dont la chemise empesée démentait ce propos. En smoking blanc, Georges Auric au contraire était très à l'aise pour écouter Rosbaud conduire la belle partition qu'il fit pour le ballet du *Peintre et son Modèle*. C'était la première fois qu'on la donnait au concert, nul doute qu'on ne l'y réentende souvent...

Mais il serait fastidieux à présent où tant de critiques autorisés ont déjà loué les ouvrages et les interprètes applaudis au festival d'Aix, de revenir sur les suffrages qu'ils obtinrent. Cependant il est peut-être toujours temps de féliciter le directeur Roger Bigonnet d'une entreprise qui put il y a trois ans sembler hasardeuse et du soin grandissant qu'aidé de Gabriel Dussurget il apporte à la composition des programmes et au choix des artistes. Nulle part en ce moment la musique n'est mieux servie qu'à Aix-en-Provence. Que la noblesse de la ville, la beauté de ses paysages environnants et la pureté de son ciel ajoutent au bonheur de l'y écouter, c'est indéniable. Qu'entre la cour de l'Archevêché, le parc de la Mignarde, le jardin Capra, la terrasse de Lourmarin ou celle du mas du Riquier, il n'y ait que l'embarras du choix pour encadrer ses chefs-d'œuvre, c'est certain aussi. Il y a peu de régions aussi riches en beaux lieux que la Provence, et nul part les nuits ne sont plus douces. Mais si le goût et un sens exigeant de la qualité ne présidaient pas à ces manifestations artistiques dont elles sont un attrait, le souvenir qu'il en reste à l'heure où l'on fait le point des minutes heureuses ne laisserait pas cette soif de les revivre encore.

DENISE BOURDET



PRÉMISSES DE LA SAISON

Au jour où cette chronique doit être donnée à l'impression, la nouvelle saison du théâtre n'est riche encore, ou peu s'en faut, que de promesses et de projets. On sait qu'au contraire des marmottes, les théâtres parisiens tombent en léthargie l'été, de sorte que les dizaines, ou centaines de milliers de visiteurs que nous recevons du 1er juillet au 15 septembre ne peuvent se faire une idée de notre art dramatique que par une demi-douzaine d'opérettes stupides et trois ou quatre vaudevilles attardés. C'est là un problème qu'il est difficile de résoudre, car les directeurs de salles ne sont pas convaincus, loin de là, que de bons spectacles l'été soient rentables : et tout le monde a envie de prendre des vacances. Il n'empêche que le tableau d'une ville morte que Paris donne aux touristes au moment précis où les touristes sont le plus nombreux est tout à fait lamentable.

Mais la lecture des programmes d'été, tels que les journaux nous les montraient encore il y a quelques semaines, ne pouvait alarmer, quant à la vitalité de notre théâtre, que des lecteurs bien mal informés. En fait, si l'été a, selon l'habitude, été morne, la moisson hivernale s'annonce superbe, plus riche que celle de l'année dernière — si l'on s'en tient aux noms. Nous aurons le choix, au cours des prochains mois, entre une nouvelle pièce de Mauriac (*le Feu sur la Terre*, chez Hébertot), deux nouvelles pièces de Montherlant (*Celles que l'on prend dans ses bras*, puis le fameux *Malatesta* que va monter Jean-Louis Barrault), deux nouvelles pièces d'Anouilh (une chez le même Jean-Louis Barrault, une à l'Atelier), deux nouvelles pièces de Salacrou (dont l'une au théâtre Saint-Georges), une pièce d'Achard et une pièce de Sartre, *la Passion*, au théâtre Antoine. Il ne s'agit là que des noms de première grandeur, et peut-être en omettons-nous, si certains directeurs ont gardé jusqu'à présent le silence sur leurs projets. Le lecteur notera peut-être qu'André Roussin n'a pas été nommé : mais *Bobosse* et *Nina* sont assurés de tenir l'affiche jusqu'à l'été de 1951, à moins qu'on ne les retire délibérément pour faire place à quelque nouveauté, et *la Petite Hutte* est entrée dans sa quatrième année, à moins que ce ne soit la cinquième. Il semble difficile qu'André Roussin tienne à Paris quatre scènes en même temps.

Quoi qu'il en soit, si l'avenir paraît brillant, la reprise du contact avec le public s'est faite avec prudence. Comme c'est la coutume, les théâtres ont rouvert leurs portes avec leurs pièces à succès du printemps, des œuvres qui avaient attiré l'attention au Concours des Jeunes Compagnies, ou des « reprises ». C'est ainsi que *Clérambard* a repris le cours de ses représentations à la Comédie des Champs-Élysées, et chez Jouvet, *Tartufe*. C'est ainsi que le théâtre de l'Œuvre a donné l'hospitalité à la compagnie de M. Philippe Kellerson, qui y joue, fort bien, une œuvre de premier ordre, *Junon et le Paon* de Sean O'Casey, qui avait réuni la plupart des suffrages au Concours des Jeunes Compagnies [1]. C'est ainsi que *le Voyageur sans bagages* a fait, au théâtre Montparnasse, le saut par-dessus les vacances, et que M. Barsacq a repris, pour la cinquième ou sixième série de représentations depuis sept ans, l'insubmersible *Antigone* d'Anouilh.

Autant dire que nous n'avons pas eu, jusqu'à présent, grand-chose de nouveau. Au théâtre Verlaine a paru une comédie de M. Henri Chabrol, *les Ingénus*. C'est une pièce d'été un peu en retard, qui ne tend qu'à distraire le spectateur selon une recette qui n'a rien de révolutionnaire : un jeune peintre sympathique y reconquiert la tendresse d'une cousine mal mariée à un commerçant vulgaire et coureur, en dépit des intrigues d'une coquette fatale, et les deux amoureux reçoivent au dénouement, en récompense de la sincérité de leurs sentiments, le bonheur et aussi la fortune, grâce aux bons offices d'un *deus ex machina* qui est un riche marchand de tableaux d'Amérique. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir su se refuser également les facilités du théâtre grivois et celles du théâtre noir. Sa pièce est indulgente, sans provocation et sans amertume. Il serait sans doute le premier surpris si l'on y cherchait l'exposé d'une thèse philosophique, des intentions moralisatrices ou une lumière nouvelle projetée dans la profondeur des âmes. Ne lui reprochons pas de n'avoir pas fait ce qu'il n'a pas voulu faire. On peut, en revanche, lui faire grief de n'avoir pas allégé son premier acte, donné à l'ensemble de sa pièce un mouvement un peu plus allègre. Il a de bonnes répliques et des scènes bien menées. Mais l'ensemble, un peu conventionnel pour une comédie de sentiments, un peu lent pour un vaudeville, manque de vivacité dans les couleurs. L'œuvre inspire cependant la sympathie, et l'auteur, en s'assurant dans le métier d'auteur dramatique, peut certainement nous donner quelque chose de plus nerveux et de plus fort.

La plus importante œuvre nouvelle qui nous ait été donnée en septembre a à peu près deux siècles d'âge. Il s'agit des *Sincères* de Marivaux, comédie en un acte, consacrée à illustrer les inconvénients d'une trop grande franchise en matière amoureuse. Pourquoi cette pièce a-t-elle attendu si longtemps avant d'entrer au répertoire ? La justice qui lui est rendue est tardive, mais ce n'en est pas moins la justice ; il faut en

1. *Junon et le Paon* a paru dans la *Revue de Paris* en 1927.

féliciter l'administration de la Comédie-Française, et tout particulièrement madame Véra Korène, qui a voulu faire jouer *les Sincères*, qui a mis la pièce en scène avec intelligence et précision, et qui y joue le rôle principal.

Ces *Sincères* de Marivaux sont-ils tout à fait sincères? Non, certes. La description que font d'eux leurs valets dans la première scène, et qui est étourdissante de justesse brillante, de verve rapide et précise, de vérité paradoxale, d'esprit, est très fidèle : ils se jouent à eux-mêmes, et ils jouent aux autres, la comédie de la sincérité. Il y a bien de la vanité dans leur cas, bien de la poudre aux yeux mondaine : et il faudra bien qu'ils jettent le masque. La scène où la marquise brille aux yeux de son soupirant dans une série de portraits aussi méchants que ceux de Célimène et d'un esprit sans doute plus près du nôtre, la scène où elle subit, avec une impatience qui tourne à l'irritation mal dissimulée, avec une irritation qui tourne à l'aigreur, l'éloge qu'on lui fait « sincèrement » de sa rivale, sont du meilleur Marivaux, et la qualité du meilleur Marivaux est merveilleuse. Sans doute, *les Sincères* ne sont pas une des plus grandes œuvres de l'auteur de *la Double Inconstance :* le déroulement de l'intrigue y a quelque chose de mécanique, la vérité humaine y reste comme prisonnière de l'artifice d'un brillant divertissement de salon. Elle est là cependant, dans ces personnages si habiles à se donner à eux-mêmes le change sur les vrais mobiles de leurs actes et le vrai sens de leurs attitudes, dans cette parade de sincérité où ils sont menteurs et dupes en même temps. Si c'est un plaisir d'une essence rare que de contempler le témoignage d'une civilisation parvenue à son plus haut degré de lucidité et de délicatesse, *les Sincères* nous donnent assurément ce plaisir-là.

Pour qu'il fût parfait, il faudrait que la pièce fût jouée de façon parfaite. Elle le serait sans doute, si chacun des interprètes — madame Véra Korène qui est une comédienne en même temps brillante et vraie, M. Hirsch qui est un valet d'une aisance et d'une efficacité comique certaines, M. Bernard Noël qui est un des talents les plus authentiques de sa génération, madame Lise Delamare, madame Jeanne Moreau — était livré sur la scène aux seules ressources de son talent. Mais il y a le style de la maison, et c'est un style dangereux. Le piège où sont menacés de tomber les comédiens du Théâtre-Français, presque sans exception, c'est le Théâtre Français lui-même.

Peut-être est-il presque inévitable que dans une maison dont la fonction est d'être le conservatoire (c'est-à-dire un peu le musée) du théâtre classique français, les comédiens se laissent prendre, insensiblement, à un certain maniérisme, à une sorte de convention de l'interprétation. Je ne le crois pas. Je ne crois pas qu'il faille à tout prix jouer Marivaux, ou Molière, selon des normes établies une fois pour toutes, emprunter à un magasin d'accessoires invariables les mines et les coups d'éventail de la coquette, les arlequinades du valet, les pirouettes qui, sous

prétexte de la vivacité exigée par l'emploi, font bouffer les jupons de la soubrette, la voix de tête et les gloussements insupportables à quoi se croient obligés les « marquis de Molière ». Une telle tradition, si tradition il y a, est détestable. Elle incline les comédiens à une routine artificieuse et coruscante, où l'expression des sentiments perd toute intensité, le talent des interprètes toute fraîcheur. Je ne connais pas de plus déplorable exemple des méfaits d'un tel « style » que la représentation de *Tartufe*, qui nous a été donnée par la Comédie-Française en même temps que celles des *Sincères* de Marivaux.

Le *Tartufe* que Louis Jouvet nous montra la saison dernière et dont les représentations se poursuivent cette année fut accueilli, on ne l'a pas oublié, avec ce qu'on appelle dans les comptes rendus des débats parlementaires des « mouvements divers ». On reprocha à Louis Jouvet des erreurs de distribution. Mais y a-t-il plus grande erreur de distribution que de donner, comme vient de le faire la Comédie-Française, le rôle de Tartufe à M. Yonnel, qui est un magnifique roi Ferrante dans *la Reine Morte*? Et la charmante madame Gisèle Casadesus, qui est une parfaite soubrette du XVIIIe siècle, a-t-elle rien à voir avec l'ingénue Marianne? Les acteurs qui jouent *Tartufe* à la Comédie-Française, comme ceux qui jouent *les Sincères*, sont bons : tout particulièrement madame Germaine Rouer dans le rôle d'Elmire. Mais, plus ou moins consciemment menés par le désir de prendre, contre Louis Jouvet, la défense du *Tartufe* de la tradition, ils sont allés à une convention si parfaitement vidée de tout sens intérieur, de toute vie, que leur jeu n'est plus qu'une démonstration de la technique « Comédie-Française » et que la pièce déroule pour nous, sans surprise et sans intérêt, ses épisodes bien connus, en nous donnant rendez-vous, pour nous tirer d'une demi-torpeur, aux vers à effet et aux tirades célèbres. Le *Tartufe* de Louis Jouvet pouvait paraître surprenant, animé même, parfois, par un parti pris d'innover et de contrarier l'attente du spectateur ; du moins la pièce y était-elle aiguisée à neuf comme sur la meule du rémouleur, et ce qu'elle perdait de son comique consacré, elle le gagnait par les couleurs sombres qu'y prenait le drame de famille et par le relief inquiétant et presque infernal du personnage principal. Le *Tartufe* de la Comédie-Française est au contraire sans ombres et sans lumières, sans angles, et comme émoussé par l'usage. Les acteurs y célèbrent, selon un rituel qui a tendance à se dessécher, à se vider de sa substance, le culte du grand classique, mais la puissance de choc de l'œuvre s'y trouve comme amortie. Qu'on m'entende bien. La représentation de la Comédie-Française est peut-être plus fidèle à Molière, au sens littéral, que celle de Jouvet : si Molière revenait sur la terre, elle le déconcerterait moins. Mais que nous importe. On ne joue pas *Tartufe* en 1950 pour un Molière qui reviendrait sur la terre, mais pour nous. Ne cherchons pas à être fidèles à la lettre des classiques : la lettre tue.

THIERRY MAULNIER

PARMI LES LIVRES

JULIEN GREEN

A UNE époque où la chronique envahit la littérature romanesque et où le style est jugé haïssable, Julien Green vient de publier un vrai roman qui est en même temps une œuvre d'art d'une rare qualité : *Moïra (Plon)*. Bien que certains, à son propos, aient cru devoir discuter du problème de la grâce, l'émotion y a plus de part que les idées : elle se manifeste dans le cadre d'une architecture rigoureuse d'où ce qui n'est pas essentiel a été impitoyablement éliminé. Comme tous les romans de Green, c'est un livre de nuit, mais laqué d'on ne sait quelle clarté de ténèbres qui font songer au *Soleil noir* de Gérard de Nerval.

Réussite singulière : nous savons du personnage principal, Joseph Day, plus qu'il ne sait lui-même. Et cela sans qu'aucune explication soit donnée. L'auteur excelle, en effet, à suggérer la cartographie de l'inconscient. Ce Joseph Day a dix-huit ans, c'est un protestant « des collines », qui, dès son arrivée dans une université américaine, étonne maîtres et élèves par sa beauté et son puritanisme véhément. Une pudeur furieuse, la haine de l'amour physique, la hantise du péché déterminent chez lui des mouvements de violence où le refoulement sexuel a autant de part que l'exaltation religieuse. Il fait naître autour de lui d'ardentes inclinations masculines, ne paraît même pas s'en douter et ne s'emploie qu'à traquer les pensées impures que la femme fait naître. Il y met une puérile et naïve obstination qui en ferait un personnage de vaudeville si Green ne nous imposait impérieusement le climat tragique. Pour Joseph, « *le corps est l'ennemi du chrétien* » est le premier article de foi ; et c'est précisément ce qui le lance au cœur du problème si souvent évoqué par J. Green dans son journal : l'incompatibilité de la vie spirituelle et de la vie charnelle, incompatibilité affirmée par tant de ministres de Dieu — et niée par l'auteur.

Se débattant contre ses aspirations profondes, hanté par la Bible, « *dont les phrases battent des ailes autour de lui, comme de grands oiseaux*

brassant l'air de leurs ailes géantes », Joseph Day ne lutte, tel Peer Gynt, que contre lui-même, même lorsqu'il croit frapper les hommes ou les arbres — car dans ses mouvements de colère, il s'en prend au végétal. Sa tension intérieure est si forte qu'elle envahit tout le livre, où l'on croit entendre le battement d'un cœur fiévreux. Que ce jeune « ange exterminateur » coure vers sa perte, c'est ce que Green a su faire sentir dès le début, et pourtant, quand on a terminé le roman, on se demande encore quel est le vrai visage du Destin qui a conduit Joseph Day à la catastrophe. Le démon est-il cette Moïra qu'étrangle le jeune homme parce qu'elle l'a efficacement induit en tentation ou ce Prasleau avec lequel il a engagé un combat qui ressemble à une étreinte amoureuse? C'est ce que Green lui-même sans doute ne saurait dire. Car *Moïra* a tous les caractères d'un roman d'hallucination, et tout se passe comme si l'auteur avait transcrit une longue vision — ce qui n'exclut nullement qu'il soit fait de souvenirs et de hantises et prolonge un de ces rêves sur lesquels Green, on le sait, se penche avec une attention si angoissée. D'ailleurs, Joseph lui-même vit comme on file un songe et, au cœur même de ce songe, il tombe souvent endormi *comme une masse*. Ignorant par nature les solutions modérées, on dirait qu'il n'a le choix qu'entre l'état de transe et l'insensibilité minérale.

BRUNO GAY-LUSSAC - ANDRÉ BILLY

Assez proche par l'atmosphère des romans de Green, *Une Gorgée de Poison*, de Bruno Gay-Lussac (Robert Laffont), a mis en vedette ce jeune écrivain, qui vraisemblablement retiendra bientôt l'attention des jurys littéraires. Quand la jeune Berthe Borène, devenue orpheline, va s'installer à la campagne dans le domaine isolé qu'habite son oncle, nous sentons la présence d'obscures menaces : les habitants de cette maison étrange sont tous ardents, mystérieux et d'humeur sauvage. Sommes-nous seulement chez Green? Des souvenirs de Mauriac, d'Hoffmann et des Brontë nous traversent aussi l'esprit. Cinq patrons! Ceci prouve qu'en réalité Gay-Lussac est un créateur original. La première moitié de son roman, où s'affrontent de jeunes appétits qui ne s'orientent pas tous d'un sexe à l'autre, est d'une solidité remarquable. La dernière partie est par malheur un peu décevante. Ces êtres de roc, on finit par s'apercevoir qu'ils sont sujets à de bien singulières défaillances. Bref, leur psychologie devient contestable et le mystère du groupe perd sa densité. Quelques négligences de style aussi. Œuvre très intéressante pourtant et qui révèle un vrai talent.

— C'est un roman intellectuel fort curieux que *le Narthex* d'André Billy *(Flammarion)*. Le faible Jean Cherlan, se jugeant responsable de la mort de sa maîtresse, voudrait acquérir la foi et se rapproche d'un certain abbé Certor qui a créé un petit cercle, *le Narthex*, où l'on travaille,

non sans quelque apparat et dans une atmosphère parfois très Pontigny, à se rapprocher du Seigneur. Plus encore qu'à Cherlan et aux personnages assez faisandés qui participent à ces réunions, on s'intéresse aux discussions religieuses elles-mêmes, où Billy témoigne une fois de plus de sa grande compétence ès sciences liturgiques et théologiques. Il y a là des pages qui me paraissent aller loin dans l'intelligence de certains problèmes religieux. On les lit avec une curiosité passionnée.

SINCÉRITÉS

La première idée qui vous vient à l'esprit en lisant *la Mort d'une Mère*, de M. Roger Peyrefitte *(Flammarion)* est que l'auteur, en écrivant ce récit, a voulu étonner. En voici le thème : la mère de R. Peyrefitte, quatre-vingt-deux ans, malade, vit à Toulouse. Une religieuse fait savoir à Roger Peyrefitte que son état est inquiétant et « *qu'il devrait venir le plus tôt possible* ». Roger Peyrefitte, qui est à Paris, hésite. Il y a déjà eu des alertes de ce genre. Pour le moment, il n'a pas envie de se déranger. Pourtant sa conscience ne le laisse pas tout à fait en repos. Il interroge des amis. Montherlant lui donne une consultation qui rappelle le dialogue de Panurge sur le mariage. On en peut, en effet, tirer ce que l'on veut. « *Deux jours avant la mort de ma mère*, explique Montherlant, *envoyé à la recherche d'une infirmière, je ne m'en occupai qu'après avoir consacré plusieurs heures à un rendez-vous galant, et, du reste, ne trouvai pas d'infirmières... Les sentiments se mettent dans les livres. Dans la vie, je ne connais que les sensations : elles suffisent à mon bonheur.* » Perplexe, Peyrefitte s'accorde encore un délai avant de partir. Il attend du reste des peintres qui doivent travailler dans son appartement. Deux jours plus tard, télégramme d'un cousin : « *Mère très mal, venez de suite* ». Peyrefitte est choqué par « de suite ». Certes, les temps sont durs et il faut faire des économies. Pourtant le cousin aurait dû lui télégraphier : « *Tout de suite* ». Grammaticalement c'est plus satisfaisant. Il consacre encore vingt-quatre heures à la réflexion, estimant, du reste, que le cousin a dû se montrer trop pessimiste. Enfin, il prend le train, après long débat sur l'opportunité d'une couchette et le choix de ses cravates. Le voici devant la gare de Toulouse. Un taxi? Non, il n'est pas pressé d'apprendre que sa mère est morte, car décidément il est certain maintenant que tout est consommé. Donc, tramway. Il arrive enfin au couvent où logeait sa mère. Oui, elle est morte.

Il est au chevet de madame Peyrefitte. Des souvenirs d'enfance l'assaillent. Il pleure. Et ici se place le tableau le plus simple, le plus dépouillé, le plus délicat de ce qu'avait été la vie de cette mère maintenant disparue : abnégation, douceur, dévouement absolu à son mari, puis à son fils. Mais le soir, ledit fils esquive la veillée funèbre, se promène dans Toulouse, rencontre une « jeune personne » et s'offre un intermède galant.

« *Le corps s'y est livré tout entier, mais l'âme était absente, et n'est-ce pas l'âme qui fait le péché?* » Tout bien pesé, Roger Peyrefitte, expert en casuistique, s'absout.

Puis ce sont les humbles et affreux détails qui sont le cortège ordinaire de la mort. Préparatifs d'enterrement. Prix du cercueil. Que fera-t-on des bijoux? Doit-on reprendre le radiateur électrique qu'on avait confié aux sœurs? Roger Peyrefitte lit de vieilles lettres : « *Mes baisers sur tes beaux yeux* » écrivait le père de Peyrefitte à la jeune fille — ou la jeune femme — qui gît maintenant immobile, octogénaire de marbre. Petit à petit, le jour se fait dans l'esprit du lecteur. Il comprend ce que cette volonté de sincérité absolue lui avait d'abord dissimulé. Peyrefitte souffre atrocement, mais il est encore absent de lui-même et il continue de décrire avec une froide précision qui a pourtant valeur de sanglot les incidents qui ferment l'épisode. Le transport du corps à Alet. La messe. Les conversations avec le curé. Une vieille femme dit à l'écrivain : « *A présent, Monsieur est tout seul* », et Peyrefitte ajoute — aveu illuminant — « *Comme si elle savait que, même loin de ma mère, je n'étais pas seul, de son vivant.* » Et, dans la dernière page, qui est d'une cruelle beauté, nous le voyons s'acharner à trouver une foi qui « *lui donne le courage de vivre.* »

Non, décidément, si Roger Peyrefitte nous a offert ce début cynique, ce n'est pas pour paraître étranger aux «émotions académiques» évoquées par Montherlant (« *Billy, Dorgelès pensent vingt fois par jour à leurs mères mortes... Je ne savais pas que la mère « se portât » à l'Académie Goncourt ; je la croyais réservée à l'Académie Française* », lui a déclaré l'auteur de *la Reine morte*). Son dessein a été de fixer avec une scrupuleuse exactitude ce qu'il avait éprouvé ou plutôt ce qu'il avait cru éprouver. Car derrière ses hésitations (« Partirai-je pour Toulouse? »), on sent une panique profonde de cet inconscient dont les existentialistes nient la réalité. Panique favorisée par une certaine faiblesse de caractère. Terreur à l'idée de ce qu'il va perdre. Terreur devant la mort. Puis, graduellement, sous le placage des paroles prononcées, des gestes accomplis, le désespoir lentement monte vers la conscience. Car ce livre sardonique et froid est en réalité un cri de douleur. Sous le sarcasme de l'homme de trop d'esprit, on croit entendre la plainte de Sachs dans *le Sabbat*, l'horreur devant la constatation « Je ne suis pas celui que je voudrais. »

Un beau livre de confession, somme toute, irritant, troublant, vrai et écrit dans cette langue pure, dépouillée, d'un parfait classicisme, qui a contribué naguère au succès des *Amitiés particulières*.

LE TOUR DU MALHEUR

Dans *Lysistrata*, s'adressant à une trop ardente courtisane, un personnage de Maurice Donnay répétait sans cesse : « *Lampito, femme au tempérament excessif !* » Que dirait-il de ce Richard Dalleau qui vient de réapparaître dans les deux derniers volumes du *Tour du Malheur*, de Joseph

Kessel [1]? Cet étonnant avocat qui, à la barre, a du génie, dispose d'un trop-plein de forces qui le pousse à se ruer sur les femmes comme un fécondant ouragan. Les créatures les plus séraphiques, comme les plus faciles, cèdent à ses désirs et partagent avec lui « *des effusions presque sauvages, un délire sacré* ». Une blafarde rencontre de bar peut déchaîner la virile impétuosité de Richard tout aussi bien qu'une simple confidence, une chanson ou un reproche. C'est l'Eros barbare des boîtes de nuit et du Palais. Quelle que soit l'ampleur de ses exploits, on dirait que rien ne l'apaise. En une seule nuit, il satisfait ou dévaste quelques-unes de ses conquêtes, et lorsqu'on le croit repu, il court encore au travers de Montmartre cherchant une pâture nouvelle. Il sait se faire aimer, d'ailleurs, et quand il quitte une maîtresse, elle songe au suicide. Il est aussitôt déchiré par de furieux remords, et, pour éviter la folie, doit demander l'apaisement à de nouvelles alcôves... et aux stupéfiants. Il est si robuste qu'au lendemain des plus frénétiques orgies, un bain suffit à lui rendre force et lucidité. Un critique s'est demandé à son propos si J. Kessel avait voulu écrire l'histoire d'une génération : celle de 1914. Ce trait est un peu lourd. Si l'on a pu croire d'abord que Kessel entreprenait d'évoquer le destin de ses compagnons d'âge, il est devenu difficile maintenant de douter qu'il a surtout entrepris d'écrire l'histoire d'une sorte de titan tourmenté par ses appétits.

Et pourquoi pas ? La subtile érotomanie de Casanova a retenu l'attention de plusieurs générations. On peut aussi bien se passionner pour ce batelier de la Volga avide et herculéen que le hasard a jeté dans le pays de la mesure. On le peut et bien souvent on y parvient. Mais il y a dans cette œuvre dédiée à l'épanouissement des forces délirantes une secrète faiblesse. Qu'il décrive le généreux et brutal Richard, des politiciens tarés, des Corses de maffia, des putains, des tueurs ou des joueurs, Kessel est, dans une certaine mesure, victime d'un excès d'informations « vécues ».

On devine que la plupart des êtres lancés dans son sabbat, il les a trop bien connus, et que pour nourrir ces quatre volumes, il a disposé de trop de personnages, de trop de souvenirs. On use toujours un peu de sa force dans les événements auxquels on participe. Si l'on veut les utiliser littérairement, il faut les laisser se décanter dans la quatrième dimension qu'est, dit-on, le temps, ou adopter, pour les évoquer, la forme analytique des mémorialistes. Kessel, lui, veut donner au passé le mordant quasi journalistique du présent — ce qui ne lui permet pas d'établir très fortement la hiérarchie des valeurs. Ici, la part du songe a manqué.

Il y a dans ces quatre volumes de nombreuses scènes d'une humanité et d'une force incontestables. Mais le romancier ne nous en fait connaître, trop souvent, que les contours, l'extérieur. On se dit : «Quel beau sujet ! »

1. *Les Lauriers roses ; L'Homme de Plâtre (Gallimard)*. Sur les deux premiers tomes, voir *Revue de Paris* d'avril et d'août 1950.

Le mouvement vous entraîne, mais la vérité profonde vous fuit. De plus, tenant en main beaucoup d'êtres, Kessel nous les a presque toujours montrés dans un état de crise ou de frénésie. Les « grandes scènes » se succèdent, parfois sans interruption, dans cette œuvre singulière et attachante. A chaque pas, la violence heurte la violence. Le lecteur trouve trop rarement les blancs nécessaires à l'établissement d'une perspective, et on ne lui propose aucun de ces silences pendant lesquels il peut écouter encore la mélodie qui vient de s'achever.

Et pourtant, toutes ces réserves faites, il reste une œuvre qui, par sa puissance, par la riche expérience humaine qu'elle recèle, se dégage nettement de la production d'aujourd'hui. On y trouve de longs crescendos d'émotion auxquels on ne peut demeurer indifférent. Toute la dernière partie des *Lauriers roses*, où Kessel décrit, au travers de scènes d'orgie et de jeux (Monte-Carlo), l'inéluctable marche du frère de Richard vers le suicide, représente un roman poignant, solidement planté au centre de ce champ de bataille trop peuplé. Le caractère de la petite Christiane, qui, par orgueil de caste et par tempérament d'infirmière sentimentale, accepte de lier sa vie à l'abject La Tersée, est dessiné avec autant de fermeté que de délicate tendresse. Tous les chapitres consacrés aux parents de Richard méritent aussi d'être loués. Bref, il y a dans cette œuvre maints épisodes excellents. Mais ils ont été brassés dans un tumulte bien fiévreux. Kessel aurait pu faire un grand livre. Il a mis sur pied un très impressionnant répertoire des folies humaines. Ce résultat n'est certes pas négligeable, et le grand public, qui ne perd pas son temps à imaginer ce qui aurait pu être et se contente sagement de ce qu'on lui offre, a fait aux quatre volumes du *Tour du Malheur* un accueil très chaleureux qui, de bien des points de vue, paraît tout à fait mérité.

ROMANS DE GUERRE

Tome sept de *la Mort est un Commencement*, le nouveau roman de Paul Vialar, *Dansons la Capucine (Domat)*, évoque des personnages familiers. François Larnaud, fait prisonnier par les Allemands en 1940, est libéré comme combattant de 14. De retour à Paris, il se voit offrir par Gespar, le héros de *la Carambouille* que connaissent bien les lecteurs de cette revue, la direction d'une maison d'édition : *Vent Debout*, qui collabore avec les occupants. Un petit drame compliqué oblige Larnaud à accepter, mais c'est pour imprimer aussitôt, clandestinement, sous le couvert de cette librairie conformiste, un journal de la Résistance.

Vialar possède l'art de conter les aventures noires avec une désinvolture narquoise. En dépit des drames qui se nouent et se dénouent autour de son héros, il nous amuse et s'amuse en évoquant les relations de Larnaud avec ces officiers de la Propagandastaffel que le directeur de *Vent Debout* roule quotidiennement. Il y a un peu de Figaro chez ce Larnaud-Vialar,

et lorsqu'il monte ses intrigues, abuse les occupants et passe sous le nez des fonctionnaires allemands des tracts hypergaullistes, on dirait qu'il reprend, en la modernisant, la tradition du *Barbier*.

La dernière partie de l'ouvrage (qui se déroule sur deux tableaux : dans le Jura, où François va rejoindre Bella qui attend un enfant, et à Paris, où les gaffes d'un écrivain ont provoqué la saisie de l'imprimerie clandestine) nous livre l'explication du titre de la série. *La Mort est un Commencement* parce que la vie des générations futures sera modelée par le sacrifice des combattants « *qui ont réussi, après tant de souffrances, à se placer au-dessus d'eux-mêmes* ». A dire vrai, les sept volumes parus ne peuvent être considérés comme illustrant cette remarque barrésienne que si l'on y met un peu de complaisance. Ils représentent plutôt une libre chronique romancée de notre siècle. Et ce qu'on admire surtout chez Vialar, c'est l'aisance avec laquelle il enchaîne et file ses récits, très divers par le sujet, mais toujours attrayants et vivants. C'est une sorte de conteur des Mille et une Nuits du monde occidental.

Parmi les livres de guerre, il faut mettre au tout premier plan, comme un des plus solidement conçus et des plus émouvants, *le Bal des Maudits*, d'Irwin Shaw *(Les Presses de la Cité)*. Pour éclairer le dessein de l'auteur (un jeune Américain de trente-deux ans), il faudrait évoquer ces tam-tams africains dont le rythme s'accélère pour atteindre une sorte de paroxysme dément. Ayant choisi comme protagonistes trois personnages : un professeur de ski autrichien, le nazi Christian Diestl, et deux Américains (un cinéaste de Hollywood et un petit employé juif), l'auteur, leur ayant passé l'uniforme, les pousse dans la grande mêlée de la Mondiale II et les montre accédant tous trois graduellement au délire du désespoir. Quel que soit l'art avec lequel il a peint l'évolution des deux Américains, c'est évidemment sur le volet allemand de son diptyque qu'il a monté les scènes les plus poignantes. Ce Christian, qui n'est pas un « mauvais garçon », devient, dans un mouvement très logique, un automate du cynisme et de la sauvagerie. Je ne puis que renvoyer aux pages où Shaw dépeint la déroute allemande en Afrique du Nord. Elles sont d'une puissance extraordinaire et quelle que soit la cruauté des épisodes décrits, on n'y sent jamais la main de l'auteur cherchant, tel Malaparte, à exploiter l'horreur. Quand, à l'hôpital, un lieutenant berlinois, aveugle de guerre, tue par humanité, à coups de baïonnette, son voisin de lit qui ne peut plus supporter l'affreuse douleur de ses blessures, on n'invoque pas le Grand-Guignol, mais on songe simplement que c'était ainsi et que ce sera encore ainsi. Les crimes monstrueux de Christian qui, pour sauver sa vie, dénonce et massacre implacablement finissent, sous cette lumière infernale, par sembler explicables, sinon excusables. Dans un monde en folie, le système nerveux des « civilisés » ayant cédé, un sadisme de masochistes raffinés se met parfois au service de la férocité ancestrale. Mieux encore que Sartre dans *Morts sans sépulture*, Irwin Shaw, parfai-

tement indifférent d'ailleurs à toute philosophie, a rendu sensible la réalité du couple victime-bourreau. Si, par une anticipation à la Wells, un homme de 1910 avait pu lire *le Bal des Maudits*, il y aurait vu l'œuvre d'un fou. Ce n'est malheureusement que la relation d'un observateur sensible.

LES TEMPS PAISIBLES

« *A l'heure actuelle, en* 1905, *comment vivre dangereusement, à moins d'être explorateur, voleur ou coureur?* » écrivait Maurice Donnay dans son journal que l'on publie sous le titre *J'ai vécu* 1900 *(Fayard)*. En effet, l'époque était douce entre toutes, et pourtant l'homme comblé qu'était Donnay, roi du théâtre boulevardier, notait encore avec amertume : « *Non, la vie n'est pas gaie... Heureusement, il y a les femmes.* « *Pelotons* », *dit Legendre* ». On devine à ce trait que ces mémoires ne sont pas d'un ton pascalien. Peut-être ce texte n'était-il pas, dans l'esprit de Donnay, destiné à la publication, ce qui ne serait qu'une demi-excuse. Non seulement les observations consignées sont assez plates, mais elles révèlent, chez ce « maître du rire », une bien pauvre conception du comique. « *On parle du comte de Z..., un des survivants des cuirassiers de Reichshoffen.* « *Alors c'est un lâche, fait observer Legendre. C'est un mot d'essayiste, d'une drôlerie irrésistible. Nous rions de bon cœur.* » Et encore : « *On citait des gens qui ont été décorés très jeunes. Le Christ a eu la croix à trente-trois ans.* » Ce dernier trait est bien de Donnay, et non de Legendre ! et de Donnay encore cette remarque qui représente le « comique fin » : « *Le discours de Vogüé contient de beaux morceaux ; mais il laisse tomber la fin de ses phrases, et personne ne songe à les ramasser.* » Qu'y a-t-il dans ce livre? Des notes sur les répétitions des pièces de Donnay. Des pointages académiques. Des résolutions d'ordre moral qui font penser aux réflexions de Buster Brown dans le *New York Herald* de notre enfance : « *Je regarde la vie en face, et c'est elle qui baissera les yeux.* » Des réflexions littéraires aussi contestables que concises : « Le Démon de Midi, *beau livre et beau titre tiré des écritures* ». Et quand, en juillet 14, apparaissent les menaces de guerre, des axiomes de comice agricole : « *La France, elle, a des nerfs et une vaillance de femme.* » Tout cela n'est pas réconfortant.

Charmant livre, au contraire, que *Autre temps*, de Pierre Brisson *(Gallimard)*, qui évoque la vie familiale de cousine Yvonne et des siens de 1910 à 1925. Milieu d'intellectuels et d'artistes, où l'on était à la fois bourgeois et gentiment bohème. Table ouverte à quelques-unes des gloires du temps aussi bien qu'à des bardes obscurs et fantasques. De la gaîté, de l'esprit et, comme la famille aime la musique, des pianos en folie dans tous les coins. Le père Brisson « baguenaude », médite, compose ses chroniques sans enthousiasme. Un jour l'*Académite* le saisit. Son fils en est affligé pour lui : « *Qu'a-t-elle fait, depuis trois siècles, cette académie salonnarde?* objecte ce fils compatissant. *Accorde-moi que cette assemblée*

de bicornes est un néant, et pour les candidats une école permanente et nationale d'avilissement. » Mais les manifestations de la terrible « maladie » n'interrompent pas le bouillonnement de vie que faisait naître autour d'elle l'impétueuse directrice des *Annales*. Croquet à la campagne, concerts à la ville, on s'empresse toujours joyeusement dans cette maison familiale, où, dès les premiers pas, les nouveaux venus sentaient tant de bienveillance et de chaleur de cœur. Portés par des vagues de jeunes filles et de cousins, Herriot, Reynaldo Hahn, les Baschet venaient respirer cette atmosphère Sarcey régénérée. Excellente occasion pour Pierre Brisson de dessiner quelques-uns de ces portraits où (voir son *Théâtre des Années folles*) il affirme toujours des dons d'observation incisive. Voici Jean Lorrain : « *Ses yeux semblaient deux amandes d'améthyste noyées dans une lotion à la violette.* » Hélène Vacaresco : « *Courte et ronde, ultra-myope, clignant de l'œil sur le camée ovale de l'annulaire qu'elle approchait constamment de son regard, elle pouvait, au premier abord, faire songer à quelque reine douairière des gnomes.* » A Henry Bidou, Brisson consacre quelques pages qui enchanteront tous les amis de cet aimable chroniqueur si injustement oublié. Il a bien vu que Bidou s'amusait avec la vie, en dilettante, et même dans l'austère domaine de la critique apportait la fine légèreté du jeu : « *Lorsque la fantaisie ou la bienveillance l'inspirait, la pièce la plus fumeuse devenait, sous sa plume, une gerbe de clartés.* » Il pouvait du reste patiner, avec le même sourire d'abbé XVIIIe siècle, sur tous les sujets : géologie, amour, stratégie et cuisine. Des esprits comme le sien ne sont peut-être pas portés au tableau des grandes illustrations d'une époque, mais ce sont eux qui lui confèrent son charme. On dirait qu'ils la civilisent. Brisson a été bien inspiré d'accorder un panneau à Henry Bidou dans sa belle galerie de portraits.

HERMAN MELVILLE

Pierre Frédérix consacre à la vie et l'œuvre d'*Herman Melville (Gallimard)* un excellent ouvrage qui apporte aux Français de précieuses clartés sur l'écrivain américain et en même temps, grâce aux repères qu'il nous offre, rend plus sensible encore le mystère qui enveloppe l'auteur de *Moby Dick*. P. Frédérix a tout lu sur le sujet et il a longuement médité sur les œuvres dont il a entrepris et nous propose une pénétrante analyse. Mais il y a autour de Melville on ne sait quel brouillard qu'on ne réussira vraisemblablement à percer avec l'aide d'aucun document. Né à New-York, en 1819, d'une famille de bourgeois, très aisée, dont le sort fut cruellement changé, en 1830, par la ruine du père, le jeune Melville, après avoir fait un stage dans une maison de commerce, s'engagea comme matelot en 1837. Dans des conditions assez dures il fit ainsi un premier voyage qui le conduisit en Angleterre. A la fin de 40, tourmenté par le désir de voir des mers lointaines, il embarqua, toujours comme simple matelot, sur l'*Acushnet*, un baleinier. Après un long périple, ce navire

aborda aux Marquises en juillet 42. Melville, las de la discipline du bord, déserta en compagnie d'un de ses camarades et se réfugia... chez des cannibales. Cet épisode devait lui inspirer par la suite son célèbre roman *Typee*. De l'île Nuku-Hiva, où il vécut une idylle rousseauiste avec une indigène, Melville passa à Tahiti. Ici se placent des aventures bizarres, où le déserteur Melville, acceptant du travail chez des planteurs alors qu'il est fermement résolu à ne rien faire, prend résolument figure de mauvais garçon. En 43 pourtant, ce fanatique de l'indépendance eut un geste surprenant : il s'engagea sur un navire de guerre américain. En 44, il rentra dans sa famille, se maria et devint fermier-écrivain. Comme fermier, il réussit médiocrement (par bonheur, sa femme avait un peu de fortune). Comme écrivain (il publia alors *Typee* et *Omoo*), il ne remporta que de pâles succès d'estime. En 1850, il composa son fameux roman *Moby Dick*..., l'histoire de la baleine blanche, terreur des océans, que poursuit inlassablement le capitaine du *Pequod*, l'unijambiste Ahab. Critique et public firent au livre un accueil tiède. Pour l'Atheneum même le style de Melville « *était fou plutôt que mauvais : de la déclamation mise au service du délire* ». Melville ne se découragea pas, écrivit encore *Pierre* et *Benito Cereno*. Puis soudain, à trente-sept ans, il se mura dans un long silence auquel il ne renonça qu'à deux reprises : pour publier un vaste poème, assez obscur, et, plus tard, l'admirable *Billy Budd*. Nous sommes en 1890. Melville meurt en 91. Il y a longtemps qu'il a liquidé (avec quel intense soulagement!) son exploitation agricole. Réalisant un ancien espoir, il est devenu fonctionnaire des Douanes. La gloire littéraire ne lui est toujours pas venue. Son œuvre ne devait toucher vraiment le grand public qu'en 1920. Et ce sera alors la « renaissance melvilienne » qui fera de l'auteur de *Moby Dick* un des grands classiques nationaux.

Où est le mystère, dira-t-on, dans tout cela? Il est dans l'œuvre, qui révèle un idéaliste halluciné, un prodigieux créateur de mythes dont on réussit mal à faire coïncider les préoccupations avec celles qui paraissent dans le courant de sa vie. Comme le dit P. Frédérix, la biographie de Melville conduit à un *malentendu sur la personne*.

Quant aux problèmes que suggère la lecture du grand livre qu'est *Moby Dick*, la place nous manque pour les développer ici. Mais dans ce domaine encore, il y a beaucoup d'obscurités. Frédérix écrit très justement que « *les explications de ce livre ont été aussi variées que celles de don Quichotte* ». Pour les uns, Ahab brave le mal qu'incarne la baleine blanche. Pour D.-H. Lawrence [1] (qui tenait Melville pour « *un homme médiocre et un grand artiste* ») Moby Dick représentait « *l'instinct le plus profond de la race blanche, la nature primitive qui obéit au sang* », et Ahab incarnait « *le fanatisme maniaque de notre conscience mentale* ». Selon Yvor Winters [2]

1. Voir D.-H. Lawrence : *Études sur la Littérature classique américaine* (Éditions du Seuil).
2. *Aspects de la Littérature américaine* (Éditions du Chêne).

qui a poussé jusqu'au fantasque l'interprétation symbolique de toutes les parties du livre de Melville, l'écrivain a voulu opposer, dans *Moby Dick*, *l'expérience* représentée par la terre et *l'instinct* dont la mer est l'image. Ahab est coupable, parce qu'il a voulu anéantir le mal (la baleine) — mal dont Dieu lui-même n'a pas accepté la disparition. Je crois Pierre Frédérix très sage de rappeler à ce propos une lettre de Melville où celui-ci déclare : « *J'avais une vague idée, pendant que j'écrivais, que tout le livre était susceptible d'une interprétation allégorique.* » « Une vague idée » : ce n'est pas beaucoup. Reste cependant, pour s'en tenir à un seul exemple, que la fameuse description de la baleine blanche apparaît comme une extraordinaire vision de l'inconscient. Et c'est bien à cette idée qu'il faut probablement s'arrêter. Melville fut un visionnaire. Dès qu'il avait poussé la porte de son cabinet de travail, cet homme, qui semblait sans génie, pouvait devenir une sorte de prophète, hanté d'images prestigieuses. Ainsi naquirent deux ou trois des plus étranges chefs-d'œuvre de la littérature américaine.

CINQUANTE ANS DE LITTÉRATURE

Comment parvient-on à tirer du chaos littéraire que représentent toutes les époques les magnifiques simplifications des manuels ? Le livre que R.-M. Alberes vient de publier sous le titre *l'Aventure intellectuelle du XXe siècle (La Nouvelle Édition)* répond à cette question comme on explique la marche en marchant. Il représente en effet, dans une certaine mesure, une de ces simplifications sur lesquelles les historiens de demain pourront s'appuyer commodément et qui deviendront peut-être leur vérité et la vérité de tous. Il peut y avoir d'ailleurs beaucoup de mérite à simplifier intelligemment, comme le fait souvent M. Alberes, qui, dans ce nouvel ouvrage, affirme de rares qualités de critique et réussit, dans un genre ingrat, à fixer constamment l'intérêt de ses lecteurs. Mais comme le lui a fait judicieusement observer André Rousseaux, bien souvent « *il se contente de raccourcis troussés à trop bon compte* », et j'ajouterai qu'emporté par la noble passion de tout défenseur de thèse, il amène vers son moulin une bonne quantité de ruisseaux qui, par leur pente naturelle, auraient dû lui échapper.

Pour M. Alberes, à partir de 1900, la défiance envers l'intelligence et la raison n'a pas cessé de s'affirmer. La spécialisation imposée par les méthodes scientifiques a si vivement frappé l'esprit des écrivains qu'ils « *se sont estimés trompés par l'intellect* ». A leurs yeux l'homme s'est détourné de tout absolu et, privé des secours extérieurs, il « *a dû inventer ce qui le justifie* ».

S'appliquant à certains écrivains, cette vue est juste. Mais M. Alberes tire presque tous les auteurs vers son système. Vers 1910, d'après lui, c'est l'appel à « *l'irrationnel qui a facilité les conversions* ». Et il invoque l'exemple de Péguy. Si l'on veut, mais la religion n'avait pas attendu

l'explosion anti-intellectualiste pour manifester sa vitalité. A en croire encore M. Alberes, l'intelligence, avant les grandes révélations du XXe siècle, n'aurait laissé paraître qu'une imposante *unité*. On se demande ce qu'auraient pensé de cette affirmation les fanatiques combattants engagés depuis des siècles dans la querelle des universaux. Bien injustifié aussi ce jugement sur Loti, considéré comme « *s'adonnant à la recherche des fioritures sans danger* ».

Pour M. Alberes, France représente le « *classicisme d'imitation* », ce qui *formellement* est exact, mais comme Alberes songe en l'espèce à la pensée et non au style, on s'étonne qu'en écrivant un peu plus loin, pour définir l'idéologie de 1910, « *les doctrines sont devenues de simples thèmes de jeu* », il n'ait pas songé que cette définition s'appliquait parfaitement à la philosophie de M. Bergeret. Sommaire aussi cette vue de la bourgeoisie « *subventionnant les retours à la tradition* », alors que c'est précisément la bourgeoisie qui a fait le succès de tous les romanciers dits révolutionnaires. Et tout à fait injuste cette évocation de la guerre de 14 : « *Ce sont les hommes obscurs qui parlent et qui meurent... ceux que La Bruyère entr'apercevait courbés sur la glèbe.* » Si M. Alberes avait fait la guerre de 14, il n'atténuerait certes pas son hommage à l'héroïsme des paysans, mais il ne ferait pas silence sur celui des bourgeois, ces galeux, qui, dans les jeunes classes, se sont fait tuer dans la proportion de 50 p. 100. Et où prend-il que, excepté R. Rolland, la littérature de guerre (de 14) est « *faite d'œuvres académiques* »? Académique, *le Feu?* Académiques les livres de Duhamel, de Dorgelès, de Genevoix? Les anciens combattants, qui savent l'exactitude et la vérité de ces tableaux si douloureusement évocateurs, vont-ils être invités, pour donner raison à M. Alberes, à considérer que, de la Somme à Verdun, ils n'avaient eux-mêmes assisté qu'à des spectacles académiques?

Quand il parle de Malraux, Camus et Sartre, c'est-à-dire de ceux qui n'acceptent pas les « *sentiments de morceaux choisis* » (par opposition à Henry James!), les analyses d'Alberes deviennent au contraire d'une précision et d'une pénétration tout à fait remarquables. Il comprend admirablement tous ceux qui rentrent dans le cadre de la littérature de révolte et perçoit même qu'ils se caractérisent surtout par leurs refus. On voit en effet clairement tout ce que ces écrivains si bien doués se sont efforcés de détruire, mais beaucoup moins bien ce qu'ils proposent. Artistes authentiques, ils ne nous offrent encore que des leçons assez vagues, car l'« *attachement mystique à l'acte* » qui est leur credo ne saurait susciter que des malentendus. Il n'y a, du reste, pas d'époque où l'on puisse, à moins de jouer sur les mots, accepter de croire, comme me paraît le faire M. Alberes, que « *l'action, dans le cadre de l'aventure ou celui de l'histoire, s'impose comme guide de la pensée.* » A défaut d'une troisième solution encore à trouver, il vaut mieux, malgré tout, que ce soit la pensée qui joue le rôle du cocher.

MARCEL THIÉBAUT

CHRONIQUES DU MOIS

AUTOUR DE LA VENTE VAN MEEGEREN
COPISTES ET FAUSSAIRES

Il y a trente ans, une revue d'avant-garde avait ouvert une enquête sensationnelle : « *Faut-il brûler le Louvre?* »

Hypothèse symbolique! Une autre revue aurait pu demander : « *Faut-il brûler la Nature?* »

La fausse compréhension de la Peinture et la fausse compréhension de la Nature sont à l'origine de tous les malentendus plastiques. On ne travaille pas plus d'après les seuls modèles que nous propose le monde extérieur qu'on ne travaille en s'inspirant des maîtres. L'œuvre d'art, digne de ce nom, est le point d'aboutissement de deux routes qui partent l'une du musée, l'autre de la vie.

Quand on demandait à Degas comment s'était éveillée sa vocation il répondait :

« Les jours de pluie, ma bonne nous emmenait au Louvre. Mon frère faisait des glissades sur le parquet. Et moi je regardais les murs. »

Inversement Corot, à son passage à Rome, se promena dans la campagne mais négligea de visiter la Chapelle Sixtine.

Si le premier n'avait été sensible aux spectacles de la vie, si le second n'avait pas écouté, en même temps que la voix de l'eau et des arbres, celle de Chardin ou de Vermeer, auraient-ils été Corot et Degas?

Degas, péremptoire, affirmait que l'apprenti, loin de travailler sur le motif, doit d'abord apprendre à organiser formes et lignes en imitant le travail des maîtres. Lui-même, comme d'ailleurs tous les artistes de sa

génération, s'était ingénié à copier Mantegna ou Bellini. Ingres, peu de temps avant de mourir, allait encore consulter Holbein. Des hommes aussi différents de lui que Delacroix ou Gustave Courbet sollicitaient l'autorisation pour leurs élèves de planter leur chevalet devant un chef-d'œuvre. Lecoq de Boisboudran, préconisant la copie directe ou de souvenir, se trouvait s'accorder avec la rue Bonaparte qui exigeait des grands prix de Rome qu'ils rapportassent de leur séjour en Italie des répliques d'un ensemble ou d'un fragment. Charles Blanc, en 1872, avait institué un « musée des copies. » L'un des rares « accoucheurs de peintres » de l'École des Beaux-Arts, Gustave Moreau, demandait qu'on fît alterner le travail aux champs ou dans la rue avec le travail d'après les maîtres : Matisse, Rouault, Marquet ont tous approfondi la technique des Anciens.

Aujourd'hui la plupart des grands peintres dignes d'enseigner se refusent, faute de temps ou de vocation, à transmettre aux jeunes une expérience acquise souvent *contre* leurs premiers initiateurs. Une des seules méthodes pour accéder au métier — au vrai — est de recevoir directement d'un passé auquel on se sent accordé des suggestions, des réponses, à condition de ne pas donner seulement — comme tant d'« officiels » du XIXe siècle, fidèles à la lettre et non à l'esprit et mêlant leurs incertitudes à des certitudes — de paresseux « à la manière de ».

C'est ce qui advint à Van Meegeren. Il avait suffisamment approfondi la technique des Anciens pour fabriquer non pas une copie textuelle mais une « variante » capable de donner aux spécialistes mêmes l'illusion d'un Vermeer inconnu. Dessin, composition, matière, tout était habilement plagié. Un certain mimétisme (dont ne sont pas exempts quelquefois de grands peintres) lui permettait de se croire habité par l'enchanteur de Delft, d'imaginer que celui-ci lui dictait ses sujets, dirigeait ses pinceaux. Il est difficile de discerner chez les faussaires mêmes la part de la mystification et la part de la bonne foi.

Un grand nombre d'artistes influençables sont des demi-faussaires qui, faute de digérer leurs emprunts, apparaissent comme les diminutifs des maîtres dont ils se sont inspirés. Le mot *maniériste* est bien celui qui convient à ces singes.

L'artiste original procède, lui aussi, à ses débuts, d'un ou de plusieurs grands artistes, mais il s'en libère. L'histoire de l'art est une course du flambeau : Rubens, héritier de Titien, renaît en Fragonard, en Renoir ; Velasquez en Goya ; Raphaël, nourri des antiques, donne Poussin puis Ingres, sans que l'on puisse dire qu'aucune de leurs œuvres ait été l'imitation d'une autre. Des impondérables suffisent pour qu'Ingres diffère totalement de Raphaël, Manet de Franz Hals, Corot de Vermeer. Parfois des admirations adventices ont suffi à la préparation d'un génie. Qui croirait que le grand homme de Courbet fut Feti, ou qu'un Diaz ait compté dans la formation de Renoir ? Toutes sortes d'éléments agissent à la façon de révélateurs. Encore faut-il que la plaque plongée dans ce bain soit une plaque sensible.

Le faussaire n'est pas une plaque sensible. C'est un cambrioleur bien outillé, un bernard-l'hermite dont le génie est de se réfugier dans la coquille d'un autre, subterfuge impossible aux artistes véritables qui, même lorsque, par discipline, ils croient faire la copie littérale d'un tableau, ne peuvent s'empêcher d'y mêler leur sang. Delacroix, copiant Véronèse ou Rubens, les fait brûler de sa fièvre ; Fantin leur donne un peu de sa tendresse ; Berthe Morisot féminise Corot ou Fragonard. Imiter, pour eux, c'est une façon de se découvrir par un autre et dans un autre, c'est inventer en ayant l'air de subir, c'est souvent même s'affranchir sous couleur de fidélité.

CLAUDE ROGER-MARX

LE MOIS MUSICAL

Avec le mois de septembre s'achève la série des festivals de musique français et étrangers. Série qui, cette année, a dépassé, quant à l'importance et la longueur, les prévisions les plus optimistes.

Faut-il vraiment parler d'optimisme ? Ou bien, au contraire, doit-on s'alarmer d'une prolifération qui risque d'ôter à des manifestations artistiques leur caractère exceptionnel ? Le problème est là.

Qu'est-ce qu'un festival ? C'est une fête musicale extraordinaire, qui soumet au public l'exécution de chefs-d'œuvre célèbres, méconnus ou inconnus, dans des conditions de mise au point tout à fait remarquables.

Qu'est-ce qu'une ville de festival ? C'est une ville que la tradition, son rôle ethnique et son emplacement géographique, son rayonnement intellectuel et spirituel désignent à l'attention comme un « haut-lieu » de la musique. Une ville de festival doit offrir, côte à côte, l'animation et le recueillement, l'agrément du site, la splendeur monumentale.

Combien de villes françaises répondent à de telles exigences ? Deux ou trois — au plus. Strasbourg est située à proximité de la Suisse et de l'Allemagne. Elle dispose d'un beau théâtre, de vastes salles, de deux orchestres, de plusieurs chorales. En choisissant Jean-Sébastien Bach comme « pivot » de ses festivals, elle a établi sa tradition sur un robuste pilier. Aix-en-Provence « draîne » Marseille et les estivants de la Côte d'Azur. Mozart, dont le génie multiforme s'accommode de tous les climats, règne sur un festival dont les spectacles lyriques — *Don Juan* et *Cosi fan Tutte* — constituent l'attrait essentiel. Sans doute Gounod y trouvera-t-il un jour sa place. La France est riche de musiciens subtils : peu d'entre eux offrent, cependant, la carrure imposante de ces héros de festivals — Bach, Mozart, Wagner — qui portent sans fléchir le poids d'une quinzaine ou d'un mois voué à leur génie.

Mentionnons l'initiative intelligente et courageuse de Besançon qui, pour la troisième année, s'aligne très honorablement aux côtés de ses deux rivales. Cela dit, ayons le courage de constater que les autres mani-

festations, nées au cours de la saison qui s'achève, ont revendiqué sans la légitimer l'étiquette de « festivals internationaux ». Il est grand temps de contrôler une appellation qui doit, à l'instar de nos grands crus, affirmer des qualités exceptionnelles. Plus de quinze festivals français en 1950, le double au moins l'an prochain — si on laisse ainsi galvauder les privilèges, le festival tuera le festival.

BERNARD GAVOTY

LE CINÉMA FRANÇAIS BRILLE A VENISE

PAR opposition avec ce qui s'est produit dans le domaine de la musique, l'été 1950 a eu ceci d'exceptionnel qu'il n'a comporté qu'un seul festival de cinéma. Je veux dire un vrai festival, avec jury et distribution de récompenses à la fin. La Biennale de Venise a donc joué ce rôle de juge unique et évidemment suprême. Quel que soit le scepticisme que l'on éprouve à l'égard de ces compétitions, on est obligé de signaler que le cinéma français a brillé à Venise. Non seulement André Cayatte a obtenu le Grand Prix avec *Justice est faite*, mais tous les films que nous avons présentés ont plu à un public légèrement mondain et dispersé, qui représentait tout de même une forme de l'élite. *La Ronde* de Max Ophuls, *Dieu a besoin des hommes* de Delannoy et *Orphée* de Jean Cocteau ont, de surcroît, obtenu des accessits importants.

Le cinéma italien, cette fois, s'est assez mal tiré d'affaire puisque, sur son terrain, il n'obtient à peu près rien... si ce n'est une petite consolation pour *Première Communion* de Blasetti. On ne peut manquer de remarquer l'absence du nom de Rossellini au palmarès. Il était venu avec deux films. Une vie de saint François d'Assise et le fameux *Stromboli* qui avait provoqué le retour à l'Europe de mademoiselle Bergman. Ces deux films n'ont pas dû plaire au jury, puisqu'on n'en trouve aucune trace dans le palmarès. Pour le saint François, je n'ai pas d'opinion, ne l'ayant pas vu. Mais je ne puis qu'approuver la réserve du jury en ce qui concerne *Stromboli*. Le film est profondément décevant.

L'éclipse du cinéma américain continue. Hollywood n'avait envoyé qu'un film valable, *All the King's men*. C'est peu, même si on lui ajoute le *Cendrillon* de Walt Disney. Mais Walt Disney lui-même commence à piétiner.

Presque rien non plus pour l'école anglaise. On sait que le cinéma de nos voisins se débat dans des difficultés matérielles. On espère qu'il sortira de ce mauvais pas, car on ne saurait oublier qu'on lui doit *Brève rencontre*, *Odd man out*, *Le Troisième Homme*, *Henry V*, *Hamlet*, *Passport to Pimlico* et *Noblesse oblige*, pour ne citer que ceux-là. Le cinéma anglais a largement mérité de vivre.

Cela dit, il est permis de se réjouir de la bonne santé actuelle du cinéma français.

JEAN FAYARD

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

CHANSONS

par Philippe Soupault *(Eynard)*

Je ne dors pas Georgia
Je lance des flèches dans la nuit Georgia...

La place nous manque : nous voudrions copier ce poème tout entier. Quel plaisir de l'avoir retrouvé cet appel impérieux et musical dans le recueil de poèmes que Philippe Soupault vient de publier ! Et voici ce *Funèbre* qui a passé, paradoxalement souriant, dans tant de morceaux choisis publiés à l'étranger :

Monsieur Miroir marchand d'habits
est mort hier soir à Paris
Il fait
Il fait nuit noire à Paris...

à quoi succède (souvenirs de l'épopée dada) le malicieux *Quand les éléphants porteront des bretelles.* Toute la dernière partie du volume rassemble des poèmes inédits : « *Grand-père savez-vous - que les plus jolies filles - sentent le romarin* » puis « *Voulez-vous jouer, les amis - au jeu du petit lapin gris - ou bien au serpent à sonnette - dépêchez-vous la mort vous guette* ». Et « *Rira bien qui mourra le dernier* ».

Chansons légères, désinvoltes, claires, noires, sarcastiques ou tendres : on y retrouve, servie par un métier qui l'aide à fuir le métier même, la féerique invention de Philippe Soupault dont le talent a si souvent marqué notre époque. (*Le pays qui s'appelle Philippe Soupault*, écrivait jadis dans la joie d'une première découverte Valéry Larbaud.)

M. T.

□ □

ATLAS INTERNATIONAL LAROUSSE

La Maison Larousse publie un grand atlas appelé à rendre de précieux services à tous ces « hommes cultivés » dont parle A. Siegfried dans la préface qu'il a écrite pour cette belle publication. Aux cartes spéciales, M. Jean Chardonnet, directeur de cette publication, a préféré celles qu'inspire le souci des vues synthétiques. Par exemple une même carte groupe les pays riverains de la mer du Nord, une autre ceux de l'océan Indien, etc... L'atlas est divisé en deux parties : une politique, une économique. Il témoigne d'un grand effort vers la précision. Pour indiquer les zones industrielles, on ne se contente pas ici de zones hachurées. Soixante signes symbolisent les diverses productions industrielles. Quand il s'agit de sources d'énergie, l'importance de l'extraction est indiquée, etc., etc. Sur la façon dont on a conçu la partie économique la table des matières, d'entrée, fournit des indications significatives : l'atlas comporte six grandes cartes des lignes aériennes, six cartes des communications terrestres, deux cartes agricoles, quatre cartes de mines, deux de sources d'énergies, dix grandes cartes industrielles. Les notices, serrées, précises, abondantes, sont toutes rédigées en trois langues : anglais, français et espagnol. A la fin du volume, à l'index traditionnel (également en trois langues) est jointe une série de tableaux statistiques. Remarquable ouvrage conçu selon des formules originales et nouvelles et luxueusement édité. Il répond parfaitement au but fixé : rendre sensible le caractère international, planétaire de tous les problèmes, montrer que du fait des moyens de transport, la terre est devenue plus « petite » et que, dans divers domaines elle est déjà unifiée. Dans le même esprit on a renoncé, pour cet atlas à l'emploi exclusif de la projection de Mercator. L'évolution de l'histoire a conduit les cartographes à multiplier leurs angles de prises de vues. Ainsi ce nouvel atlas reflète la mobilité, la complexité et presque la fièvre de la vie d'aujourd'hui.

L. S.

□ □

THÉATRE COMPLET DE GEORGES FEYDEAU

(Éditions du Bélier)

Nous avons déjà signalé la publication des deux premiers tomes du Théâtre complet de Feydeau. Le tome III qui vient de paraître rassemble : *Dormez, je le veux; La Main passe; Je ne trompe pas mon Mari* et *On purge Bébé.* On admirera une fois de plus la prodigieuse logique qui gouverne les scènes vaudevillesques imaginées par Feydeau et l'art avec lequel il exploite jusqu'au zeste ses hilarantes inventions.

□ □

GUIDE DE L'ITALIE CATHOLIQUE

par Mgr Pietro Barberi
et le Professeur Ulisse Pucci

Format et dimensions d'un gros Baedeker. 1 300 pages. Tient à la fois du guide pour la visite des monuments et du manuel d'initiation au droit canon, à la musique sacrée, à l'histoire des premiers

siècles de l'Eglise. L'ouvrage, illustré de cartes et de plans comporte un dictionnaire de la terminologie chrétienne qui donne des aperçus sur l'histoire du Mont Cassin aussi bien que sur le destin des Vierges Sages ou du Mouvement d'Oxford (Editions du *Témoignage Chrétien)*.

□ □

LES CORSAIRES DE SALÉ[1]

par Roger Coindreau

(Prix Maréchal Lyautey)

Comme le dit Henri Bosco dans sa préface, le livre du Commandant Coindreau nous révèle un type nouveau de corsaire, une Salé nouvelle. La situation de Salé apparaît, en effet, exceptionnelle dans l'histoire de la course. Pour la première fois le « rivage du More » cesse d'être un rivage méditerranéen. A la fin du Moyen Age, quand la civilisation, de méditerranéenne, était devenue océanique, les galions d'or, les voiliers chargés d'épices, s'étaient mis à circuler à proximité des côtes marocaines. C'est alors qu'on vit les pirates d'Alger essaimer des mers du Levant dans celles du Ponant. Le Commandant Coindreau brosse de vigoureux portraits des plus fameux de ces corsaires. Nous voyons que les *raïs* et les équipages des chebecs, polacres, pinques armés en course comprenaient autant d'Européens renégats que de Barbaresques.

Cet ouvrage historique doit beaucoup de son utilité et de son charme au fait qu'il est l'œuvre d'un marin. C'est à la vie même des corsaires que participe le lecteur. On voit bateaux et équipages aux prises avec la dure barre d'Afrique, on les suit dans leurs campagnes, coups de mains sur les côtes, expéditions lointaines en Irlande, sur les côtes anglaises, sur les bancs de Terre-Neuve. L'auteur nous initié aux principes de la navigation en haute mer au XVIIe siècle, à la tactique de combat, aux ruses de guerre. A la vie à bord on voit succéder la vie à terre, on pénètre dans les chantiers navals, on assiste aux tentatives des marines européennes pour détruire ou assiéger Salé.

Venant après le gros livre que M. Charles Penz a consacré aux *Captifs*, l'étude du Commandant Coindreau achève de nous documenter sur la flibuste marocaine.

FRANÇOIS BONJEAN

1. Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales.

□ □

INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DE L'INDIVIDU

par Henri Bouchet

Bibliothèque de Philosophie scientifique

(Flammarion)

Si le but du savant est de parvenir à une connaissance adéquate du réel, il faut désormais abandonner l'antique lieu commun qu'il n'est de science que du général... la notion de science doit être élargie, et devra comporter désormais, à côté du domaine abstrait où domine la connaissance du général, un domaine concret où prévale la connaissance de l'individuel. »

Telle est une des conclusions de cet ouvrage révolutionnaire dédié au philosophe polonais Augustin Jakubisiak qui, « seul depuis Leibniz, a résolument tourné le dos à cette philosophie ruineuse, qui laisse fuir le grain des choses pour ne retenir que la paille des mots ».

Le divorce actuel doit cesser entre science et philosophie. Celle-ci doit, à l'exemple de celle-là, qui s'y est vue contrainte ces dernières années aussi bien en physique qu'en biologie, « retourner au réel », au concret, c'est-à-dire à l'individuel. La caducité de la science du général et de l'abstrait n'est plus à établir — le corpuscule de la physique atomique, comme l'être vivant, échappe au déterminisme classique. Quant aux philosophies de la même ligne, Henri Bouchet n'hésite pas à en montrer les dernières et tragiques conséquences, ajoutant à ce livre capital une haute valeur d'actualité.

LOUIS AMAR

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

Croquis et dessins de Drian, Christian Berard, Maicles, Claude Tolmer, Hannaux, Sibertin-Blanc et Livia Dubreuil.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3846-9-50.

REGARDS SUR L'ÉPARGNE MOBILIÈRE FRANÇAISE

La tension internationale a trouvé jusqu'à présent son expression la plus violente dans la guerre de Corée. Et ce conflit lui-même fait l'objet d'alternatives parfois sensationnelles.

Il n'est donc pas surprenant que l'anxiété ambiante et les surprises de l'information aient déterminé des déplacements de capitaux quelque peu insolites. Voici quinze jours, le Federal Réserve Board déclarait une sortie d'or atteignant 175 millions de dollars et provenant pour partie de capitaux français, suisses, hollandais, belges, italiens, anglais, scandinaves qui fuyaient le vieux continent et se venaient convertir en dollars.

Certains de ces capitaux avaient du reste pris directement le chemin du Mexique, du Brésil, de l'Uruguay, de l'Argentine accompagnés, ô ironie, par des capitaux américains de l'Amérique du Nord.

Les transferts, limités malgré tout par les réglementations-restrictions des pays en cause, revêtent une signification très précise, sur laquelle point n'est besoin d'insister.

Puisque certains capitaux sont en quête d'investissements extra-européens pourquoi ne pas parler du Maroc, auquel du reste je songeais à consacrer une note, avant même que n'ait commencé la guerre de Corée?

Il existe, disons-le tout de suite, une question marocaine à la Bourse. Oh! une question sans aucun rapport avec la fameuse querelle d'Agadir, qui risqua en 1910 d'incendier l'Europe. Il s'agit plutôt d'une sorte de renversement de la croyance que le protectorat est, financièrement et économiquement parlant, une région survoltée, surcapitalisée, boursouflée, à la merci, par conséquent, d'une crise inévitable, qui jetterait bas tout l'édifice.

Cette opinion est sans nul doute fondée à l'endroit de telles ou telles spéculations immobilières (des terrains vagues, à Casablanca et à Fès, ont été négociés à des prix qu'on n'aurait pas envisagés pour la place de l'Opéra) mais elle doit être très sérieusement nuancée à l'égard de la conjoncture industrielle et des possibilités ouvertes aux valeurs mobilières.

L'industrie au Maroc jouit encore de larges perspectives que favorisent, indépendamment de la situation géographique, le statut juridique international et une fiscalité raisonnable. Je n'en veux pour preuve que ce fait tout récent; une des plus importantes sociétés françaises exploitant à l'étranger se trouvant en conflit avec le gouvernement argentin et ne pouvant plus fonctionner en Amérique du Sud vient d'établir son activité au Maroc.

Quant aux valeurs mobilières, elles sont parfois très chères, mais il arrive aussi qu'elles souffrent d'un complexe d'infériorité. Et le cas ne manque pas d'être fréquent, car la plupart des grandes valeurs marocaines sont cotées à Casablanca et à Paris, lequel influence le marché marocain par son inertie, son pessimisme.

Il se rencontre donc des valeurs marocaines de premier plan dont la capitalisation boursière est inférieure à la capitalisation comptable, ou se situe au-dessous du seul prix de revient des installations, ou ne représente que la valeur des titres en portefeuille. On découvre également des actions présentant une rentabilité substantielle.

Occasions de placements intéressants, vivants. Il suffit de chercher et d'agir, certes, avec discernement.

L'attrait n'est pas moindre qu'offrent les actions non cotées de Sociétés ayant pris pied au Maroc depuis peu; ces affaires n'ont pas encore utilisé la plénitude de leurs moyens de productions et le potentiel de hausse de leurs actions apparaît ainsi quasi entier. Mais de tels investissements ne sont guère accessibles qu'aux capitalistes ou épargnants en contact avec des milieux marocains.

ALFRED COLLING.

★ ★ ★ ★ DEUX VÉTÉRANS ★ ★ ★ ★

Ce sont deux vétérans mais ils ont un aspect magnifique depuis que, pour leur remise en service, ces paquebots ont été profondément transformés.

Le paquebot *Liberté*, troisième sur la liste des grands paquebots du monde, a eu une carrière dramatique interrompue par une leçon d'histoire. Né *Europa*, construit par la Hambourg Amerika Linie, lancé en 1928, il fut attribué à la France en 1946 par l'Agence interalliée des réparations en compensation spéciale de la perte du *Normandie*. Au cours des travaux de rénovation entrepris dans le port du Havre, l'énorme coque drossée par une tempête alla s'éventrer sur un quai et subit de très graves avaries. Celles-ci eurent pour résultat de rendre nécessaire une refonte totale de la structure et des aménagements du navire.

Comme l'*Ile-de-France* le paquebot *Liberté*, décoré par les soins de la Compagnie Générale Transatlantique, avec un goût parfait, représentera pour maints touristes étrangers une première initiation à l'art français.

Le *Félix-Roussel*, lui aussi lancé en 1928, transporta pendant la guerre des troupes britanniques ; aujourd'hui c'est un des navires les plus importants de la Compagnie des Messageries Maritimes bien qu'il ne puisse opposer que dix-sept mille tonnes aux cinquante mille du *Liberté*. C'est pourtant une très belle et puissante unité, d'un blanc étincelant, ainsi qu'il convient à un habitué des mers chaudes. Il reprend en effet ses anciens itinéraires d'Asie et d'Extrême-Orient. Cette affectation explique ses décorations intérieures (peu éprouvées et bien reconstituées) qui créent dans le navire une atmosphère coloniale. On peut du reste se demander si un transporteur, tel que le *Félix-Roussel*, de proportions et de vitesse moyennes et d'un impeccable confort, ne représente pas pour longtemps le meilleur type de paquebot. Le temps est peut-être fini des palais versaillais flottants dont Albert Flament critiquait naguère dans cette revue, avec beaucoup de sens, le faste trop royal.

M. L.

LA PLUS IMPORTANTE DOCUMENTATION

concernant les valeurs cotées en Bourse et même non inscrites à une cote, se trouve dans

L'OPINION *ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE*

" LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE "

La plupart des sociétés faisant l'objet de négociations sont examinées chaque année à l'occasion de la publication de leur compte rendu d'assemblée.

L'OPINION découvre ainsi périodiquement un certain nombre de valeurs susceptibles d'apporter des satisfactions à leurs porteurs.

Vous y trouverez également, chaque semaine, des :

Éditoriaux de Ch. RIST, de l'Institut ; A. SIEGFRIED, de l'Académie française ; L. BAUDIN et J. PERCEROU ; F. TREVOUX, H. HORNBOSTEL, P. VIGREUX, Professeurs de Facultés de Droit ; J. de RINCQUESEN, ancien Inspecteur général des Finances ; A. THIERS, Maître des Requêtes au Conseil d'Etat ; P. BRESSON, ancien élève de l'École Polytechnique, etc ... ;

Enquêtes sur la situation de l'Industrie et du Commerce ;

Trois revues complètes :

I. — **Bourse de Paris** : Parquet et Courtiers (avec de nombreuses appréciations sur les valeurs) ;
II — Les titres qui se négocient " **hors cote** " ;
III. — Les actions qui sont cotées seulement dans les **Bourses régionales**.

Une étude critique pour **chaque augmentation de capital** ;
Des indications sur certaines valeurs **susceptibles de hausse** ;
Des renseignements périodiques sur les **emprunts étrangers en souffrance** ;
Une **cote complète** des Bourses de Paris et de Province.

L'OPINION, ***l'hebdomadaire le plus précis de la Presse financière,*** **ne se vend pas au numéro.**

ABONNEMENTS : Un an : **750** fr. ; 6 mois : **425** fr. — *Essai un mois :* **50** fr.

Viennent de paraître *(Édition illustrée)* :

ROUBAIX-TOURCOING *128 pages abondamment illustrées - Franco :* **400** *fr.*
FRANCHE-COMTÉ *168 pages - Franco :* **475** *fr.*
LILLE & LA FLANDRE *144 pages - Franco :* **475** *fr.*
LE CHEMIN DE FER DE 1950 : *- Franco :* **400** *fr.*

1, rue Saint-Georges, PARIS (9e) • Compte postal : PARIS 5110-71

Valorisez vôtre bibliothèque

Un comité vous offre sa collaboration. Il choisira pour vous tous les mois les trois meilleurs livres et vous les enverra dès réception de votre abonnement. Indiquer vos préférences et envoyez une provision de 2.000 frs. Votre compte sera ensuite débité par facture et crédité de vos versements. Tout livre ne convenant pas et retourné en bon état est repris.

★

La LIBRAIRIE PAILLARD centralise les commandes de tous les livres aux prix pratiqués par les Editeurs et assure des expéditions rapides en France, Colonies, Etranger.

LIBRAIRIE PAILLARD

1, PLACE ALPHONSE DEVILLE, PARIS, 6e, C/C/P 9344

CONFERENCIA

Publie toutes les Conférences de l'Université des Annales

NUMÉRO DU 10 OCTOBRE

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
George SAND
La Bonne Dame de Nohant

•

PIERRE GAXOTTE
TALLEYRAND, prince des diplomates

•

MARGUERITE LONG
Gabriel Fauré, Maurice Ravel:
Le Maître et l'Élève

LE NUMÉRO : 45 FR.

Administration :
79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
Tél. : DANton 97-40

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
(Permettant de réunir six numéros)
325 francs (FRANCO DE PORT)

CALMANN-LÉVY

Collection " LIBERTÉ DE L'ESPRIT "
dirigée par Raymond ARON

Dr VANNEVAR BUSH

LES ARMES D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

La technique de la guerre de demain exposée par celui qui fut, de 1940 à 1945, chef des services scientifiques des États-Unis.

Un volume grand in-8°. . . . . **540** frs

Collection " C.L. "

YVES GIBEAU

... ET LA FÊTE CONTINUE

ROMAN

L'histoire de Stéphane, un veilléitaire qui, exemple typique d'une génération désaxée, dans cette époque troublée d'après-guerre, glisse vers l'acceptation de toutes les compromissions.

Un volume . . . . . **360** frs

Collection " TRADUIT DE "

ERNST WIECHERT

LES ENFANTS JÉROMINE

Roman traduit de l'allemand

La presse française salue en l'auteur qui vient de mourir, un des plus grands écrivains d'Allemagne, un des seuls esprits libres de ce pays sous le nazisme. « Les Enfants Jeromine » sont certainement l'œuvre maîtresse de Wiechert.

Deux volumes, ensemble . . . . . **990** frs

A propos du centenaire de la mort de Balzac

H. DE BALZAC

LETTRES A L'ÉTRANGÈRE

TOME IV (1846-1847)

Notes de Marcel BOUTERON

Un volume grand in-8° . . . . . **840** frs

PIERRE DESCAVES

LES CENT-JOURS DE M. DE BALZAC

Balzac est-il mort comme un chien, ainsi que l'assure Octave Mirbeau?

Un volume . . . . . **300** frs

QUELQUES BELLES BIOGRAPHIES...

... littéraires

GEORGES MEAUTIS

PLATON VIVANT

Un volume in-8, 480 frs

Le plus puissant des enfants des hommes.

STEFAN ZWEIG

BALZAC

Le roman de sa vie

Un volume in-8, illustré, 750 frs

Une biographie balzacienne que Balzac eût aimée.

ARNOLD DE KERCHOVE

BENJAMIN CONSTANT

Un volume in-8, illustré, 510 frs

Le libertin sentimental.

JOSEPH LE GRAS

LE VÉRITABLE CASANOVA

Un volume in-8, 390 frs

De la lignée de PANURGE, SCAPIN, GIL BLAS, FIGARO...

... historiques

GERARD WALTER

LE COMTE DE PROVENCE

Un volume in-8, illustré, 660 frs

Un prince secret et mal connu.

A. AUGUSTIN-THIERRY

LA PRINCESSE MATHILDE

Un volume in-16, illustré, 480 frs

Notre-Dame des Arts.

... scientifique

PHILIPPE FRANK

EINSTEIN

Un volume in-8, illustré, 690 frs

Sa vie et son temps.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Viennent de paraître

DANIEL MAY

EVA

Une figure de femme qui se penche sur son passé, évoquée avec une finesse psychologique et une poésie remarquables

PIERRE MOLAINE

LES ORGUES DE L'ENFER

Un séjour chez les fous. L'enfer de Dante et pourtant de l'humour. Un style somptueux

JEAN-CHARLES PICHON

IL FAUT QUE JE TUE MONSIEUR RUMAN

(Collection LE CHEMIN DE LA VIE dirigée par **Maurice Nadeau**)

Ce roman à l'action presque policière mais qui pose des problèmes tels que le dédoublement de la personnalité, est d'une qualité exceptionnelle

MAX SERVAIS

LES DIEUX NE NOUS AIMENT PAS

Un roman d'une intensité dramatique extraordinaire dans la grande tradition de DOS PASSOS

ROGER VAILLAND

BON PIED, BON ŒIL

Que vont devenir les personnages du célèbre DROLE DE JEU après la guerre et la résistance ? Vous les retrouverez dans cet admirable roman

GEORGE ADAM

LES PLUVINAGES

Le manuscrit de ce roman a déjà obtenu en Belgique
le prix **CAMILLE ENGELMANN**

décerné par un jury composé de

Robert KEMP, DANIEL-ROPS, Gustave CHARLIER, Marcel THIRY

In-16 **270** frs

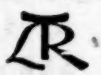
DOROTHY CANFIELD

CE CŒUR A TANT DE PEINE

Roman traduit de l'américain par Mme METZGER

In-8° soleil Collection **"FEUX CROISÉS"** **495** frs

PLON



JEAN DE BARONCELLI

LES CHEVALIERS DE LA LUNE

Un véritable roman de cape et d'épée moderne

In-16 **450** frs

ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE

DIFFUSION
PLON

VIENT DE PARAITRE

JEAN ORIEUX

CINQ FILLES ET UN FUSIL

Roman . . . . . Un volume : **390** francs

GRAND PRIX D'ACADÉMIE 1950

décerné par l'Académie française

LUC DURTAIN

MÉMOIRES DE VOTRE VIE

★★★★

VICTOIRE DE L'ABÎME

Roman (quatrième et dernier tome) . . . Un volume : **450** francs

Déjà parus (chaque Volume formant un tout complet)

★NAVIRE SANS PILOTE-★★LA FUITE DES SIRÈNES

★★★ PREMIÈRE BOURRASQUE

ROBERT D'HARCOURT

de l'Académie française

VISAGE DE L'ALLEMAGNE ACTUELLE

Un volume : **375** francs

Collection *"Les Grandes Biographies"*

GIOVANNI PAPINI

MICHEL-ANGE

Un volume : **700** francs

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

Vient de paraître :

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE GRECQUE

Choix, traduction, notices par

ROBERT BRASILLACH

édition bilingue

Un vol. in-8 couronne, sous couverture rempliée, 640 pages : **960** fr.

UN GRAND SUCCÈS :

CHARLES MORGAN

LE PASSAGE

roman

46e édition 330 fr.

RÉIMPRESSIONS :

H.-F. AMIEL

FRAGMENTS D'UN JOURNAL INTIME

Un vol. in-4° carré, 536 pages : **600** fr.

JEAN VINCHON

L'ART ET LA FOLIE

avec 38 illustrations

Un vol. in-16 double jésus : **450** fr.